

Couverture : *Oenothera*

Saint-Louis de l'Isle-aux-Coudres

© 2021

Aubin  Blanchet recherches historiques

L'Assomption, QC

ablhisto@videotron.ca

reneebl@videotron.ca

Infographie et imprimerie

Imprimerie Reflet, Boucherville

PdF (numérique) : ISBN : 978-2-924900-63-5

Dépôt légal (numérique) : février 2022

ISBN : 978-2-924900-22-2

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Rien de nouveau ici

Angelle Cornud

Rien de nouveau ici

Correspondance 1823-1867

Texte établi
avec introduction et notes
par Georges Aubin

Aubin  Blanchet
Recherches historiques



Angelle Cornud
Collection Paul Simon

SIGLES

ABP	André-Benjamin Papineau (notaire)
ACV	Archives cantonales vaudoises
BAC	Bibliothèque et archives Canada
BAnQ-O	Bibliothèque et archives nationales du Québec (Outaouais)
BAnQ-Q	Bibliothèque et archives nationales du Québec (Québec)
ca	<i>circa</i> (environ)
CAB	Charles-Augustin Brault (notaire)
DAUM	Division des archives de l'Université de Montréal
DBLFC	<i>Dictionnaire Bélisle de la langue française au Canada</i>
DBC	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
DBP	Denis-Benjamin Papineau
DC	<i>Dictionnaire du clergé canadien-français</i>
DPQ	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>
f°	folio
FSM	François-Samuel Mackay (notaire)
JÉMP	<i>Journal d'un étudiant en médecine à Paris</i> (Lactance Papineau)
JFL	<i>Journal d'un Fils de la Liberté</i> (Amédée Papineau)
LJ	<i>Lettres à Julie</i> (L.J. Papineau)
LSE	<i>Lettres à ses enfants</i> (L.J. Papineau)
LSF	<i>Lettres à sa famille</i> (L.J. Papineau)
Mic.	Microfilm
mf.	Microfiche
PRG	Pierre-Rémi Gagnier (notaire)
TLF	<i>Trésor de la langue française</i>

INTRODUCTION

Cette femme, Angélique-Louise Cornud (1785-1870), nommée familièrement Angelle, est l'épouse de Denis-Benjamin Papineau (1789-1854) et elle a laissé son nom à la paroisse de Sainte-Angélique de Papineauville. D'où vient cette femme dont Louis-Joseph Papineau, son beau-frère, vantait la force et le courage, ajoutant qu'elle faisait partie des mères heureuses¹?

La mère d'Angelle Cornud s'appelait Marie-Madeleine Léger-Richelieu (1738-1808). Elle fut baptisée à Québec le 20 mai 1738, née la veille, fille de Jean Léger et de Marguerite Marchand. Le parrain choisi est Denis-Nicolas Foucault; la marraine, Marie-Madeleine Minnette[-Montigny]. Son parrain, Denis-Nicolas Foucault (1723-1807), personnage de haut rang, fils de François Foucault et de Catherine Sabourin, était employé aux bureaux de la marine à Québec. Il mena une carrière d'écrivain dans la marine, travailla quelque temps en Louisiane et, ayant atteint la cinquantaine, il épousa à Tours (France) Marie-Louise Liénard de Beaujeu, dame de la noblesse, et mourut en cette ville.

Jean Léger dit Richelieu, grand-père d'Angelle Cornud, qu'elle ne connut jamais, était originaire de Fontevraud-l'Abbaye, près de Saumur (Maine-et-Loire). Après son arrivée en Nouvelle-France, il épousa Marguerite Marchand en décembre 1726 et, vers 1730, il devenait gardien aux magasins du Roi à Québec. Marguerite Marchand était née à L'Islet en 1701, fille de Jacques Marchand et de Marguerite Gaudreau; elle avait une sœur, Françoise, mariée à Michel Hautbois (Aubois), fermier, de La Canardière.

¹ Voir une lettre de L.J. Papineau à son frère Denis-Benjamin, dans *LSF*, 5 septembre 1822; et une lettre d'Augustin-Cyrille Papineau à sa mère, écrite de Saint-Hyacinthe en janvier 1869. BAnQ-O, P71, S1, D24. Angelle Cornud donna naissance à neuf enfants dont huit atteindront l'âge adulte et auront des descendants. Parmi ses fils, on compte deux notaires et un avocat qui deviendra juge; deux filles qui épouseront des notaires, une autre fille qui épousera un médecin. Aujourd'hui, les descendants Papineau et Mackay issus d'Angelle Cornud sont très nombreux au Québec et dans le monde.

Jusqu'à l'âge de 14 ans, Marie-Madeleine Léger vécut avec ses parents dans le quartier Saint-Roch, près de la chapelle du lieu. Mais en 1752, son père devenu absent des registres de l'état civil, aurait quitté la Nouvelle-France pour retourner à Fontevraud-l'Abbaye, son village natal, sans doute pour ne plus revenir en Nouvelle-France. Sa mère continua seule à pourvoir aux besoins de la famille en vendant quelques terrains et, surtout, en tenant une auberge à Québec².

Marie-Madeleine Léger est la septième d'une famille de douze enfants, dont la moitié seulement atteignirent l'âge adulte.

Les frères et sœurs de Marie-Madeleine Léger qui ont vécu sont, dans l'ordre de leur naissance :

Michel Léger-Richelieu, né en 1729, qui épousa Angélique Piquet et vécut avec sa famille à La Rochelle, à Miquelon, près de Terre-Neuve, et à Saint-Dominique. Il est mort à La Rochelle en 1770; sa veuve emmena ses enfants à La Nouvelle-Orléans et s'établit en Louisiane.

Marie-Louise Léger-Richelieu, fille aînée de la famille, à l'âge de vingt-huit ans, épousa (Québec, 26 février 1759) Raymond Montagne. Est-ce le bel habit de l'homme qui attira ses regards? Raymond Montagne dit Sanschagrin, caporal au régiment de Berry, portait un uniforme gris-blanc avec des revers rouges aux manches et était coiffé d'un joli tricorne en feutre noir galonné d'or. Il faisait partie de la compagnie de Farimand et était originaire d'Albi (Tarn), paroisse de Sainte-Madeleine. Il avait joint les rangs de ce régiment en 1746 et participé à la victoire de Carillon (Ticonderoga) en 1758. Il dut ferrailer à la bataille de Sainte-Foy (Québec) le 28 avril 1760. Le mariage de Marie-Louise Léger fut célébré au cours d'une époque troublée, en pleine guerre de Conquête, après divers «témoignages de liberté» conservés aux archives du diocèse de Québec. En effet, le 19 février, une semaine avant le mariage, Jean-Louis

² En 1770, Marguerite Marchand est dite «veuve» lors du contrat de mariage de son fils Jean Léger. Voir le mariage de Jean Léger-Richelieu fils et Marie-Catherine Dagenais. Minutier de Louis Léonard Aumasson de Courville, 8 juillet 1770.

Pioche dit St-Louis, major du régiment de la Reine et natif d'Albi, affirme sous serment que Raymond Montagne ne s'est pas marié en France; Denis Montagne, frère de Raymond, et Joseph Labatte dit Sansfaçon, sergent major au même régiment, témoignent aussi du célibat de Raymond Montagne. Le registre de ce mariage, dans la paroisse de Notre-Dame à Québec, contient les signatures de St-Louis, Denis *Montaigne*, Denis Reboul, sergent, et Joseph Thibaut, du côté de l'époux. Marie Léger est accompagnée de sa sœur Marguerite, épouse de Jean-Charles Breton. L'époux Montagne ne sait pas signer; l'épouse signe timidement «Marie Legere». Un enfant naîtra de cette union : à Deschambault, le 4 octobre 1760, est baptisé Jean-Baptiste Montagne, né le même jour. Aucune autre trace ne semble subsister de ce couple dans les registres du Québec ancien. Montagne est-il mort au champ d'honneur de Sainte-Foy? Les nouveaux mariés ont-ils quitté la Nouvelle-France pour Albi dans le Tarn? [Les sœurs Marie-Louise et Marie-Madeleine Léger sont souvent appelées simplement Marie dans les registres. Aussi certains généalogistes avancent que l'épouse de Raymond Montagne aurait été Marie-Madeleine Léger et non Marie-Louise, vu que la signature de l'épouse à ce mariage de 1759 est : «Marie Legere».]

La deuxième fille de la famille, prénommée Marguerite, se maria en 1752 avec Jean-Charles Breton, huissier royal à la Prévôté de Québec, qui habitait rue Sous-le-Porche.

Jean-Louis Léger-Richelieu, né en janvier 1740, jeune frère de Marie-Madeleine, vivra longtemps. Qualifié de «bourgeois», il décède à l'âge de 95 ans à Montréal où il est inhumé le 5 décembre 1835.

Le dernier de la famille, né en 1745, prénommé Jean comme son père, abandonne Québec pour Montréal, exerce le métier de menuisier, se marie trois fois et meurt à l'âge de 90 ans en 1835, en laissant une descendance. Oncle d'Angelle Cornud, il sera présent en 1813 au mariage de celle-ci avec Denis-Benjamin Papineau.

Revenons à Marie-Madeleine Léger-Richelieu, mère d'Angelle Cornud. Elle se trouve un premier conjoint en 1763, que les registres

désigneront comme «époux». Ce «mariage» avec André Cannavan [Canavan], Irlandais ou Anglais, n'a pas été trouvé non plus dans les registres du Québec ancien. Marie-Madeleine eut pourtant avec lui quatre enfants, baptisés à Québec ou à Montréal, dont un seul surviva.

À Québec, le 6 mai 1764, a lieu le baptême de Marie-Anne Cannavan, née le 5, fille d'André Cannavan, Irlandais, et de Marie Léger-Richelieu, «se disant mariés», précise l'officiant. Parrain, Charles Voyer; marraine, Marie-Anne Paquet. La bambine est inhumée à Québec le 26 mai 1765, «âgée de 13 mois», fille d'André *Canavanne* et de Marie Léger dit Richelieu. Deux mois après cette sépulture, un autre enfant est baptisé à Québec, le 18 juillet 1765, sous les prénoms d'André-Antoine «Canavelle ou Canavenne», indique le registre. Cette fois, les parents ont choisi pour parrain Antoine Lemire et pour marraine, Marie-Geneviève-Agathe Parent, épouse du parrain, lequel a signé. Le vicaire, Pierre Mennard, précise que le père est absent. Cet enfant, encore une fois, fera son entrée dans l'Autre monde, le 5 août, après une vie qui n'aura duré que dix-huit jours. L'année suivante, c'est à Montréal que Marie Léger accouche de son troisième enfant, engendré par le présumé mari et baptisé le 16 août 1766 par l'abbé Henri-Louis-Charles-Léonard-Melchior Galet de Vallières, qui l'appelle André-Victor *Canaval*. La marraine est Élisabeth Roy, qui ne sait signer son nom, mais le parrain, Victor Archambault, signe lisiblement le sien. L'enfant ne vivra pas une semaine : son décès est noté le 21 août à Ville Saint-Laurent. Cette fois, au registre, Canaval redevient Cannavan, mais la mère de cet enfant, nommée Marie Richelieu au baptême du 16 août, est métamorphosée en Marie *Chrétien* à Ville Saint-Laurent. Registre peu fiable ? Informateur distrait ? En peu de temps un généalogiste s'habitue à de telles fantaisies.

Au printemps de 1768, Marie-Madeleine Léger est de retour à Québec où elle fait baptiser, le 13 mars, André *Canavanne*, né la veille, «du légitime mariage» d'André Canavanne, Anglais, et de Marie Richelieu. Le parrain, Louis Ranvoizé, ne sait pas signer, mais la marraine, Louise Lemire, appose son nom au registre. «Le père était

absent», précise l'officiant, Jean-François Hubert, procureur au Séminaire de Québec.

Ce dernier André Canavan vivra et sera employé aux magasins de Michel Cornud à Québec, qui le considère comme son fils. Dans une lettre du 27 octobre 1787, Cornud écrit à la veuve Jacobs qu'il lui envoie 50 £ «par la voie de M. Cartier et mon fils».

Peu de temps après la mort de Cornud, en 1795, André Canavan est rendu au Sault-Sainte-Marie, où il est en société avec un certain Caselet³. Les archives ont conservé une autre lettre d'André Canavan fils à sa mère, adressée à veuve Cornud, Montréal⁴.

Le père d'Angelle Cornud

Le moment est venu d'aborder l'existence du deuxième conjoint de Marie-Madeleine Léger-Richelieu, soit Michel Cornud, le père d'Angelle Cornud.

Il semble bien que Michel Cornud, marchand, de religion protestante, arrivât à Québec pendant la décennie de 1770, dans le sillage de Frederick Haldimand, lui-même Suisse, arrivé au Canada à l'époque de la Conquête. Il faut croire que Cornud, qui avait un frère en Angleterre, fit un séjour prolongé en ce pays avant de franchir l'Atlantique, car ses lettres conservées attestent de sa connaissance évidente de la langue anglaise.

Il est assez raisonnable de penser que le couple Cornud-Léger ne s'est jamais marié; ils eurent cependant sept enfants dont deux seulement (les deux dernières de la famille, deux filles) atteindront l'âge adulte, les autres décédant en très bas âge.

³ DAUM, P58, U/2300; mf. 4360. Lettre de Canavan & Caselet, Sault-Sainte-Marie, 27 juin 1795, à MM. Ét. Campion & cie, à Mackinaw (Michigan). Sans doute Étienne-Charles Campion (1737-23 décembre 1795), marchand et trafiquant. La lettre, écrite par André Canavan, traite de commerce de bled, de ballots de fourrures et de poissons blancs en baril... Mention de MM. Meldrum & cie, de M. Reid, de M. Henry.

⁴ La lettre est du 15 juillet 1798, datée de Savannah (Géorgie, É.-U.). André Canavan parle de son amitié avec sa sœur Angelle. BAnQ-Q, P418, SS4-2.

À Québec, le 14 juillet 1773, est baptisé Jean-Louis *Cornut*, né le même jour du «légitime mariage» de Michel *Cornut*, négociant en cette ville, et de Marie Richelieu. Le parrain est Louis Langlois, négociant à Québec; la marraine, Geneviève Lepage⁵, épouse de Pierre Marcoux, négociant en cette ville, qui ont signé. *Joseph* Cornud, âgé d'à peine une semaine, est inhumé le 21 juillet 1773 dans le cimetière de Sainte-Foy.

On observe que les sept enfants Cornud sont tous nés de «légitime mariage», selon les registres. Mais nulle part n'a été trouvé un registre ou un quelconque contrat de mariage Cornud-Léger. Il faudrait considérer l'hypothèse suivante, fort plausible : Marie Léger aurait vécu en «union libre» et avec Canavan et, ensuite, avec Cornud. Comme il n'est pas sûr que Canavan ait été de religion catholique, et qu'il est certain que Cornud était de religion «réformée», donc protestante, les enfants nés de ces unions auraient été quand même baptisés dans la religion catholique sans trop d'enquête par les officiants. Advenant un décès prématuré de l'enfant, mieux valait envoyer un petit ange au paradis que de laisser végéter de toute éternité dans les limbes un enfant non baptisé.

Toujours à Québec, l'année suivante, ce sera le baptême de Marie-Marguerite *Cornu*, née le 1^{er} août 1774, du «légitime mariage» de Michel *Cornu* et de Marie Léger dit Richelieu. Parrain, Joseph Paradis; marraine Marguerite Cureux-Dumas⁶, qui ont signé. Marie-Marguerite *Cornu* sera inhumée le 3 mars 1775.

En automne de la même année, les Cornud font baptiser Marie-Élisabeth *Cornu*, née le 8 octobre 1775 du «légitime mariage» de Michel *Cornu* et de Marie Richelieu. Le parrain est Pierre Dufault, négociant à Québec; la marraine, Élisabeth Dufour⁷, épouse de

⁵ Geneviève Lepage, fille de Louis Lepage et de Marie-Thérèse Bisson, a épousé (Québec, 9 septembre 1754) Pierre Marcoux (1731-1797), marchand à Québec, fils de Germain Marcoux et de Geneviève-Michelle Marchand.

⁶ Marguerite Cureux-St-Germain (1738-1815) a épousé (Québec, 27 octobre 1761) Antoine-Libéral Dumas. Son conjoint est natif de Montauban (France).

⁷ Élisabeth Dufour, baptisée à Québec le 5 février 1742, fille de Jean-Baptiste Dufour et de Marie-Jeanne Paquet, a épousé (Saint-Michel de Bellechasse, 15 juin 1761) Joseph Chartier, fils de Gabriel Chartier et de Marie-Jeanne Cosance.

défunt Joseph Chartier, qui ont signé. Le père brille par son absence. Marie-Élisabeth *Cornu* sera inhumée le 4 mars 1776.

Un second fils voit le jour le 10 mars 1777 : Pierre Cornud est baptisé le lendemain, issu du «légitime mariage» de Michel Cornud et de []. Le parrain choisi est Pierre Marcoux, négociant; la marraine, Mademoiselle Thérèse Dubeau, épouse de Louis Lizotte, qui ont signé. Le père, selon ses habitudes, est déclaré absent. Le jeune Pierre Cornud sera inhumé le 10 mai 1777 dans le cimetière de Charlesbourg. Sans trop de précisions, l'officiant écrit qu'il vient d'enterrer «l'enfant de M. Cornû, marchand de Québec».

Une deuxième Élisabeth *Cornu* vient au monde le matin du 23 octobre 1778, fille de Michel *Cornu*, négociant, et de Marie Richelieu, «son épouse». Parrain, René-Amable Durocher⁸, marchand; marraine, Catherine Michaud-Schindler⁹, qui ont signé. Le père absent. La petite Élisabeth, prénommée *Marie Cornu*, sera inhumée à L'Ancienne-Lorette le 19 novembre 1778, décédée la veille, âgée de 20 jours.

À Québec, le 17 février 1780, a lieu le baptême de Marie-Agathe *Cornu*, née hier, du légitime mariage de Michel *Cornu* et de Marie Richelieu. Parrain, Jean-Baptiste Marcoux; marraine, Marie-Agathe Dumas, qui ont signé. Le père absent.

Il est certain que Marie-Agathe Cornu partit du Bas-Canada pour aller vivre en Angleterre. Quand Louis-Joseph Papineau se rendit en ce pays en 1823, la famille lui donna le mandat de trouver à Londres cette sœur d'Angélique-Louise. Mais les recherches de Papineau ne semblent pas avoir été couronnées de succès. Il écrit en effet de Londres à Julie : «Mes recherches [pour trouver] la sœur

⁸ René-Amable Durocher (1737-1786), né à Montréal, fils de Joseph-René Durocher et de Louise-Catherine Juillet, a épousé (Saint-Jean, Île d'Orléans, 28 septembre 1773) Marie-Anne Mauvide, fille aînée du D^r Jean Mauvide, seigneur, et de Marie-Anne Genest. Marchand prospère de la vallée du Richelieu avant son mariage, Durocher deviendra seigneur de la moitié de l'Île d'Orléans en 1779.

⁹ Québec, 10 avril 1752, mariage de Jean-Chrétien Chindler [Schindler], négociant, marchand pelletier, originaire de la ville de Plauen (Saxe, Allemagne), et Marguerite-Catherine Michaud, fille de Florent Michaud, perruquier, et de Marguerite Samson. Marie-Catherine Michaud-Schindler sera présente au mariage de Joseph Papineau en 1779 à Saint-Denis.

d'Angelle ont jusqu'à présent été infructueuses.» (*Lettres à Julie*, 5 avril 1823). On a écrit aussi que Marie-Agathe Cornud avait épousé le révérend Taylor en Angleterre¹⁰.

Cinq ans plus tard, Marie Léger accouche d'une autre fille : le 5 août 1785 est baptisée Angélique-Louise *Cornu*, née la veille du légitime mariage de Michel *Cornu*, négociant de cette ville, «de la religion réformée», [et de]. Parrain, Charles Pinguet (1741-1821), négociant en cette ville; marraine, Marie-Angélique Chauveau (1750-1812), veuve de Michel Bouchard [et belle-sœur de Charles Pinguet], qui ont signé. Le père absent. Marie Léger vient de mettre au monde son onzième et dernier enfant, Angélique-Louise Cornud, appelée familièrement Angelle.

Michel Cornud (ca1725-1792), second conjoint de Marie Léger, serait né à Villars-Mendraz, canton de Vaud (Suisse), commune nommée aujourd'hui Jorat-Menthue. Il serait fils de Jean-Nicolas Cornu (1686-1756) et de Marie Fontannaz. Les autres enfants nés de ce couple suisse sont Jacques-Daniel, David, Jean-Jacob et Jean-Abram. De tels prénoms font croire que la famille Cornu aurait pu être de religion juive¹¹, mais il n'en est rien. Il s'agit plutôt de parents habitués à la lecture de la bible et qui pratiquent un protestantisme hérité de Calvin.

Cet ancêtre Cornu est-il venu à Québec? Un Cornu, de Buckingham (Québec) raconte en 1862 : «De ce que j'ai entendu dire, le frère de mon arrière-grand-père était venu en Canada et demeurerait à Québec. Il était du nom de Jean-Nicolas; je me rappelle d'avoir vu

¹⁰ J.-Normand Pickering Leblanc, *Le Mémorial Papineau*, Éditions du fleuve, 1989. Une donnée généalogique, plus récente, prétend que l'épouse du révérend Thomas Ebenezer Taylor est bien Mary Agatha Cornud, mais cette Mary Agatha est fille de Peter Cornud et d'Amelia Blythe, Peter Cornud étant frère de Michel. Cette donnée n'est pas crédible et doit être repoussée, car Angelle Cornud elle-même écrit : «Madame veuve Thomas Taylor est ma sœur.» Elle ajoute que sa sœur Agathe a eu deux fils : «Thomas Taylor, son fils aîné est dans la Marine. Henry Taylor, son fils cadet, était clerc ou commis.» BAC, MG25-G24.

¹¹ On relève ces quatre prénoms des enfants du couple Jean-Nicolas Cornu et Marie Fontannaz dans trois feuilles éparses de généalogie de cette famille conservées aux Archives cantonales vaudoises (ACV Y Dos. Gén. Cornu, de Villars-Mendraz). On remarque cependant que le prénom Michel n'apparaît pas dans cette généalogie.

de ses lettres chez mon père, venant de Québec. Mais il y a longtemps que la correspondance a été perdue¹².»

Michel Cornud et sa conjointe vivent dans la basse ville de Québec, au 24 de la rue Sous-le-Fort, près du port, dans une maison de pierre à deux étages, vis-à-vis le chemin du coteau Saint-Louis qui conduit au Château du gouverneur. C'est en cette maison qu'est née Angelle Cornud en 1785. Elle est inscrite au couvent des Ursulines de Québec de 1795 à 1800¹³. En 1813, elle épousera Denis-Benjamin Papineau.

Michel Cornud, marchand de tissus et d'objets d'utilité courante, entretint des liens avec un certain nombre de ses compatriotes nés en Suisse comme lui. On le verra par ses papiers inventoriés après son décès. Entre-temps, il mène grande vie rue Sous-le-Fort; on peut le constater par les parrains et marraines choisis à la naissance de ses enfants. Aussi, dès son arrivée rue Sous-le-Fort, il achète un Noir, esclave nommé Jack, qu'il affectera aux tâches rudes et répétitives et à l'entretien de l'étable, de l'écurie, des entrepôts et remises derrière sa maison¹⁴. Un entrefilet publié par Cornud dans la *Gazette de Québec* du 2 septembre 1784 laisse songeur: «À vendre, une bonne Nègresse, bien portante, âgée de 23 ans, qui parle bien le français et l'anglais, et qui a eu la petite vérole. Pour plus amples informations il faut s'adresser à Michel Cornud, négociant à Québec.» Le marchand de frusques de la rue Sous-le-Fort

¹² Lettre écrite de Buckingham (QC) le 16 septembre 1862, signée David Cornu. La lettre est adressée à «Mrs. Papineau». BAC, MG25-G24. Ce David Cornu (1830-1905), originaire du canton de Vaud (Suisse), plus précisément de Villars-Mendraz, arrive au Canada vers 1857; il épouse Suzette Cruchet (Montréal, église presbytérienne Saint-Jean, 1864), fille de François-David Cruchet et de Suzanne-Françoise Wenger. Son décès survint à L'Ange-Gardien (QC), près de Buckingham, le 28 décembre 1905. David Cornu semble faire une erreur en parlant de Jean-Nicolas Cornu comme étant le frère de son arrière-grand-père. Ce serait plutôt Michel Cornud qui écrivait à son frère David Cornu (1723-1791), époux de Louise-Madeleine Freymond et arrière-grand-père du jeune David.

¹³ Sœur Saint-Thomas, *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, tome 3, [Québec], 1866, p. 249.

¹⁴ «Sale of James Thompson, favor Michel Cornud». James Thompson, maître du navire *Minerva*, vend à Michel Cornud, pour 35 £ cours de Halifax, «a certain Negroe Boy named Jack, aged about fourteen years». Minutier de Charles Stewart, 15 août 1782.

était-il aussi un marchand d'esclaves? Avoir eu la petite vérole est-il un atout?

Le 15 septembre 1786, le notaire Joseph Papineau dresse l'inventaire de Samuel Jacobs, marchand juif établi à Saint-Denis-sur-Richelieu et décédé vers la mi-août 1786. Jacobs roulait aussi grand train, si on en juge par l'inventaire de ses biens qui contient 347 pages. Ce Jacobs avait un caractère plutôt revêche si on en juge par ses dernières volontés. Il lègue ses biens à sa famille, mais exige que sa fille aînée, Marie-Geneviève *alias* Polly, ne se marie pas avec un certain Vigneau sans son consentement. Si elle le fait, elle n'aura qu'un shilling en héritage et il lui sera interdit de voir sa mère¹⁵! Polly va même écrire à son père qu'elle n'épousera jamais son prétendant¹⁶. Malgré l'injonction paternelle Marie-Geneviève Jacobs, âgée d'environ 19 ans, épouse Stanislas Vigneau (Saint-Denis-sur-Richelieu, 10 juillet 1786), alors que son père vit ses derniers moments. L'éclat de ce mariage est même rehaussé par la présence de Pierre Guérout, marchand, qui tient lieu de père à l'épouse, par celle de René-Amable Boucher de Boucherville, seigneur, et de Joseph Boucher de la Broquerie, qui se targuaient tous deux de noblesse.

Michel Cornud et un shérif de Montréal ont été choisis par Jacobs comme exécuteurs testamentaires. On comprend, en lisant les papiers laissés par Jacobs, que lui aussi possédait des esclaves noirs, dont un acheté du marchand new-yorkais Hyam Myers¹⁷. Après la mort de Michel Cornud, on trouva dans le grenier de sa maison une pleine valise des «papiers Myers» traitant de succession.

Le 3 août 1792, Michel Cornud, père d'Angelle, est mourant. Il a engagé depuis plus de deux ans James Johnston pour voir à ses affaires. Il dicte son testament au notaire Charles Stewart et serait

¹⁵ Voir les ajouts au testament de Jacobs. BAC, Mic. C-1337.

¹⁶ La lettre de Polly n'est pas datée mais il est à peu près certain qu'elle a été écrite en 1786, peu avant son mariage. Voir BAC, MG19, A2, Série 3, vol. 247.

¹⁷ Jacobs possédait une Noire appelée Jenny, qu'il avait achetée de Myers le 9 septembre 1761, au prix de 64 £. La sépulture de Jenny Jacobs est enregistrée en 1799 (Montreal, Christ Anglican, f° 5). Sur le marché des esclaves noirs, voir l'excellente étude de Frank Mackey, *Done with Slavery: the Black Fact in Montreal, 1760-1840*, McGill-Queen's University Press, 2010.

mort le jour même, soit le 3 août 1792, à l'âge de 67 ans. Le testament de Cornud est absent du répertoire et du greffe de Stewart. Et son acte de décès n'a pas été retrouvé non plus. Il dut faire partie des registres de l'Anglican Holy Trinity de Québec, qui, après le passage du temps, n'a conservé qu'un seul acte pour l'année 1792.

Le 15 août, Marie Léger est enregistrée à la Cour des plaidoyers communs comme tutrice de ses deux filles mineures, Marie-Agathe (12 ans) et Angélique-Louise (7 ans). Quelques jours passent et elle donne une procuration à William Lindsay¹⁸, marchand québécois et juge de paix, choisi comme exécuteur testamentaire par Cornud, de voir à ses affaires et lui demande de procéder à l'inventaire des biens de son mari afin de «parvenir à une prompte liquidation des biens de la succession et faciliter les remises à faire cette année¹⁹.»

Inventaire

Le 18 septembre, commence l'inventaire²⁰, à la réquisition de Marie Léger, veuve Cornud, tant à cause de la communauté de biens entre elle et son défunt mari, que comme tutrice élue en justice de ses deux enfants mineures, à la réquisition de William Lindsay comme co-exécuteur testamentaire et en présence de Louis Langlois-Germain fils, négociant à Québec [rue de la Fabrique] et subrogé-tuteur; en présence d'Edward William Gray, shérif du district de Montréal, en son nom et comme co-exécuteur du testament de défunt Samuel Jacobs, marchand en la Rivière Chambly [Saint-

¹⁸ William Lindsay (ca1761-1834), originaire d'Écosse, se marie (Québec, St. Andrew's Presbyterian, 17 juin 1790) avec Marie-Anne Melvin, les deux conjoints ayant alors 25 ans. À Québec, décès de William Lindsay, 73 ans, samedi soir le 11 janvier 1834, un des plus anciens habitants de Québec, où il est venu s'établir il y a 60 ans. Il a rempli la place d'assistant-greffier et de greffier de la Chambre d'assemblée depuis 1792 jusqu'à 1830. Son fils [William Burns Lindsay] a été nommé greffier à sa place lorsqu'il a offert sa démission. *La Minerve*, 16 janvier 1834, p. 3.

¹⁹ Procuration par dame Marie Léger, veuve de Michel Cornud, à William Lindsay senior. Pierre-Louis Deschenaux, 20 août 1792, minute 2876.

²⁰ Pierre-Louis Deschenaux, 18 septembre 1792, minute 2888.

Denis-sur-Richelieu], co-exécuteur conjointement avec Michel Cornud; en présence d'Alexandre Aldjo, négociant à Montréal, de présent à Québec, en son nom, comme créancier de la succession de défunt Michel Cornud et comme chargé de pouvoirs et procuration des autres créanciers de la succession.

L'inventaire se fera dans la maison où est décédé Michel Cornud, rue Sous-le-Fort. Les effets ont été montrés par la dame veuve et par James Johnston, demeurant dans la maison depuis environ deux ans et demi, et associé de Cornud dans le magasin de détail. Les effets sont prisés par l'huissier M. Lafrance.

Un fortepiano, que la dame veuve a déclaré appartenir à la demoiselle Polly, par présent à elle fait par feu son père. Il s'agit de Polly [Marie-Geneviève] Jacobs²¹, fille de défunt Samuel Jacobs.

Un coffre ou malle contenant les hardes et linges de feu Michel Cornud, ainsi que ladite dame veuve Cornud l'a déclaré.

Un tableau et sa glace représentant l'origine de la Liberté des Suisses, certainement une allégorie de Guillaume Tell.

Dans un cabinet ayant vue sur la rue : un lit appartenant à M. André Canavan.

Dans la chambre à coucher : un bureau de *mahogany* [acajou] à quatre tiroirs. Ce bureau d'acajou et l'autre bureau, en bois de pin, contiennent les hardes et linges de veuve Cornud et de ses deux filles.

Dans le grenier, on remarque trois vieilles valises et un coffre contenant des papiers concernant la succession de défunt Hyam Myers, marchand à New York.

Veuve Cornud déclare que lors du décès de son mari, il y avait dans la maison une somme d'argent de 51,18,4 £. Mais, selon Johnston, une somme de 40,1,9 £ est à déduire pour les frais funéraires et les grains manquants dans le magasin. Restent à la veuve

²¹ Marie-Geneviève (*alias* Polly) Jacobs (ca1767-1838), fille naturelle de Samuel Jacobs, marchand à Saint-Denis-sur-Richelieu, et de Marie-Josephte Audet-Lapointe. Deux lettres sans date de Polly à son père ont été conservées parmi les papiers Ermatinger. Voir BAC, MG19, A2, Série 3, vol. 247 (Miscellaneous Papers). Elle épousa (Saint-Denis-sur-Richelieu, 10 juillet 1786) Joseph-Stanislas Vigneau, malgré la volonté de son père.

alors : 11,16,5 £, plus 30,1,4½ £ provenant des ventes en magasin depuis ce temps.

William Lindsay déclare à son tour que depuis le décès de Cornud, ils ont reçu 900 minots de bled en provenance de Cartier, de la Rivière Chambly, valant 150 £.

On passe en revue les livres de commerce et les papiers contenus dans un coffre peint en brun : un *ledger*²² A, de 139 pages; un *ledger* B, de 120 pages; un journal allant du 29 juillet 1779 au 26 août 1790; un livre de factures ou *Invoice Book* allant du 12 avril 1781 au 1^{er} mars 1792; un livre de lettres depuis le 19 mai 1784 jusqu'au 19 juillet 1792; un brouillard ou *Waste Book*, du 12 août 1790 au 24 septembre 1792; un livre de caisse ou *Cash Book*, depuis le 1^{er} avril 1791 jusqu'au 6 août 1792; 22 anciens brouillards; quatre vieux brouillards de livres et de lettres reliés en parchemin; un livre de rentes et quittances relié aussi en parchemin; un autre livre de rentes et quittances, relié en veau, de 1780-1781; un livre de memorandum couvert en rouge; un livre de caisse depuis 1773 jusqu'à 1785; un livre de rentes depuis le 19 novembre 1791 jusqu'au 19 juillet 1792; un livre de traites ou *Bill Book*, couvert en parchemin; un livre de connaissance aussi couvert en parchemin; deux liasses de comptes courants et rentes, depuis 1782 jusqu'à 1792; un livre de connaissances jusqu'à 1792; une liasse contenant divers papiers concernant les affaires entre Cornud et Joseph Plamondon, de la Rivière Chambly; une liasse contenant les papiers des affaires d'Antoine Parent; une liasse de rentes et comptes acquittés depuis 1789 jusqu'à 1792; cinq factures de marchandises reçues cette année; une liasse contenant des lettres et autres papiers concernant Ménéclier²³ & Canavan; une copie des articles de convention de société entre feu Michel Cornud et James Johnston, en date du 22 janvier 1790; dans un des compartiments a été laissée une quantité de papiers qui paraissent n'être d'aucune conséquence.

²² Un *ledger* (grand livre) contient généralement les comptes de revenus et dépenses d'une entreprise.

²³ Nicolas Ménéclier de Morochond, né à Neuville le 7 mars 1760, a épousé Angélique Mayer. Il est marchand à Saint-Denis-sur-Richelieu.

Titres et obligations :

Expédition d'un contrat de vente par les Religieuses de l'Hôtel-Dieu d'un terrain situé faubourg Saint-Jean en faveur de Cornud, devant Jacques-Nicolas Pinguet, 2 juin 1788;

Déclaration d'Eustache Boisvert au sujet de ce terrain, devant Deschenaux, 13 mars 1792;

Obligation de Charles Couture et Marie-Louise Ménard, son épouse, en faveur de Cornud, pour 1688 £ devant Deschenaux, 3 novembre 1788; Conventions entre Pierre Bruneau fils et ses créanciers, dont Cornud est un, 23 juin 1790;

Indemnité par le D^r James Davidson en faveur de Cornud, devant Deschenaux, 24 décembre 1789;

Obligation consentie par Jacques Curchod²⁴ en faveur de Cornud pour 1200 £, devant Deschenaux, 12 mai 1789.

L'inventaire des titres et papiers reprend le 25 septembre 1792.

Procuration donnée par James Curchod à Cornud, devant Deschenaux, 22 mars 1788;

Obligation consentie par Joseph Plamondon, marchand à Saint-Charles, Rivière Chambly, en faveur de MM. Shoolbred & Barclay pour 1124,14,6 £;

Obligation en faveur de Cornud pour la somme de 831,4 £,

²⁴ Jacques Curchod (ca1744-1820), né à Crissier, à l'ouest de Lausanne, sur la rive nord du lac Léman (lac de Genève), canton de Berne (aujourd'hui canton de Vaud) en Suisse, trafiquant de fourrures, seigneur de Mont-Louis de 1786 à 1799. Voir Pierre-Louis Deschenaux, 23 octobre 1788. Curchod a épousé (Londres, 22 juillet 1786) Ann Heakens. Marchand établi à Québec, rue de la Montagne en 1782, rue Sous-le-Fort en 1784, donc dans le voisinage de Michel Cornud. Le décès de James Curchod est consigné aux registres de Québec, Anglican Holy Trinity, le 6 avril 1820. Une lettre d'archives nous révèle que Jacques Curchod est ruiné financièrement. Même sa parenté avec M^{me} Necker (née Suzanne Curchod, fille d'un pasteur vaudois), mère de la grande femme de lettres M^{me} de Staël, ne lui sera d'aucun secours : «Il n'a pas plus à espérer d'elle que si elle habitait la lune.» Et l'obligation que Jacques Curchod a faite en faveur de M. Cornud «est d'un imposteur : il donne pour hypothèque des choses qui n'existent pas et qu'il ne pouvait ignorer ne pas exister, sachant bien qu'il était débiteur aux successions sur lesquelles il prétendait avoir des droits. Pourquoi ne pas lui faire hypothéquer ce que l'on avait sous sa main, les deux maisons de Québec; mais sans doute qu'elles l'étaient déjà à d'autres qui auront su mieux que M. Cornud se mettre à couvert...» Lettre de Louis Mandrot, écrite d'Yverdon le 24 septembre 1791, adressée à un inconnu. BAC, MG25-G24.

devant Joseph Papineau, à Montréal 30 septembre 1786;

Obligation consentie par Nicolas Ménéclier²⁵ pour lui et pour André Canavan en faveur de Cornud pour la somme de 648,14,9 £ (pour Ménéclier seul 128,5,3 £) devant Deschenaux, 31 octobre 1791;

Vente de la maison située rue Sous-le-Fort par Robert Willcoks à Cornud, devant Jacques-Nicolas Pinguet, 13 août 1781, avec une liasse d'une quantité d'autres titres et papiers concernant la propriété de ladite maison.

Dans un amoncellement de billets de traite, l'attention est attirée par celui du capitaine George Loup, faveur de Cornud, sur Louis Genevay²⁶, pour 10,18.10 £

Total des sommes dues par billets : 1010,9,2½ £. À déduire pour le montant du billet de Joseph Cartier : 383,4 £ = 627,5,1 £.

L'inventaire se poursuit. Du 26 au 28 septembre 1792, on dépouille quantité de billets où défilent les nombreux créanciers de Cornud. Ce sont les dettes «actives» du défunt. Le notaire nomme tous ceux qui ont des dettes envers lui.

Enfin apparaît le total des dettes actives²⁷ : 5779,18,10½ £.

²⁵ Nicolas Ménéclier de Monrauchaud fils est né à Neuville (QC) le 9 mars 1760, fils de Marie-Charlotte Trudel, seconde épouse de Nicolas Ménéclier Demonrochaud, capitaine des gardes, arrivé au pays vers 1750, venant de Broyes (Marne) en Champagne, diocèse de Troyes. Nicolas fils épousera (Saint-Denis-sur-Richelieu, 5 février 1793) Marie-Angélique Mayer, 29 ans. Associé quelque temps dans le commerce avec André Canavan, Ménéclier est marchand à Saint-Denis-sur-Richelieu. Son fils François sera emprisonné au Pied-du-Courant en novembre-décembre 1838 avec les patriotes.

²⁶ Jean-François-Louis Genevay (1737-1803), fils de Claude Genevey, originaire de Chailly (Suisse, canton de Vaud), près de Montreux et de Châtelard, émigra au Canada à l'époque de la Conquête et servit la Couronne anglaise pendant 44 ans. En Suisse, les Genevay (le patronyme s'écrit Genevey) font partie des grandes familles. Voir le «Partage des biens entre les enfants de Claude Genevey, dont Louis, à l'étranger, que représente donc Emmanuel Dubochet», 16 février 1777, ACV, PP 785/366. Louis Genevay fut capitaine et secrétaire du gouverneur Haldimand en 1778, et *député paie-maitre* pour le district de Montréal. Premier époux de Marie-Agathe Dumas (1763-1842), présente au mariage d'Angelle Cornud. Décédé sans testament à Montréal, rue Saint-Paul, le 23 avril 1803, âgé de 66 ans. Le 11 juillet 1803, Joseph Papineau faisait l'inventaire de ses biens.

²⁷ Les dettes dites «actives» sont ici des sommes dues à Michel Cornud. Plus loin,

La veuve Cornud et William Lindsay déclarent que depuis que cet inventaire est commencé, ils ont reçu en argent monnayé la somme de 132,4,3 £

Dettes passives. Il est dû par Michel Cornud : à la succession de défunt Samuel Jacobs, 2776,0,7 £²⁸ ; à MM. Davis Strachan²⁹ & Co, 1892,9,4 £ ; à MM. Auldjo & Maitland³⁰, 150,9,1 £ ; à Louis Genevay, 290,4,10 £ ; à MM. Ainsley, Harrison & Co³¹, 550,4 £ ; à la masse de Charles Couture, 41,10 £ ; à Libéral Dumas³², pour balance d'une somme d'argent reçue de France pour lui, provenant d'une succession, 11,9,5 £ ; à Étienne Dumeyniou, marchand à Montréal, pour balance d'un consignement de pommes vendues pour son compte, 9,7,10 £ ; à John Auldjo, 258,8,7 £ ; à MM. Dobie & Badgley³³, 158,13,4 £ ; pour lods et ventes dus sur l'acquisition de la maison de la rue Sous-le-Fort, 59,7,10 £.

Total des sommes dues par Michel Cornud : 6209,14,3 £.

Immeubles : Un emplacement à Québec, rue Sous-le-Fort, contenant 8 toises, 2 pieds et 6 pouces sur la rue, compris un pied occupé par le pignon qui sépare la maison construite sur ledit emplacement d'avec celle du sieur Joseph Denon, représentant François

apparaîtront dans l'inventaire, les dettes dites «passives», c'est-à-dire les sommes d'argent dues par Michel Cornud à divers créanciers.

²⁸ Michel Cornud, marchand à Québec, et Samuel Jacobs, marchand à Saint-Denis-sur-Richelieu, ont fait ensemble un grand nombre de transactions financières, pour achat de blé et autres denrées, lesquelles transactions se sont poursuivies après le décès du marchand juif. Un document évalue à 7772 £ le montant de ces transactions entre le 15 août 1786 et le 25 juillet 1792. Voir Michael Cornud, *The General Account Book for Jacobs Estate*. BAC, MG19, A2, Série 3, vol. 150.

²⁹ Voir l'acte notarié «Mortgage of Michel Cornud and spouse, favor of the Attornies of Mess^{rs} Davis Strachan & Co, and Mess^{rs} Harrison & Ainslie of the City of London, merchants». Charles Stewart, 30 octobre 1790.

³⁰ Alexander Auldjo (1758-1821), né en Écosse, décédé à Londres, frère de John Auldjo, est associé en affaires à Montréal avec William Maitland pour faire du commerce d'importation avec l'Angleterre. *DBC*.

³¹ Ainsley, Harrison & Co, fabricants anglais de ferronnerie et de fournaises.

³² Le père de Marie-Agathe Dumas est Antoine-Libéral Dumas (c1730-1816), marchand à Québec, époux de Marguerite Cureux dit St-Germain. Antoine-Libéral Dumas était natif de Montauban (France).

³³ Richard Dobie (ca1731-1805), Écossais, et Francis Badgley, marchands associés en 1788 dans la traite des fourrures. *DBC*.

Bellet³⁴ père, sur la profondeur qui se trouve jusques au coteau du château Saint-Louis, joignant d'un côté à François Bellet père, et d'autre côté aux représentants de dame veuve Borneuf³⁵; ensemble la maison construite en pierre à deux étages, les hangars, magasins et autres bâtiments construits dans la profondeur du terrain, lequel terrain, maison et dépendances ont coûté 1250 £ courant, suivant le contrat d'acquisition ci-devant inventorié. La veuve Cornud déclare que depuis l'acquisition de la maison en 1782, Michel Cornud a dépensé environ 300 £ pour réparer et faire des améliorations à la maison et aux dépendances.

Les Cornud possèdent aussi un emplacement au faubourg Saint-Jean de Québec, mesurant 50 pieds de front sur 60 pieds de profondeur avec une maison en bois.

Les marchandises du magasin et des réserves n'ont pas encore été inventoriées. Aussi se présentent en personne, devant les notaires (Joseph Planté et Pierre-Louis Deschenaux), André Canavan et Claude Dénéchaud, ancien commis de la maison, qui présentent aux notaires un inventaire détaillé des marchandises et des effets possédés par le défunt dans son magasin de détail.

Les notaires consentent à ajouter en annexe une trentaine de pages de ces différents inventaires faits par André Canavan et Claude Dénéchaud fils, par James Johnston et Michel Clouet, en août et septembre 1792. Ces inventaires permettent de voir que Michel Cornud tenait un magasin général, contenant une grande variété de tissus et d'objets d'utilité courante.

1. Inventory of goods remaining in Michel Cornud's store imported of MM. J. Auldjo in London : 105,6,9½ £.

2. Inventory of goods remaining in Michel Cornud's stores, imported of MM. Harrison, Ainslie & Co : 90,3,1 £.

³⁴ François Bellet (ca1729-1812), navigateur, né à Charron (Charente-Maritime), au nord de La Rochelle, une fois établi en Nouvelle-France, se marie (Québec, 6 août 1748) avec Marie-Anne Réaume, puis en secondes noces (Montréal, 15 octobre 1759) avec Marie-Anne Dumouchel.

³⁵ Madeleine Degre a épousé (Québec, 23 novembre 1756) Pierre Borneuf, marchand. Pierre Borneuf (1722-1780) était né à la Couarde-sur-Mer (Charente-Maritime), dans l'Île de Ré, près de La Rochelle.

3. Inventory of goods remaining in Michel Cornud's store imported by and for said Michel Cornud, taken this 17th August 1792 : 361,5,3½ £.

4. Account of stock taken 10th September 1792 : 1045,15,4 £.

Advenant octobre de l'année 1792, la veuve Cornud et William Lindsay demandent aux créanciers de se manifester et pressent la vente des marchandises qui restent en magasin.

Enfin, le 22 décembre 1792, Marie Léger, veuve Cornud, renonce à la communauté de biens de son mari, «pour lui être plus onéreuse que profitable, affirmant en son âme et conscience devant nous dits notaires, n'en avoir pris ni appréhendé aucuns biens et ne s'y être immiscée en façon quelconque.»

Le règlement de la succession traînera en longueur, au moins jusqu'en 1794. William Lindsay multiplie les réunions de famille et d'amis du défunt. Une assemblée des amis des mineurs Cornud est tenue le 11 janvier 1793, réunissant André Canavan, demi-frère, Louis Genevay, James Johnston Jr, Hugh Jamyson, Charles Berthelot, John Jones, Barthélemy Faribault et Francis Duval. Ils sont unanimes à déclarer que la veuve, tutrice de ses enfants, devrait aussi renoncer en leur nom à la succession de leur père, car cette succession est plus onéreuse que profitable ; aussi unanimement, ils en viennent à la conclusion que la veuve Cornud doit être «discharged from the quality of executrix of the last will & testament of her husband, the late Michael Cornud, she being unable to execute that charge³⁶.»

Après la mort de son conjoint, Marie-Madeleine abandonnera la basse ville et le 24 rue Sous-le-Fort pour emménager avec sa famille à la haute ville, au 5, rue Sainte-Famille, pendant quelques années. C'est à cette adresse qu'elle est enregistrée en 1795³⁷. On

³⁶ Curatelle pour feu Michel Cornud, négociant, de la ville de Québec, et de Marie Léger, 12 janvier - 15 juillet 1793. BAnQ-Q, CC301, S1, D7350, document de 23 pages. Voir aussi cette assemblée des amis pour la succession de feu Michel Cornud, de la ville de Québec, 26-28 mars 1794. BAnQ-Q, CC301, S1, D7489, document de 12 pages.

³⁷ Dénombrement de la paroisse de Québec commencé le 5 juin 1795, Archives de la paroisse de Notre-Dame de Québec, CM1/F1, 3, vol. 2, p. 1.

dénombre dans la maison trois paroissiens dont deux communiant. Il faut comprendre parmi les communiant la veuve Cornud et sa fille Agathe; Angelle, âgée de moins de 10 ans, n'est pas encore communiant.

La mère d'Angelle Cornud : de Québec à Montréal

Quelques années passent et la veuve Cornud laisse la ville de Québec pour Montréal. Angelle, âgée de 13 ans en 1798, rencontre souvent Frédéric-Auguste Quesnel, du même âge, chez le grand-père de ce dernier, Maurice Blondeau, marchand, qui a épousé Marie-Josèphe Le Pellé Lahaye (grand-mère de Quesnel)³⁸. C'est à cette époque qu'Angelle ira vivre dans la famille du notaire Joseph Papineau (quand elle n'est pas chez les Ursulines).

En 1808, Marie Léger-Richelieu, veuve Cornud et mère d'Angelle, vit encore à Montréal, rue Notre-Dame, dans la maison de dame Marie-Josèphe Delinelle, veuve de Jean-Baptiste Dorion, en une chambre donnant sur la cour. C'est là qu'elle dicte son testament au notaire Thomas Barron le 15 mars 1808, donnant tous ses biens à sa fille Angélique-Louise, nommant Joseph Papineau, notaire, exécuteur testamentaire. Elle décède deux jours plus tard et est inhumée à Montréal le 19 mars 1808. L'inventaire de ses biens est dressé par le notaire Louis Guy le 21 mai 1808.

L'inventaire est dressé à la requête de Joseph Papineau, exécuteur testamentaire de la défunte. Les effets de Marie Léger-Richelieu sont estimés par Jean-Baptiste Durocher et Samuel Dumas, négociant, tous deux de Montréal.

Quantité de tissus, mouchoirs; 32 coiffes, 11 câlines³⁹, sept livres dépareillés, chapeaux, capotes en soie, chemises de flanelle, gants fourrés, 10 paires de vieux gants, dentelle, gaze noire, 27

³⁸ L'anecdote est rapportée par L.J. Papineau dans sa correspondance avec Amédée Papineau. Voir *LSE*, tome 2, 26 septembre 1862.

³⁹ Câline : coiffe, bonnet de femme.

chemises de femme, six mantelets de coton blanc, un lot de vieux bas, un petit coupon de janette blanche, huilier et fioles taillées, garnies en argent, une montre en or, un tour de lit d'indienne, 14 cuillères à bouche, une grande cuillère à soupe, 11 cuillères à thé, deux cuillères à sel; une chaise percée; une couchette, un lit de plume; cinq volumes; quatre tableaux de famille.

En piastres, monnaie et coppres : 166,9 £; un paquet d'or et argent : 218,1 £; 11 demi-portugaises de 48 livres; cinq louis d'or, de France, à être pesés. Demoiselle Angélique Cornud a déclaré qu'il y a encore quelques effets appartenant à sa mère, chez Pierre Berthelet, chez Petitclair, chez Souigny et M^{me} veuve Genevay, dont il sera fait inventaire ci-après.

L'année suivante, le 9 mai 1809, l'inventaire des autres biens continue; on évalue une somme en argent monnayé à 1409,4 £

En immeuble : un lot de terre n° 6 dans le 6^e rang du township de Milton, et un autre, n° 14, dans le township de Granby, sans aucune amélioration.

Dettes passives : 180 £ au D^r Arnoldi; 203,8 £ au D^r Selby.

Titres et papiers : deux certificats signés de Jeremiah McCarthy pour les titres de terre ci-devant mentionnés.

Le 13 mai 1809, le notaire Louis Guy procède à la vente des effets laissés par Marie Léger-Richelieu. Les enchères sont menées par Louis Provendier, crieur public. Les acheteurs sont Joseph Papineau, Louis Guy, Thomas Delvecchio, François Daveluy, François Papineau, John Tryer, Henry Dow, Samuel Dumas, Ignace Bertrand. Louis-Michel Viger s'empare de trois volumes des *Soupers de la Cour*⁴⁰, alors que M. Logan acquiert une paire de pistolets pour 7¾ piastres, soit 46,10 £. Joseph Papineau achète une pelle et une pince à feu, deux cafetières, des plats, une saucpanne, un chandelier et un panier à pain; des tasses en porcelaine, verres et gobelets, sept couvertes, deux tapis, un coffre, nappes et serviettes; six chaises et une table d'acajou.

⁴⁰ Menon, écrivain culinaire, *Les soupers de la Cour, ou l'art de travailler toutes sortes d'alimens, pour servir les meilleures tables, suivant les quatre saisons*, 4 vol., Paris, Guillyn, 1755.

La vente rapporte 2908,18 £.

Louise-Angélique Cornud avait déjà déclaré accepter «sous bénéfice d'inventaire» le legs universel qui lui était fait mais, le 20 mai 1808, le lendemain de l'inhumation de sa mère, elle renonce «aux successions pures et simples des dits feus sieur Michel Cornud, négociant, et dame Marie Léger, ses père et mère, protestant ne s'être aucunement immiscée ès dites successions ni n'en avoir reçu ni appréhendé aucuns effets quelconques.»

* * *

Écrit de la main d'Angelle Cornud, s.d. et non signé
Renseignement donné à un destinataire inconnu
en vue de retrouver sa sœur Agathe
BAC, MG25-G24

Madame veuve Thomas Taylor est ma sœur. Md^{me} Jno Fenn, une amie qui la protège.

Thomas Taylor, son fils aîné est dans la Marine. Henry Taylor, son fils cadet, était clerc ou commis.

La famille Brash, amie.

La famille du Capt. William Boyd, amie et nombreuse.

M. Samuel Taylor, son frère, de Portsmouth ou Southampton, je ne me rappelle pas bien lequel des deux endroits⁴¹. La famille de ce dernier est nombreuse, et sa dame aussi était une demoiselle Cornud, une de nos cousines.

Je me flatte que parmi ce nombre de personnes il y en a quelques-unes qui existent et qui pourraient nous donner quelque

⁴¹ C'est de Southampton, d'après un site web familial, bâti en l'an 2000 et, depuis, non fonctionnel, de Gavin et Jennifer, de Nouvelle-Zélande, qui avaient une famille Taylor parmi leurs ancêtres. *Gavin's Homepage*, avance l'idée que Thomas Ebenezer Taylor et Mary Agatha Cornud (fille de Peter Cornud et non de Michel) ont eu des descendants à Southampton : Thomas Taylor, né à Southampton le 7 mars 1802, et Mary Taylor, née à Southampton le 16 novembre 1808. Le site précise : «Thomas [Ebenezer Taylor], like his brother William, was very extravagant, died early in life, and left his family in penury.»

nouvelle.

Descendance de Denis-Benjamin Papineau et Angelle Cornud

L'union de Denis-Benjamin Papineau et de dame Angelle Cornud a engendré neuf enfants. Si on excepte le petit Paul, décédé dans l'enfance, il en reste huit qui, tous, se sont mariés et ont eu des descendants. De nos jours, on estime que les descendants de Denis-Benjamin Papineau sont très nombreux, un peu partout en Amérique.

Joseph-Benjamin-Nicolas (1814-1898), fils aîné, appelé sommairement *Ben*, fut régisseur, administrateur, greffier du premier conseil municipal de la Petite-Nation, en 1845, secrétaire de la municipalité, Division N° 2, du comté d'Ottawa en 1854, fermier, maître de poste à Sainte-Angélique (Papineauville), et secrétaire et premier marguillier de cette municipalité. Il épousa (Montebello, 5 septembre 1843) Marie-Clémence Marchessault, alias *Madsem*. Quatre enfants⁴².

Marie-Angélique-Rosalie (1816-1854), fille aînée, épousa (Saint-Hyacinthe, 8 juillet 1833) Donald George Morison, notaire à Saint-Hyacinthe. De santé précaire, elle fut la première de la famille à décéder. Trois enfants.

Agathe-Honorine (1818-1882) épousa (Plantagenet, 5 octobre 1837) le D^r Dennis Sheppard Leman. Elle vécut à Buckingham, en Outaouais, jusqu'au décès de son mari en décembre 1845. Deux enfants.

Denis-Émery (1819-1899), notaire à Montréal de 1841 à 1892; député du comté d'Ottawa en 1858, rouge, donc très différent de son père sur le plan idéologique. Il épousa (Joliette, 17 mai 1854) Charlotte Gordon. Trois enfants.

⁴² Pour le nombre d'enfants, nous ne tenons pas compte ici des enfants morts en bas âge.

Marie-Louise (1821-1891), épousa (Montebello, 5 septembre 1843) Édouard St-Julien, fermier; son mari était fils d'un ancien député. Installée à L'Original (Haut-Canada) puis à Papineauville où elle est décédée. Six enfants.

Casimir-Fidèle (1826-1892), appelé simplement Casimir, notaire à Montréal de 1848 à 1892, épousa (Montréal, 17 juillet 1855) Marie-Louise MacDonald. Trois enfants.

Augustin-Cyrille (1828-1915), appelé Auguste, avocat puis juge, épousa (Montréal, 4 juillet 1854) Louisa Truteau. Trois enfants.

Baptisée *Julie-Séraphine-Aurélie*, la cadette de la famille sera appelée Aurélie (1830-1926). Elle épousa (Montebello, 25 janvier 1848) Francis Samuel Mackay, notaire. Le notaire Mackay avait commencé sa pratique à Montréal; il déménagea son étude à la Petite-Nation à la demande de Denis-Benjamin Papineau. Aurélie est décédée presque centenaire à Ottawa chez son fils Louis-Joseph Mackay, et est inhumée à Papineauville. Quatre enfants.

Les lettres d'Angelle Cornud

Après une enfance échevelée ou un peu dispersée à Québec et à Montréal, Angelle est invitée à passer son adolescence dans la famille du notaire Joseph Papineau à Montréal. La jeune femme sera une bonne amie de Rosalie Papineau, seule fille de Joseph. Elle connaît donc Denis-Benjamin pendant plusieurs années avant de l'épouser en 1813.

Cependant le mariage avec Denis-Benjamin Papineau ne lui apportera pas une vie matérielle facile. Trois mois avant de se marier, voici ce qu'écrivit son futur à une de ses tantes qui lui demandait des nouvelles de sa vie sur l'Île à Roussin (Petite-Nation) : «J'y ai fait une petite maison ou cabane (comme vous voudrez) en planches. Elle a quinze pieds de long sur dix de profondeur, et j'y loge un fermier qui y a une salle et une chambre à coucher; et moi, j'y ai aussi réservé une chambre à coucher pour moi-même lorsque j'y vais

travailler. Aussi, pour finir, j'ai commencé à m'équarrir une maison tout de bon, que je lèverai peut-être l'automne prochain, si notre moulin peut fournir le bois de sciage, ce qui est encore incertain parce qu'il y a beaucoup de réparations à y faire⁴³.»

Le décor est posé. C'est dans cette cabane étroite, sur une île entourée de forêt, qu'Angelle Cornud vivra ses premières amours.

Les enfants arriveront, les voyages à Saint-Denis aussi; les enfants grandiront et se marieront; ils auront aussi des descendants. Angelle adore tous ses petits-enfants. Même si elle répète qu'il n'y a «rien de nouveau ici», on trouvera dans sa correspondance quantité de détails qui agrandissent la vie quotidienne des gens de la Petite-Nation, Montréal, Saint-Denis-sur-Richelieu. Saint-Hyacinthe.

Acheter ou faire acheter du tissu pour coudre une robe, voir à chausser confortablement ses enfants et petits-enfants; payer une éducation de qualité à sa fille Aurélie, chez les Dames de la Congrégation à Montréal, présider aux maladies, puiser dans sa pharmacopée, veiller aux derniers instants de vie d'un proche, tout cela Angelle le fait admirablement et en parle abondamment.

Elle vivra un peu plus aisément avec son mari, quand il sera élu député d'Ottawa (circonscription québécoise), puis commissaire des Terres de la Couronne, Conseiller exécutif et Premier ministre du Canada-Uni. Elle n'en tire toutefois aucune vanité.

Elle déclare ne pas avoir trop de talent pour écrire, surtout elle a de la difficulté à organiser ses idées, prétend-elle. Peu importe, toujours elle a le cœur sur la main pour encourager et aider ceux qu'elle aime.

Georges Aubin
L'Assomption, janvier 2021

⁴³ Voir *De l'Île à Roussin à Papineauville*, DBP à sa tante LeCavelier, 9 juin 1813.

RIEN DE NOUVEAU ICI

À Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D5

À Monsieur Benjamin Papineau
Chez Jh Papineau, Ec^r Notaire
À Montréal

Petite-Nation, 14 juin 1823

Mon cher Benjamin,

Tu as sans doute été mécontent de ma paresse, puisqu'elle a empêché ton départ avec le steamboat, mais peut-être aussi as-tu gagné d'un autre côté, en ménageant ta bourse et en étant moins gêné pour arrêter faire tes affaires, et voir tes amis, si tu en avais le désir. J'espère que tu te seras rendu heureusement. Louis est arrivé ici vers 11 heures du matin aujourd'hui, Jean-Baptiste n'était pas encore de retour du Long-Sault lorsqu'il a eu fini l'ouvrage chez lui.

Il n'y a encore rien de nouveau ici depuis ton départ. Baptiste Arcan⁴⁴ est parti pour aller à la ferme au chantier, prendre la place de François Malbœuf⁴⁵ qui est estropié et qui ne peut conduire les bœufs. Celui-ci bûche à la potasserie.

⁴⁴ Jean-Baptiste Arcand, fils de Joseph Arcand et de Marguerite Carpentier, sera inhumé à Montebello le 20 mars 1842, âgé de 65 ans. Frère de Pierre Arcand et de Marguerite Arcand, établis aussi à Montebello.

⁴⁵ François Malbœuf (1798-1865), né à Saint-Cuthbert, fils de Michel Malbœuf et de Geneviève Soulières; décédé à Orléans, Ontario. Vécut quelque temps à Plantagenet. Il épousera (Saint-Hyacinthe, 19 janvier 1824) Marie-Louise Lefebvre, fille de François Lefebvre et de Joseph Desmarais.

Quant à la potasse, Hayes⁴⁶ a eu fini de fondre, vers six heures et demie, il dit que le fourneau est trop court, ce qui fait que le bois va trop avant sous la chaudière, et qu'il l'empêche de chauffer aussi vite, et qu'il lui faut beaucoup plus de bois. Le pauvre homme n'a pas manqué d'être critiqué par de grands faiseurs qui, je crois, n'y connaissent pas grand-chose, de manière que le lendemain matin étant froide, ils ont tous dit qu'elle n'était pas cuite, de manière que j'ai envoyé chercher Hayes, qui m'a dit qu'ils avaient trop différé à la mettre en quart, et que l'air avait fait fondre le dessus, et qu'il fallait qu'elle [soit] couverte avec un morceau de toile et le couvert dessus. Je crois qu'il s'est trouvé un peu peiné et on a dit qu'il se soumettait à la critique de Schryer, qui s'y connaissait, mais que ceux qui le blâmaient ne s'y connaissaient pas. Tout ce que je peux dire, moi, c'est qu'elle est dure comme la pierre et qu'elle est verte et rouge en-dedans. Tu peux prendre des informations chez les inspecteurs pour t'en assurer par toi-même, et vois par toi-même comment elle est quand elle est bonne. Le quart est aux deux tiers plein. Baptiste dit que s'il osait il entreprendrait d'en faire en ton absence, mais je crois qu'il vaut mieux qu'il diffère, quoiqu'il ait été bien attentif à regarder faire Hayes.

J'espère que tu auras trouvé la famille en bonne santé. Tes petits enfants trouvent que tu es longtemps dans ton voyage. Je suis encore seule, mais ce soir j'ai fait demander par Baptiste Lemay, qui est allé au chantier pour demander à Miville de la chaux. J'ai fait demander à Mirette si elle viendra, et demain j'aurai la réponse.

⁴⁶ William Lee Hayes, né au Connecticut, établi à la Petite-Nation sans doute depuis la concession de terre que lui a faite le seigneur Joseph Papineau (PRG, 3 mars 1810, minute 5875). Époux de Suzan Baldwin, W.L. Hayes et son épouse font donation entre vifs de leurs biens à Joseph Harriman (FSM, 22 décembre 1845, minute 78). On a aussi une obligation de William Hayes à L.J. Papineau (ABP, 1^{er} juillet 1842, minute 518).

Je te prie de m'acheter une paire de souliers à semelle simple, car j'ai les pieds bien enflés et j'ai un cor qui me fait souffrir. Ceux que j'ai eus de la seigneurie ne peuvent pas me servir à présent. Tu pourras les prendre sur le pied de Séraphine, si tu ne les fais pas faire par L'Africain⁴⁷, mais qu'ils soient grands. Baptiste Lemay et Louis Laporte demandent chacun une paire de souliers sur ton pied, des souliers forts.

Tu achèteras au compte de Marguerite un tablier et un peigne pour tenir ses cheveux. Louis Laporte lui doit 55 sous pour des hardes qu'elle lui a lavées, tu lui achèteras à son compte. Tu m'achèteras $\frac{1}{2}$ yard au lieu d'un quart de malmol⁴⁸. Tu demanderas à ta maman si elle peut me prêter son aiguille à matelas, pour refaire celui du missionnaire. Tu lui demanderas combien il entre de laine dans un grand matelas comme le sien, et aussi dans un petit. Si tu peux avoir de l'argent et que tu puisses faire quelque achat, il faudrait du thé, du poivre, de la toile et du coton par petit carreau fin, il est moins salissant pour des chemises pour toi, tu en as encore une comme cela. Si tu peux te procurer du cuir pour faire des souliers de bœuf, je crois que ce serait utile. Pense à te procurer de la picote⁴⁹ pour Louise. La Côte désirerait faire inoculer ses enfants.

Aussi achète au petit Papineau⁵⁰ une paire de souliers de bœuf, ça lui ménagera ceux de cuir. Je te prie, si tu peux, rapporter une tinette, de le faire. Il y en a trois dans la cave, tu pourrais en faire laver une et mettre les hardes de Papineau dedans, ou quelques autres effets. Je ne saurai bien vite où mettre le beurre, quoique je

⁴⁷ Édouard Tribot/L'Africain (1791-1879) était cordonnier à Montréal. Il avait épousé Rosalie Syrie/Cérie/Sylie.

⁴⁸ Malmol : espèce de linon partageant l'apparence du linon et de la mousseline commune. Narcisse-Eutrope Dionne, *Le Parler populaire des Canadiens français*. PUL, 1974.

⁴⁹ Picote a ici le sens d'étoffe de laine.

⁵⁰ Ce petit Papineau est Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau (1814-1898), l'aîné des enfants d'Angelle Cornud.

n'en fasse pas en quantité, mais il y a celui de ferme de la St-Denis⁵¹ qu'il faudra loger.

J'ai oublié de renvoyer à ta maman le sac qu'elle avait prêté à Miville, il est net et serré. Demande-lui si elle a encore de ces chausses de toile que vous portiez, étant jeunes, et que ton papa mettait avec des bas de soie. Je désirerais en avoir un, car je ne me rappelle pas du tout comment on les taille. N'achète pas plus qu'il ne faut pour une façon d'eau des yeux, car il en aura, je pense, assez.

Louise⁵² a beaucoup de mieux de sa brûlure, mais elle a les jambes couvertes de boutons en suppuration. Étant seule, je n'ai pas encore pu la soigner pour les vers, car je ne pourrais pas lui donner les petits soins qu'il faudra lui donner, par le rapport au régime qu'il faut qu'elle tienne.

Je t'envoie le mémoire de M. Roupe⁵³, tu en feras ce que tu jugeras à propos.

Miville vient d'arriver, qui s'en va chercher de la chaux chez Rochon. Louis Limoge, qui arrive, demande si tu veux lui acheter une paire gros souliers français bien forts, de les prendre comme pour Louis, les trois paires sont de même mesure.

Te voilà au comble de tes joies, au sein de ta famille. Tu présenteras mes amitiés à ton papa et à ta maman, et amitiés à tous les autres. St-Denis a fini de charroyer la cendre, il a commencé à charroyer le bardeau, mais le vieux Harriman lui a fait défense de continuer. Il n'en a fait que deux voyages. Le moulin manque d'eau pour scier, il trouve que c'est inutile de charrier des billots.

⁵¹ Joseph Birabin/St-Denis (1785-1882), un des premiers colons de la Petite-Nation. Il a épousé Marie Tuillier/Cuddy. Décédé à Saint-André-Avellin.

⁵² Louise Papineau (1821-1891), cinquième enfant d'Angelle Cornud. Elle épousera (Montebello, 5 septembre 1843) Édouard St-Julien.

⁵³ Jean-Baptiste Roupe (1782-1854), né à Montréal, fils de Samuel Roupe et de Joseph Clocher; ordonné prêtre en 1805. Premier missionnaire à la Petite-Nation, de 1815 à 1828.

Adieu, cher ami. Pense à parler à ton papa pour ma sœur⁵⁴. Tes enfants t'embrassent, et crois-moi ton amie affectionnée.

A.L.C. Papineau

Mémoire de M. Roupe

Petites hosties – 150.

2 livres de cierges de 6 à la livre, à moins qu'on ne fasse faire de petites souches.

Quelques livres de cierges pour les services de 8 à la livre.

Huile pour la lampe et instrument pour servir de mèches.

Encens, un camail.

Un registre pour 1824, de 12 feuillets.

Un gobelet pour la lampe.

Mirette vient d'arriver.

Au lieu de 4 écuellles. Ce serait peut-être mieux 6, si tu peux les avoir à meilleur marché.

*

⁵⁴ Marie-Agathe Cornud, sœur d'Angelle, établie en Angleterre.

Montréal, 3 février 1825

Mon cher Benjamin,

Comme il n'en coûte rien de t'écrire par la poste, j'en profite; je crois réellement que celle-ci se rendra plus tôt que celle que je t'ai écrite par Dodo⁵⁵.

Je passe la veillée chez Denis Viger⁵⁶ et c'est de là que je t'écis. J'ai eu le plaisir d'aller avec M^{me} Viger faire une visite chez Louis Viger⁵⁷: madame est bien agréable et nous a reçus avec amitié et sans être en toilette. Nous passons la veillée ensemble. Augustin⁵⁸ est venu pour me chercher; nous serions partis plus tôt, mais le temps a été si mauvais qu'il était impossible de se mettre en route. Il pense partir demain. Ta maman trouve qu'il est convenable que j'y aille, vu que M^{me} Dessaulles⁵⁹ ne peut venir et qu'elle désire me voir.

Je crois, mon cher, que ça retardera mon retour vers toi. Je me flatte de gagner de revenir vers le milieu de l'autre semaine, et

⁵⁵ Dodo/Doudou : à Saint-Hyacinthe, en septembre 1805, Joseph Papineau avait engagé Antoine Couillard-Dupuis (1779-1861) pour travailler pendant huit mois à la Petite-Nation. Cet homme, appelé familièrement Dodo ou Doudou par Joseph ou, encore, le « bonhomme Saint-Antoine », s'établit comme un des premiers colons dans la seigneurie de Joseph Papineau.

⁵⁶ Denis-Benjamin Viger (1774-1861), avocat, député, qui a épousé (Montréal, 21 novembre 1808) Marie-Amable Foretier. *DPQ, DBC*.

⁵⁷ Louis-Michel Viger (1785-1855), avocat et politique, surnommé le « beau Viger », époux de Marie-Hermine Turgeon (1801-1839), fille de Louis Turgeon, seigneur de Saint-Michel et, en secondes noces, d'Aurélie Faribault (1798-1880), veuve de Charles-Auguste Deschailions, sieur de St-Ours et seigneur de L'Assomption. *DPQ, DBC*.

⁵⁸ André-Augustin Papineau (1790-1876), marchand, beau-frère d'Angelle Cornud. Il épousera (Saint-Denis-sur-Richelieu, 29 octobre 1825) Sophie Lebrodeur et sera notaire à Saint-Hyacinthe de 1833 à 1859.

⁵⁹ Rosalie Papineau (1788-1857), épouse de Jean Dessaulles, seigneur de Saint-Hyacinthe. Belle-sœur d'Angelle Cornud.

ensuite faire soigner Honorine⁶⁰. J'aurais commencé en arrivant, mais Augustin, pensant partir de jour en jour, a été retardé par le temps, et Honorine ne voudrait pas rester ici sans moi. Ainsi, puisque j'y suis, je prendrai mon congé plus long s'il n'y a pas moyen de faire autrement. Au reste, je t'écirai aussitôt mon retour de Maska. Si j'avais eu ma voiture, j'aurais été moins gênée et moins dans la dépendance des autres.

Toussaint⁶¹ est venu en ville pour me voir. Nous avons tous soupé hier au soir chez Papineau. M^{me} Labrie⁶² était de la partie, elle était revenue de la veille de Chambly, où elle était allée pour danser. Tu vois que c'est une femme courageuse de faire onze heures pour danser.

Ton papa est chétif ce soir. J'espère que ce n'est que passager. Il doit aller à Saint-Martin samedi.

Mes amitiés à Adélaïde⁶³, aux petits enfants que j'embrasse et que je te recommande. Toute la famille te font leurs amitiés et crois-moi ton amie constante.

A.L.C. Papineau

Écris-moi au plus tôt.

⁶⁰ Honorine Papineau (1818-1882), troisième enfant d'Angelle Cornud. Elle épousera (Plantagenet, 5 octobre 1837) Dennis Sheppard Leman, médecin, né en Angleterre.

⁶¹ Toussaint-Victor Papineau (1798-1869), prêtre, fils de Joseph Papineau et de Rosalie Cherrier. Beau-frère d'Angelle Cornud.

⁶² Marie-Marguerite Gagnier, fille de Pierre-Rémi Gagnier, notaire, et de Marie-Josèphe Poitras, a épousé (Saint-Eustache, 12 juin 1809) Jacques Labrie, médecin, patriote. *DPQ. MP.*

⁶³ Adélaïde Papineau (1803-1869), née à Montréal, fille aînée d'André Papineau, tonnelier, et de Marie-Anne Roussel de Morembert. Célibataire, elle fréquenta l'école de sa tante Victoire Papineau à Montréal et savait très bien écrire. Elle sera ménagère de Toussaint-Victor Papineau, son cousin, curé en Beauce, et elle s'occupera longtemps des jeunes enfants de DBP, aussi son cousin.



À Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D6

Saint-Hyacinthe, 13 février 1825

Mon cher Benjamin,

Je t'ai déjà écrit par la poste, mais la poste n'étant pas arrivée cette semaine, j'en fais une autre. M^{me} Dessaulles ayant envoyé une voiture pour me chercher, il m'était difficile de la refuser, et même ta maman m'y a engagée.

J'ai été trois jours et demi à m'y rendre. J'ai été dégradée à Verchères le samedi. Augustin disait qu'il n'était plus possible de marcher. Rendue à Maskinongie le lundi 7 de février, je ne m'étais proposée d'y rester que deux jours, afin de faire soigner Honorine à Montréal. Elle m'a tant sollicitée que je me suis laissée gagner. Le docteur a commencé à la soigner mercredi, il lui a donné un remède qui lui a fait rendre beaucoup de glaire et de bile, deux jours après une médecine, et aujourd'hui une autre médecine qui la fait vomir, mais qui était aussi pour les vers. C'est de la gomme-gutte⁶⁴. La première en était aussi. Dans deux jours, elle doit en prendre une autre. Il dit qu'elle avait beaucoup de glaires et qu'ordinairement les vers s'en nourrissent. Rosalie a beaucoup de confiance dans son médecin. Je crois qu'il la mérite. Ne m'envoie pas chercher si vite, car je ne sais quand je pourrai m'en retourner. Je crois bien être au moins mes quatre semaines et peut-être plus, car je désirerais bien voir ton papa. Si j'étais en ville, je recevrais de tes nouvelles. Par cette occasion, j'espère en recevoir. Qu'Adélaïde ne s'impatiente pas trop,

⁶⁴ Gomme-gutte : suc produit par le mangoustancier, employé comme purgatif.

c'est le mauvais temps, Honorine et M^{me} Dessaulles qui en sont la cause. Si elle la gronde, cette dernière dit qu'elle lui frotera les oreilles.

Tous ici se portent bien et te font leurs amitiés. L'occasion presse. Je suis ton amie constante.

A.L.C. Papineau

Si Adélaïde craint d'être trop retardée, fais-la descendre. Embrasse les petits enfants, j'en suis inquiète et je m'ennuie d'être dérangée dans mes plans.

*

À Denis-Benjamin Papineau

BAnQ-O, P71, S1, D6

Saint-Hyacinthe, 2 février 1829

Mon cher Benjamin,

St-Denis t'aura sans doute annoncé mon départ de Montréal pour Maska vendredi dernier. Nous sommes passées par Saint-Jean-Baptiste où nous arrivâmes vers trois heures et demie chez M^{me} Bourbonnais, sœur de M^{lle} Plamondon. Notre pauvre cheval était resté, et nous avons été obligés de camper. Il était un peu trop de bonne heure pour prendre gîte, mais enfin il a fallu faire contre fortune bon cœur, et pour comble de bonheur, M^{me} Bourbonnais était absente.

Le lendemain, samedi, par un froid de 25 degrés, il a fallu s'acheminer vers Maska où nous sommes arrivés à midi, où j'ai

trouvé la famille assez bien à part le rhume. M^{me} LeCavelier⁶⁵, qui est ici, s'est trouvée malade samedi dans la nuit, d'avoir soupé avec du pâté. Dimanche s'en est suivi jusqu'à ce matin qu'elle s'est trouvée beaucoup mieux. À son âge, de semblables indispositions rendent bien malades. Elle est bien sourde, ne voit pas clair. Je l'ai trouvée bien vieillie. Quant à notre chère maman, je l'ai trouvée très bien, bien gaie. J'espère que le Bon Dieu nous la conservera encore longtemps. Elle a bon appétit et ne paraît pas être fatiguée.

Quant à Toussaint, je crains qu'il ne puisse pas aller à la Petite-Nation. Sa première visite a été chez M. Deguise dont le vicaire était absent et il lui a fait promettre de passer chez lui quelques jours pendant l'absence de son vicaire et il faut qu'il s'y rende mardi prochain. Ce Monsieur lui a fait promettre de prêcher la neuvaine chez lui, ce qui lui fait de l'ouvrage à préparer de plus. Il s'attend à être placé d'un moment à l'autre, ce qui le fait tenir sur ses gardes d'après l'avis de Monseigneur.

M^{me} Dessaulles de me mener à Saint-Denis et, de là, à Montréal. Je l'invite à poursuivre son voyage jusque chez nous, mais elle n'ose pas laisser notre chère maman si longtemps, Séraphine ayant souvent des indispositions. Je n'ose pas trop l'y engager, ses raisons étant si fortes.

⁶⁵ Marie-Anne Cherrier (1751-1843) a épousé (Longueuil, 24 juillet 1769) Toussaint Lecavelier. Ce dernier, né à Saint-Laurent (Île de Montréal) le 1^{er} août 1736, fils de Siméon Lecavelier et de Marie-Jeanne Boudrias, de la côte de Liesse, devient voyageur et marchand et apprend la langue iroquoise au cours de ses pérégrinations. La maîtrise des langues amérindiennes dans la famille Lecavelier est une tradition : l'oncle de Toussaint Lecavelier, appelé aussi Toussaint Lecavelier, frère de Siméon, figure comme «interprète en langue iroquoise de la ville de Montréal» lors d'une vente de droits successifs. Voir Jean-Baptiste Adhémar-Saint-Martin, 4 décembre 1739. Après la mort de son mari, en 1778, Marie-Anne Cherrier s'établit à Saint-Denis-sur-Richelieu, près de son frère François Cherrier, curé. Veuve à 27 ans, elle vivra sa nouvelle vie, sans enfant, pendant soixante-cinq ans, de 1778 à 1843, adoptant une nièce, Rosalie Cherrier (la Chouayenne). Marraine de L.J. Papineau et créancière de Joseph et de L.J. Papineau.

Tes enfants sont bien portants. M. le directeur paraît content de Papineau. Il dit qu'il n'est pas fort mais qu'il s'applique. Il ne faut que de l'encouragement et il est entre bonnes mains. Notre chère maman t'embrasse, ainsi que notre tante LeCavelier. M^{lles} Cléopée et Plamondon, qui passent quelques jours, te font des saluts affectueux. Tes enfants t'embrassent, ainsi que leurs frères et sœurs, toute la famille pense à toi et crois-moi ton amie constante.

A.L.C. Papineau

Le coton à chandelle est dans le magasin, dans une terrine de fer-blanc. J'ai oublié de demander, à ton papa, des pommes. Demande-lui-en par Beaudry.

Lorsque je suis partie de Montréal, ta potasse n'était pas arrivée. Roy avait été plusieurs fois à l'inspection. Il désire beaucoup son arrivée et craint en même temps que l'homme ne l'ait vendue à son profit.

Mes meilleures amitiés à Adélaïde, si elle est avec toi, dis-lui que je lui recommande mes enfants. Ménage-la, car il paraît qu'elle est bien chétive.

Mes respects à M. Paisley⁶⁶ et à M^{me} Smily. Il paraît que M^{lle} Marchessault s'est rendue : elle est partie pour aller aux noces.

*

⁶⁶ Hugues Paisley (1795-1847), né en Écosse, ordonné prêtre en 1824. Premier curé de la Petite-Nation en 1828-1831.

À Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D7

Denis B. Papineau, écr
Maître de poste
À la Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 26 février 1835

Mon cher ami,

En partant, mardi [24 février], de Montréal, je me suis rendue à Saint-Denis vers 4 heures, où j'ai trouvé M. et M^{me} Benjamin⁶⁷ à l'ordinaire, assez bien, vieillis un peu. M^{me} Cavelier a été bien malade tout l'hiver, elle est bien faible, quoique cependant elle va et vient dans la maison, elle est bien plus sourde qu'elle n'était. J'ai eu bien de la misère à me faire entendre : ce sont les misères de l'âge.

Mercredi après-midi, je suis partie de Saint-Denis et je suis arrivée ici à midi et demi. La table était mise et je n'ai dérangé personne. J'ai trouvé M. Dessaulles bien changé, mais moins pourtant que je ne croyais. On me l'avait fait dire changé. Il paraît être bien tranquille, on dit qu'il est mieux depuis dimanche. Je désire que ce mieux puisse durer. Il paraît content de me voir. J'irai chez Augustin et chez M^{me} Marchesseau après que j'aurai fini ma lettre. On attend la poste de Québec avec impatience pour savoir si l'orateur a été accepté.

Ils ont fait ma grosse tête en chapeau. Elle disait que l'on n'en fait plus du tout comme cela. Il est ouaté, mais je le trouve petit.

⁶⁷ Benjamin Cherrier (1757-1836), arpenteur, député, a épousé (Saint-Denis-sur-Richelieu, 3 juin 1794) Marguerite Richer-Laflèche. *DPQ*. Oncle de DBP. Marguerite Richer-Laflèche sera inhumée dans le caveau de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe, le 8 février 1855, âgée de 82 ans.

Il n'y a rien de nouveau ici. Rosalie, ta sœur, et ta fille sont bien et tous les autres aussi.

Adieu, fais mes amitiés à tous. Je suppose qu'Honorine est partie pour Montréal avec Doudou. Rosalie l'attend avec impatience. Je suis avec amitié ton amie affectonnée.

A.L.C. Papineau

*

À Denis-Benjamin Papineau

BAnQ-O, P71, S1, D7

Saint-Hyacinthe, ce 22 décembre 1836

Mon cher Benjamin,

Je ne t'ai pas écrit lundi parce que j'avais d'autres lettres à écrire et qu'Émery t'écrivait. Je reprends mon tour aujourd'hui. M^{me} Dessaulles est beaucoup mieux, sans être encore bien, elle tousse encore mais elle est en train de se rétablir. Ma tante LeCavelier a eu une grande faiblesse dimanche, on a eu le curé, mais Augustin, qui est revenu hier, l'a laissée beaucoup mieux, mangeant de bon appétit, quoique ne pouvant se tenir sur ses jambes. Ma pauvre tante Benjamin supporte sa perte⁶⁸ avec toute la résignation et le courage d'une femme forte, et vraiment chrétienne. Elle est une sainte dans toute la force du terme, ou il n'y en a jamais eu. Ma pauvre tante Séraphin⁶⁹ est assez bien, quoiqu'un peu fatiguée.

⁶⁸ Sa perte : la mort de Benjamin Cherrier, inhumé dans l'église de Saint-Denis-sur-Richelieu, du côté de l'épître, le 17 décembre 1836.

⁶⁹ La «tante Séraphin» est Marie-Louise Loubet/Toulouse (1765-1852), née le 13 juin 1765 à Varennes, fille de Philippe Loubet/Toulouse et de Marie-Louise

La famille est ici assez bien. Louis⁷⁰ cependant est arrêté depuis dix à douze jours par une dent qu'il a eue cassée dans la bouche, non en mangeant du sucre, mais en voulant la faire arracher. Il est décidé à aller à Montréal pour étudier le droit.

Le vent, hier au matin, a renversé et culbuté le clocher, la cloche et la corde de l'église et l'a étendu de ton son long sur le faite de l'église. Je pense bien que celle-ci a crié Oye Oye [], et encore dans différents endroits la flèche a été tombée sur le rond-point, de là est descendue la pointe en bas, s'est plantée environ 18 pouces d'avant dans la terre gelée et a fait la culbute. La voûte a été percée dans trois endroits et est tombée au milieu d'une cinquantaine de personnes sans leur faire aucun mal. Une bonne vieille disant son chapelet a eu son chapelet coupé près de la main par un madrier qui tombait de la voûte, sans avoir été elle-même touchée. Le curé, qui était à la dernière ablution, est parti avec le calice à la main et s'est jeté dans l'embrasure d'une fenêtre, puis est revenu achever la messe quand il a vu qu'il restait encore de quoi le couvrir.

J'ai voulu sortir pendant le vent pour voir une grange de M^{me} Dessaulles à qui le vent arrachait la coiffe de dessus la tête. On n'était pas emporté par le Diable mais par le vent. Je crois que l'un vaut l'autre, au moins l'un comme l'autre vous mène plus vite que vous ne voulez. Plusieurs granges, bâtiments et maisons ont été endommagés par le vent.

La pauvre Barbe a eu enfin son Vincent. Sera-t-elle heureuse? J'en doute, quoique je le lui souhaite. Dis-moi donc []⁷¹

Dalpé/Parizeau. Elle a épousé (Montréal, 3 octobre 1785) Séraphin-Marie Cherrier, médecin, marchand et oncle de DBP.

⁷⁰ Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895), fils de Jean Dessaulles et de Rosalie Papineau. Neveu d'Angelle Cornud.

⁷¹ Lettre incomplète.

*

À Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D7

D.B. Papineau, Ec^r
Maître de poste
À la Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 18 février 1839

Mon cher Benjamin,

Je suis surprise que tu ne m'aies pas écrit. J'en attendais une aujourd'hui de toi. Je t'ai écrit vendredi dernier, ayant manqué la poste de jeudi. M^{me} Dessaulles, Rosalie sa fille, Aurélie Bouthillier pensons partir demain ou après-demain pour Montréal. M^{me} Dessaulles dit qu'elle veut mener Aurélie à Saint-Martin pour voir sa grand-mère et être plus longtemps avec moi. Elle est toujours bonne à son ordinaire, elle est toujours bien occupée.

Je t'avais écrit pour te dire de m'envoyer la voiture pour partir de Montréal le 25. Si tu pouvais rendre réponse aussitôt ma lettre reçue. Ton papa et moi saurions ensuite si tu m'enverras chercher. Je sais bien que ton papa pourra trouver une voiture à Montréal, je crois, chez Laviolette, mais il faudra payer, et je voudrais ménager ta bourse. Si Racicot vient, il pourrait peut-être avoir la voiture de Toussaint. J'ai un rouleau et six paires de sabots.

Il n'y a rien de nouveau ici. Tous ici te font des amitiés, et moi je vous embrasse, et crois-moi avec affection.

A.L.C. Papineau

Je croyais que l'on n'aurait pas besoin de gilet pour Auguste⁷², ayant le vieux surtout de Papineau. J'en achèterai toujours et l'on fera pour le mieux, s'il va au collège cet automne.

Ton amie A.L.C. Papineau

M^{me} Dessaulles nous reconduira jusqu'à Saint-Martin. La jupe était achetée, elle est de petite étoffe, toute bleue, elle était en pièce, j'ai fait pour le mieux.

Côme me dit à l'instant qu'il a reçu la lettre qui contenait l'argent et qu'il l'a envoyé à sa destination, et te fait ses amitiés.

*

À Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D7

D.B. Papineau, Écuier
Petite-Nation

Buckingham, 13 mai 1839

Mon cher ami,

Le steamboat ayant monté bien tard chez Parker, ayant six barges et le vent contraire, nous nous sommes qu'à la chandelle chez Dunning⁷³. Là j'y ai couché. Je n'ai pu en partir que tard, n'ayant

⁷² Auguste Papineau (1828-1915), né Augustin-Cyrille, fils d'Angelle Cornud. Il sera avocat et juge.

⁷³ Abijah Dunning (1768-1839), né à Newtown (Connecticut), décédé le 18 décembre 1839 à East Templeton, Hull. Il a épousé (Montréal, 12 janvier 1801) Mary

qu'un homme à la maison pour m'envoyer mener. Et comme il ne garde pas ses vaches près de la maison, l'eau étant trop haute, il a fallu que l'homme mène les vaches en canot, et tout cela prend du temps. Rendu au bassin, il n'y avait pas de voiture. J'ai demandé un homme pour m'aider à passer les mauvais chemins et il m'a conduite jusqu'au beau chemin de sable et, de là, je me [suis] rendue seule chez M. Bigelow⁷⁴. Ils achevaient leur dîner et ils m'ont fait dîner. Et là, j'ai su par M^{me} Bigelow, qui avait été jeudi chez le docteur, le jour de l'Ascension, que la petite était bien mal et que le père craignait beaucoup. Je me suis rendue en voiture avec M^{me} Bigelow qui m'a annoncée à Honorine, et devait envoyer Papineau le lendemain pour me chercher. La petite⁷⁵ n'a pas tété depuis mercredi; elle tire son lait et on lui en fait prendre par petite cuiller à thé. Elle a ordinairement les dents bien serrées. Elle n'avait pas été à la selle depuis mercredi matin. Il a envoyé chercher sa seringue qui était chez le Dunning samedi matin, et aussitôt son arrivée, il lui a donné un lavement qui l'a soulagée; il semble que ses petits yeux étaient mieux, mais aujourd'hui je ne la trouve pas aussi bien. Je t'assure que je crains. Le jour que je suis arrivée, elle remuait toujours sa main gauche, elle a souvent les pieds et les jambes roides, et le pouce et le premier doigt de la main droite. Il suppose qu'une partie de son mal est dans la tête, mais pas que là.

Ann Henderson. Il est juge de paix et propriétaire d'une auberge à Buckingham, en Outaouais.

⁷⁴ Levi Bigelow (1773-1843), originaire d'Écosse, un des pionniers de Buckingham et de la Lièvre. Levi Bigelow & Sons (Lucius et Lawrence G. Bigelow), marchands de bois en société. Arrivé dans la région vers 1824, Levi Bigelow ouvre un magasin général, construit des moulins, sera maître de poste et s'occupera du transport maritime sur l'Outaouais, de Montréal à Bytown, jusqu'à Kingston par le canal Rideau.

⁷⁵ La «petite» est Louise-Elizabeth Leman, fille aînée de Dennis Sheppard Leman et d'Agathe-Honorine Papineau, baptisée à Montebello le 12 août 1838. Elle était la petite-fille et la filleule d'Angelle Cornud. Cette enfant meurt le 13 mai 1839 en présence de sa grand-mère. Lévi Bigelow et plusieurs autres, dont l'abbé Toussaint-Victor Papineau, signent l'acte de sépulture.

Je crains de ne pouvoir pas m'en retourner vendredi, suivant mon plan. C'est difficile de la laisser de même et si ça finit aussi. Si la poste n'allait pas à Grenville, ce serait plus aisé.

Quant au mémoire, tout en voulant le faire, je n'y ai pas pensé en partant, et pour le drap pour les capots, il faut prendre la mesure depuis le haut du collet jusqu'au talon et deux fois cette longueur. Il lui faut des chemises, des dagues, six mouchoirs de poche, bottines, un canif, serviettes, essuie-mains. À part l'indienne, je ne suis pas capable de dire ce qu'il faut pour la maison. Je voudrais l'indienne à fond violet, si ça se peut. Madsem⁷⁶ saura ce qu'il faut. À part ça, [ça] ne me vient pas dans l'idée.

Écris-moi. Je vous embrasse tous. Le docteur dit qu'Auguste serait mieux ici pour se rétablir. Il faudra toujours que je lui fasse son gilet. Honorine demande de la graine de capucine et de rave. Pour les raves, elle demande que Madsem lui envoie ce qu'elle en a, et elle tâchera de s'en procurer. Les capucines sont une partie pour elle, à ce que lui avait dit Rosalie.

Lundi à quatre heures depuis ma lettre commencée, la petite a fini sa course souffrante : elle est morte ce matin à une heure dix minutes. Le docteur m'a proposé lui-même, avant la mort de l'enfant, de la descendre pour enterrer dans notre cimetière, parce que, a-t-il dit, il ne voulait qu'elle fût enterrée ici. Il m'a demandé si nous avions un morceau réservé pour notre famille dans le cimetière. Je lui ai [dit] que non, mais qu'il y avait le petit qui était enterré. Il a dit qu'il désirait qu'elle fût enterrée à côté de lui. Le père Charlebois⁷⁷

⁷⁶ Madsem : surnom de Clémence Marchessault (1808-1876), née à Saint-Antoine-sur-Richelieu, employée dans la maison d'Angelle Cornud. Madsem épousera, en 1843, Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, fils aîné d'Angelle.

⁷⁷ Angelle veut sans doute parler ici de Dominique Charlebois père (1760-1849), veuf de Marie-Amable Pilon (1766-1814). Inhumé à Montebello le 23 janvier 1849. Son fils est aussi établi à Montebello : Dominique Charlebois (1790-1874),

connaît la place. Il descend en canot avec Papineau. Il désire avoir Toussaint pour accompagner l'enfant.

Si je ne te vois avant ton départ, achète l'indienne qui soit de deuil, mais pas fond noir.

Adieu, cher ami. Je ne puis t'en dire plus long, je suis fatiguée et chagrine. Crois-moi tout à toi.

A.L.C. Papineau

Quant à la fosse, dans le cas où le bonhomme Charlebois ne se souviendrait de la place où Édouard est, il faudrait la faire faire qu'après que le corps serait rendu à l'église. Je me souviens de la place où le petit Édouard a été enterré⁷⁸. Le docteur désire que vous envoyiez la calèche le chercher pour qu'il descende en canot avec le reste. Après tout, il vous laisse à faire faire pour le mieux.

[De la main de Joseph-Benjamin Nicolas Papineau] Honorine supporte la perte avec beaucoup de courage, même au-delà des espérances du docteur. Il est lui-même bien abattu.

J.B.N. Papineau

né à Oka, fils de Dominique Charlebois et de Marie-Amable Pilon. Il a épousé (Montebello, 13 février 1832) Marguerite Renaud.

⁷⁸ Paul-Édouard Papineau (1824-1825), fils d'Angelle. Le 28 janvier 1824, à la Petite-Nation, est baptisé sous condition, par le missionnaire Jean-Baptiste Roupe, Paul-Édouard Papineau, ondoyé à la maison le 25 de ce mois, fils de Denis-Benjamin Papineau, marchand dans la mission de Notre-Dame de Bonsecours. Parrain, Édouard St-Julien; marraine, Marie-Marguerite St-Julien. Le 4 janvier 1825, le missionnaire Jean-Baptiste Roupe bénit la fosse où avait été inhumé, le 24 octobre 1824, Paul-Édouard Papineau, fils de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique-Louise Cornud. Présents à cette cérémonie Jean-Baptiste Racicot et Dominique Charlebois qui n'ont su signer.



À Julie Bruneau-Papineau⁷⁹

BAnQ-VM, P7-24

Louis-Joseph Papineau, écuyer

À Paris

*Faveur de Monseigneur l'évêque de Montréal*⁸⁰

Petite-Nation, 28 avril 1841

Chère Julie,

Je me ferais de grands reproches si je ne profitais pas du départ de Monseigneur [Bourget] et des Messieurs qui l'accompagnent, pour vous adresser quelques lignes pour vous témoigner que je ne vous oublie pas. Vous avez peut-être pensé, jugé que je vous oubliais, non, cher frère et sœur, ne le croyez pas: je me suis trouvée dans des circonstances qui ne me le permettaient pas. Je serais bien ingrate si j'oubliais ceux qui m'ont rendu tant de services.

Je n'ai pas l'avantage d'écrire avec facilité et d'une manière aussi satisfaisante que je le désirerais, mais vous serez persuadée que c'est l'affection et la reconnaissance qui la dicteront. Je n'oublie jamais ceux avec qui j'ai été liée d'amitié, particulièrement des parents que d'aussi affligeantes circonstances ont éloignés. Si mes moyens égalaient mon cœur, j'adoucirais votre situation affligeante. Nous pensons à vous deux et à vos chers enfants. Avec quel plaisir nous avons revu le cher Amédée qui est venu passer avec nous une partie de sa vacance⁸¹. Je l'ai trouvé faible, il a désiré

⁷⁹ Cette lettre commune est écrite par DBP et Angelle Cornud. Seule la partie écrite par Angelle est reproduite ici. La partie écrite par DBP a été éditée avec la Correspondance de Denis-Benjamin Papineau. Voir *De l'Île à Roussin à Papineauville, Correspondance 1809-1853*. Éditions Point du jour, 2016.

⁸⁰ Cette lettre sera remise à Louis-Joseph Papineau à Paris, le 7 juin 1841, par les abbés Power et Paré, qui accompagnent Mgr Bourget en Europe. *JÉMP*, p. 147.

⁸¹ Voir Amédée Papineau, «Mon pèlerinage au Canada en 1840», dans *JFL*. Et

prendre du lait avec du brandy, le matin, avant de se lever. J'aimais à remplir auprès de lui la place de sa chère maman et à lui donner les soins qu'elle aurait pu lui donner elle-même. Je le considérais comme un pauvre enfant éloigné de ses chers parents. Il me semble qu'il devait se trouver content et heureux de se trouver avec la plus grande partie de sa famille: son grand-père, deux de ses oncles, deux de ses tantes, Casimir et Rosalie Dessaulles, ses cousins et cousines de la nôtre; il ne manquait à la nôtre que M^{me} Morison, car vous pensez bien que le temps que M^{me} Dessaulles a demeuré avec nous, nous avons réuni notre famille afin de ne perdre aucun moment qu'elle nous donnait. La chère Honorine est venue passer huit jours avec nous, avec sa petite fille⁸² qui est une enfant extraordinairement grasse et bien portante. Elle l'a baignée tous les jours et elle ne pleure que quand on la retire de l'eau; elle est une grande compagnie à sa maman, car elle est dans un endroit bien retiré. Elle aura un an le 2 de mai. Elle a perdu sa première à dix mois, elle était souffrante très souvent, avait des convulsions; il paraît qu'elle avait de l'eau dans la tête. Le docteur [Leman] est venu accompagner Honorine, il n'a pas resté longtemps, il est toujours appelé de tous côtés sans grand profit, ce n'est pas comme en Angleterre ou en France, où il y a beaucoup de profit sans grande fatigue. Je désirerais qu'ils pussent réussir.

M^{me} Dessaulles nous a toujours envoyé des copies de vos lettres. C'est ordinairement Émery [qui est] chargé de ce soin. Votre santé ne s'est pas beaucoup améliorée, quoique vous ayez changé de climat; quoique vous ayez bientôt un médecin dans votre famille, il vaut mieux encore avoir la santé que de leur donner de la pratique. Vous avez un grand avantage pour vos enfants, vous pouvez leur donner une bonne éducation avec les bonnes dispositions qu'ils ont toujours montrées.

Notre cher papa est très bien pour son âge, quand il reste

aussi, du même auteur, *Mémoires d'un Patriote*, première édition en 2021.

⁸² Marie-Emma Leman (1840-1843), fille de Dennis Sheppard Leman et d'Agathe-Honorine Papineau. Petite-fille d'Angelle Cornud. Née à Buckingham le 2 mai 1840; décéda en février 1843.

tranquille à la maison. Il veut toujours aller à Montréal pour ses affaires, il en revient toujours malade et fatigué, ce qui lui fait perdre l'appétit. Il a bien voulu choisir notre maison pour sa résidence, soyez sûre que je lui donnerai tous mes soins. En été, il n'est pas dans un endroit où l'on puisse se procurer de la viande fraîche aussi facilement qu'à Maska. M^{me} Dessaulles lui a témoigné plusieurs fois le désir qu'elle avait de le garder chez elle, mais il n'a jamais voulu y consentir, il désire en apparence vivre plus retiré.

Depuis que papa a laissé sa maison, Louise est revenue avec nous, elle était chétive depuis un an, elle a descendu avec sa tante Dessaulles et y est demeurée quatre mois; elle est revenue beaucoup mieux. Papineau est aussi avec nous qui aide à son père et lui est très utile. Casimir et Auguste sont au collège de Maska. Il paraît que leurs maîtres en sont contents; la petite Aurélie est avec nous, on lui fait l'école dans la maison, n'en ayant pas dans l'endroit et n'ayant pas le moyen de la mettre à Montréal ou à Maska.

Louise désirerait bien faire manger de la crème à son oncle, elle me disait plutôt la lactine; je crois pourtant que le lait sera plus rare qu'à l'ordinaire, car les animaux sont maigres et se sentent de la mauvaise année, mais on en trouverait encore assez pour lui.

Mes amitiés à votre cher époux, au cher Lactance et à Gustave et Ézilda, que je connais. La dernière aussi, quoique je ne la connaisse pas. Papineau et Louise se joignent à moi et je suis bien sûre que le docteur [Leman] et Honorine en font autant, car je vous assure qu'ils ne vous oublient pas. Mes souvenirs à la bonne Marguerite que son attachement à votre famille rend estimable, et moi je me dis avec amitié votre sœur affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

À Rosalie Papineau-Dessaulles

BAnQ-O, P71, S1, D8

Madame M.R.P. Dessaulles
Saint-Hyacinthe

Petite-Nation, 14 juillet 1841

Ma chère Rosalie,

On ne peut être plus surprise que lorsque nous avons ouvert la lettre de Toussaint, qui nous annonçait la perte⁸³ que nous avons faite. Nous nous y attendions d'autant moins que la lettre d'Augustin nous donnait quelque espérance que notre pauvre père avait un peu de soulagement. Je me flattais d'aller passer quelque temps avec toi et chez toi, et nous l'aurions soigné en famille. Nous craignons qu'il ne pourrait marcher facilement et qu'il était à craindre qu'il n'en sentît jusqu'à la fin de ses jours. Quand je l'ai laissé ici, la veille de son départ pour Montréal, je ne croyais pas que je le voyais pour la dernière fois. C'est bien à présent que je me repens de n'avoir pas descendu ce printemps, et c'est ce qui aggrave ma peine, regrets inutiles et qui sont bien sensibles.

Nous avons tous perdu un bon père, et moi, de plus, un généreux bienfaiteur, qui n'a cessé de me combler de ses bienfaits ainsi que ma pauvre mère. Si tu étais encore à Montréal, tu as dû voir la lettre de Benjamin à Toussaint, qui lui dit qu'il se propose, quand les enfants seront ici et que le prêtre sera ici, de faire chanter un service pour notre pauvre père.

Je te troublerai pour te demander de m'acheter six verges de mérinos pour me faire une robe. Ne m'achète pas du plus fin; elles disent qu'il faut un crêpe au bas de la robe. Si tu le juges à propos, achète ce qu'il en faut. Je demandais dans la lettre de Toussaint, te croyant encore en ville, de me faire faire à Maska un chapeau, ainsi qu'à Louise et Aurélie, pas trop petit pour moi, qu'il garde du soleil.

⁸³ Cette perte est la mort de Joseph Papineau (1752-1841), notaire, beau-père et protecteur d'Angelle Cornud. Il est décédé à Montréal le 8 juillet 1841.

Je pense que sur ta tête il serait bon pour moi. Je le demande bien uni. Je t'envoie six piastres. Si je te suis endettée, je te le rembourserai [le] plus tôt possible.

Voici le temps des vacances. Si ton fils Casimir désire venir les passer avec ses cousins, ici, il sera bienvenu. Il pourra se récréer sans être disposé à être trop dissipé. Tu peux être sûr que nous aurons soin de lui. Mes amitiés à tes enfants, à M^{lle} Thérèse, à Émery, chez Augustin, à mes deux enfants du collège. Je les crois bien occupés dans ce moment. Je désire qu'ils réussissent, les pauvres enfants.

Chez Morison, Rosalie écrit et donne ses ordres pour le butin des enfants et ce qu'elle désire avoir elle-même. Je teindrai leurs culottes ici, si elles en valent la peine.

Reçois les amitiés de toute la famille, et crois-moi ta sœur affectionnée.

A.L.C. Papineau

Voici un morceau de mérinos vert foncé comme la robe de Louise. Elle désire la teindre, elle est encore propre, elle voudrait qu'il fût de même qualité que cet échantillon. Elle en demande une verge pour arranger le corps, et nous le leur désirions tout ensemble pour qu'il fût de même couleur.

*

À Denis-Benjamin Papineau

BAnQ-O, P71, S1, D8

Denis-Benjamin Papineau
Maître de poste
Petite-Nation

Saint-Denis, 9 octobre 1841

Mon cher Benjamin,

J'ai reçu ta dernière lettre jeudi, au moment de mon départ pour ici. Je suis venu avec Augustin et sa femme pour voir notre tante Séraphin, qui a été très sérieusement malade la semaine dernière. Elle a eu un vomissement auquel elle est très sujette, mais qui cependant a été plus violent, parce qu'elle ne pouvait pas aller à la selle. Ils ont craint l'inflammation. Les lavements la rendent trop malade pour en prendre. Il n'y a que l'huile de Crotone⁸⁴ qui lui fait effet.



Croton tiglium

⁸⁴ Huile de Croton : puissant purgatif depuis longtemps utilisé. Huile fabriquée à partir des graines du *Croton tiglium*, de la famille des euphorbiacées.

Le docteur ne lui en donne qu'une goutte, au plus deux, parce qu'il paraît que c'est un remède bien fort. C'est bien mauvais, il ne lui en donne que le moins qu'il peut. Le pauvre oncle est bien affecté quand il voit sa chère moitié malade; il est si inquiet, il est bien plus sourd que lorsque je suis arrivée. Sa santé est passablement bonne.

La tante Cavelier est aussi bien *langouisseuse*⁸⁵. Je n'y ai pas encore été, il a beaucoup plu hier et cette nuit. J'espère y aller cependant aujourd'hui.

Augustin est toujours entiché de sa pauvre fille; elle ne sait pas encore la mort de ton cher papa, mais elle dit qu'elle fait son sacrifice, qu'elle savait bien qu'elle ne le reverra jamais, qu'il est trop infirme.

M^{me} Dessaulles a reçu une lettre de Papineau, ton frère, il est bien affecté de la mort de notre pauvre père. Dans l'éloignement où il est, je crois que c'est bien plus pénible. Il paraît qu'il est bien plus gêné qu'il n'a encore été, il a si peu de ressources. Il n'a pas parlé à Rosalie d'aller en France, quoique ce soit un si grand avantage pour ses enfants.

La semaine prochaine, si le temps le permet, Rosalie et son frère doivent venir me prendre pour aller à Montréal. Je n'ai pas vu M^{me} Fleming⁸⁶ et je sais qu'elle désirait me voir. Quant à la robe de Louise, M^{me} Dessaulles pense qu'il vaudrait peut-être mieux lui acheter une robe d'indienne noire, qui lui ménagerait son autre robe noire, et qu'on lui piquerait son jupon ici, si toutefois elle aime un jupon de couleur ou qu'elle en ait besoin, ou qu'elle aime mieux sa robe teinte, car je n'ai pas emporté sa robe, mais je pourrai

⁸⁵ Languissante : faible.

⁸⁶ M^{me} Fleming est Marie-Agathe Dumas (1763-1842), veuve du capitaine Louis Genevay. C'est une amie d'Angelle Cornud, qui figure parmi les invités à son mariage avec DBP en 1813. Agathe Dumas avait été marraine d'Agathe Cornud, sœur d'Angelle. Elle épousera en secondes noces (Montréal, Christ Anglican Church, 1^{er} février 1815) Samuel Dunham Fleming, assistant commissaire général des Forces de Sa Majesté. «J'ai gardé la boucle et les boutons de manche d'or parce qu'ils viennent de ton amie M^{me} Fleming», écrit DBP à sa femme, le 15 janvier 1842. Pierre-Antoine-Conefroy Munroe (1811-1882), un des fondateurs de l'École de médecine et de chirurgie de Montréal, sera l'exécuteur testamentaire de Marie-Agathe Dumas, veuve Fleming. Voir la «vente par encan des meubles et immeubles de la succession Fleming», CAB, 26 octobre 1842, minute 2082.

l'envoyer par Cadoret qui se fera un plaisir de la porter pour la faire teindre, ou par Émery qui espère toujours aller en ville pour son examen. Elle m'écrira ce qu'elle aime mieux qui soit fait.

C'est aujourd'hui ta fête, cher ami, j'ai pensé à toi. Je te la souhaite de tout mon cœur. M^{lle} Plamondon se joint à moi pour te la souhaiter. Je suppose que vous ne l'oubliez pas et que vous faites fricot aujourd'hui ou demain.

Morison a été en ville mercredi, il a été voir le D^r Williams pour ses yeux, et il lui a parlé pour Casimir, dont la vue ne s'améliore pas. Il lui a dit qu'il ne pouvait rien faire, ni pour l'un ni pour l'autre. Il lui a expliqué qu'il avait eu mal aux jambes et que l'on pensait que les lampes y avaient contribué. Il a dit que tout autre docteur pouvait faire aussi bien que lui, mais M^{me} Séraphin m'a fait observer une chose qui me paraît bien sensée : quand elle s'est tenu ses jambes bandées, son mal s'est jeté dans ses yeux, et qu'il a fallu lui faire un séton qui lui a guéri les yeux. Mais elle dit que c'est bien pénible et souffrant. Moi, je préférerais un cautère, car je pense que c'est une humeur qui vient exprès. Le D^r Williams dit qu'il pense [que] c'est faiblesse du nerf et qu'il faut qu'il se baigne avec de l'eau froide fréquemment.

Auguste est rentré lundi. Je ne sais comment il ira. Il est encore externe et n'est pas assez bien pour être pensionnaire. Rosalie est assez bien pour les circonstances. George est très incommodé : la nuit, il a toujours le débord [diarrhée].

La famille ici te font leurs meilleures amitiés. Je vous félicite d'avoir un curé⁸⁷, c'est dommage qu'il ne parle pas anglais. Je ne sais s'il est connu ici, ils ne connaissent pas son nom. Ils ont connu un M. Shnyder qui a été deux ans ici. C'est lui que Toussaint avait nommé à Morison.

Nous avons tous été, excepté M^{me} Dessaulles, au sermon du lac de la montagne de Belœil, mais nous voulions revenir le même jour. Et nous n'avons pas été sur le Pain de sucre. Louis et Émery y ont été et nous ont dit que c'était mieux de n'y pas aller, qu'il y avait

⁸⁷ Joseph Sterkendries (1804-1867), né en Belgique, ordonné prêtre en 1837. Quatrième curé de Montebello, de 1841 à 1851. *DC*.

trop de monde. Monseigneur devait établir le chemin de la croix en montant. Les femmes qui y allaient ont monté les premières; ensuite le clergé, et ensuite les hommes. Beaucoup plus de femmes que d'hommes ont monté. Il y avait sept quêteuses avec des cocardes blanches de ruban satin et une petite croix jaune au milieu. On estime qu'il [y] avait au moins 10 000 personnes. Il n'y a pas eu de confusion ni d'accident. Il y avait quatre évêques qui ont tous quatre donné leur bénédiction à la fois. Monseigneur de Nancy et les autres étaient placés sur le lac, près du rivage, sur un bac un peu élevé, mais pas assez. C'est monseigneur de Nancy qui a prêché. Il s'est assez bien fait entendre.

Nous sommes repartis aussitôt après le sermon. Il était six heures quand nous sommes revenus.

Adieu, cher ami, embrasse mes enfants pour moi, M^{lle} Marchesseau et Adeline⁸⁸. Je suis contente qu'elle le soit de son chapeau. Il n'était pas fait quand je suis partie pour Québec, c'est la seule jolie soie que nous avons trouvée.

J'ai une mauvaise plume de fer, j'écris avec misère. Saluts à nos gens, et crois-moi, avec amitié, toujours à toi.

A.L.C. Papineau

*

À Julie Bruneau-Papineau

BAnQ-Q, P417/7, lettre 1184

[Saint-Hyacinthe] 20 octobre 1841

Ma chère Julie,

Vous avez sans doute été informés que depuis le 30 juillet je suis avec notre bonne sœur, M^{me} Dessaulles, qui m'a fait descendre après la mort de notre cher père à tous. Je devais descendre pour

⁸⁸ Adeline Hillman, domestique chez Angelle.

l'accompagner jusqu'à Maska lorsqu'il aurait été en état d'être transporté, et aider à notre pauvre sœur à le soigner, mais la mort nous l'a enlevé lorsque nous pensions le conserver, quoique dans un état d'infirmité, encore quelques années. Je me reproche et me suis reprochée de n'avoir pas descendu aussitôt après son accident: j'eusse pu partager les soins que M^{me} Dessaulles lui a donnés et la soulager, mais en différant de quelques jours, hélas! il était trop tard, et je vous assure que j'en étais si affectée que j'en ai été malade, et jamais je me pardonnerai de ne m'être pas transportée aussitôt auprès de lui, ce pauvre père, lui qui me chérissait tant. C'est un malheur irréparable et des regrets constants pour moi.

Nous avons avec nous M. Bossange, votre ami sincère et dévoué. Les détails qu'il nous a donnés à tous sur votre situation m'affligent bien sensiblement; votre mauvaise santé, vos peu de ressources et, avec tout cela, être obligé de travailler au-dessus de vos forces: toutes ces raisons m'affligent sensiblement. Il n'y a que la part que je peux prendre à vos peines, vous savez que je n'ai aucune ressource à vous offrir, malheureusement. J'ai quelquefois besoin de secours étrangers, nous ne trouvons aucunes ressources pour payer M. Masson⁸⁹, il faudrait vendre nos terres et malheureusement il n'y a aucun moyen de le faire, il n'y a point d'argent. Chacun éprouve de la gêne dans ce moment. Si mes ressources répondaient à mon cœur, vous ne souffririez pas longtemps. Je me flatte que vous êtes tous deux persuadés des sentiments que j'exprime.

M^{me} Dessaulles m'avait engagée à demeurer avec elle jusqu'à l'hiver, mais Louis Viger engage Benjamin, qui est exécuteur testamentaire, à descendre et, pour lors, je me trouve dans la nécessité de remonter, quoique la saison soit bien avancée. C'est une privation pour nous deux : nous pensions demeurer ensemble jusqu'à l'hiver. M^{me} Morison⁹⁰ en aurait été bien contente, car elle attend la maladie vers le commencement de janvier. M^{me} Dessaulles a eu la

⁸⁹ Joseph Masson, seigneur de Terrebonne. DBP eut longtemps une dette envers Joseph Masson. Voir *De l'Île à Roussin à Papineauville*.

⁹⁰ M^{me} Morison est sa fille, Rosalie Papineau, qui a épousé (Saint-Hyacinthe, 1833) Donald George Morison, notaire.

bonté de réunir toute ma famille avec la sienne afin que M. Bossange pût les connaître. C'était M. et M^{me} Morison, leur petite fille, Émery, Casimir, Auguste. Il a paru satisfait de voir réunie une portion de la famille de son ami chéri à tous égards. Il vous transmet à tous leurs bons souvenirs. Augustin était aussi avec nous, mais la pauvre Sophie, toujours malade à son ordinaire, a été privée de se trouver réunie à nous.

Il y a douze jours, j'ai été passer quelques jours avec notre bon oncle et tante Séraphin, qui sont bien âgés. Elle a été bien malade pendant le temps que j'y ai passé. Nous avons beaucoup parlé de vous tous dans ses intervalles de mieux. J'ai le plaisir de vous dire que je laissai votre chère tante beaucoup mieux pour son grand âge. Votre chère tante est bien quand sa bonne amie est bien. Notre tante Cavelier est toujours au lit, perdant sa mémoire et étant extrêmement sourde; elle ne sait pas encore la mort de notre pauvre père, ce serait mettre fin à ses jours.

M. Bossange part immédiatement, je n'ai que le temps de vous dire que je vous embrasse tous du plus profond de mon cœur. Rappelez-moi au souvenir de vos bons enfants qui m'ont connue. J'engagerai Benjamin à faire toute diligence auprès des censitaires.

Votre sœur la plus affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

À Louise Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D8

D.B. Papineau, C.S.
Maître de poste
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 27 novembre 1841

Ma chère Louise,

J'ai reçu ta lettre du 24 aujourd'hui, qui nous annonce que Papineau a eu du soulagement lorsque le docteur l'a eu saigné. Tu ne peux t'imaginer combien j'étais inquiète, ainsi que la famille, lorsque nous avons reçu ta première lettre mardi au soir. Mercredi, ta tante et moi avons demandé une messe au collège, car il est toujours bon de s'adresser au bon Dieu, c'est lui qui est le premier maître de nos vies.

Je le félicite de son heureux rétablissement, et toi ainsi que M^{lle} Marchesseau. Je vous remercie des bons soins que vous lui avez donnés. Je ne doute pas que vous ne soyez trouvés dans l'inquiétude dans les premiers instants de sa maladie. Je me suis trouvée dans de pareilles circonstances la première année que j'ai demeuré à l'isle Roussin, lorsque ta tante Dessaulles fut prise de la même maladie. Nous avons encore peut-être moins de secours, car il nous fallut envoyer à la Rivière du Chêne pour avoir un médecin. Vous ne pouviez mieux faire que de consulter Buchan⁹¹ : il peut aider à soulager dans bien des maladies, et je crois qu'il ne faut pas laisser périr les malades, faute de le consulter. Quoique Papineau soit mieux, il faut qu'il prenne beaucoup de précaution, surtout ayant pris beaucoup de calomel. Je sais qu'il a coutume de ne pas prendre grand

⁹¹ William Buchan (1729-1805), médecin écossais. Auteur de la *Médecine domestique* (1789) et du *Conservateur des mères et des enfants* (1804), deux livres souvent traduits et édités. Lactance Papineau avait ces deux livres dans sa bibliothèque. On trouve aussi dans la bibliothèque de DBP : *Médecine domestique* de Guillaume Buchan, en 5 vol.

précaution, et dans cette saison il serait très facile d'attraper du froid, mais ton papa étant à la maison lui épargnera la peine de surveiller les hommes. Et je me flatte qu'il aura le temps de se rétablir jusqu'à ce que ton papa parte pour Aylmer pour le conseil.

Je l'embrasse de tout mon cœur et lui recommande la prudence et lui défend le seuil de la porte d'ici à ce qu'il soit tout à fait bien.

Je plains bien le pauvre Beauvais de le voir souffrant aussi longtemps. Sa maladie leur fait encore plus de tort que celle de sa femme. Comment font-ils? A-t-il moyen de subsister, y a-t-il quelqu'un qui s'intéresse à leur aider, car je crois bien qu'à la maison il est difficile de les secourir par l'ouvrage. Pour elle, je la trouve bien à plaindre. Elle se croit malade et je crois qu'elle l'est, car elle ne maigrirait pas si elle ne souffrait pas. Dis-lui de ma part que je lui recommande de prendre les remèdes qu'on lui donne, que c'est pour son plus grand bien.

Comment est Étienne que l'on m'avait dit être malade? J'ai dit à ton papa que ton pépé m'avait dit de donner au muet⁹² le plus vieux de ses deux casques. Je le renouvelle ici parce qu'il pourrait l'oublier. Je ne puis donner des nouvelles à M^{lle} Marchesseau de sa sœur, je n'ai été que mardi chez M^{me} Mayet pour la première fois, et je ne pus sortir depuis ce temps-là. J'ai entré ce matin chez Rosalie un instant; elle continue à être mieux depuis sa saignée. Son Georges ne se réveille qu'une fois la nuit. Elle trouve cela bon.

Auguste vient régulièrement tous les jours à 10 heures, pour voir dessiner Rosalie et Célanire, qui réussissent très bien. Benjamin peut vous donner une idée de la manière dont ce M. Ernest dessine.

Comment est Charles Hillman et sa femme, et M^{me} Hillman la chère? C'en est encore un qui a besoin de prendre des précautions. Il me semble qu'il avait été échaudé assez fort à la première

⁹² Le muet est Isidore Jodoin, né à Varennes, qui a épousé (Montebello, 16 novembre 1835) Élise Gauthier/Landreville, fille de Louis Gauthier/Landreville et de Marie Bricault/Lamarche. Voir DBP, lettre du 3 juin 1844 et L.J. Papineau à JBN Papineau, 6 décembre 1849, dans *Lettres à sa famille*.

échauvaison, sans s'exposer à une seconde. Adeline est-elle chez nous ou si elle est chez son père pour aider à sa mère?

Casimir est à l'ordinaire, pas meilleure vue. Je leur ai fait des gardes-yeux. Cette semaine j'élargis le capot gris d'Auguste, qu'il puisse lui passer l'hiver. Ce sera bien tout, car il grossit beaucoup.

Embrasse bien ton cher papa pour moi, dis-lui bien que j'ai pensé à lui bien des fois depuis qu'il est parti. Morison, qui était en ville mercredi matin ne l'a pas vu, parce qu'on lui a dit qu'il était parti. Toute la famille ici vous embrasse. Il n'y a point de malade ici, Dieu merci pour. Je vous embrasse tous, et crois-moi bien sincèrement ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

À Denis-Benjamin Papineau

BAnQ-O, P71, S1, D8

D.B. Papineau, Esq. M.P.P.
Kingston

Petite-Nation, 19 novembre 1843

Mon cher Benjamin,

C'est aujourd'hui dimanche et, étant gardienne, j'ai pensé que je devais passer l'après-dîner avec toi, étant ce qui pouvait me faire le plus de plaisir. Tu parais t'intéresser beaucoup à ma santé et t'inquiéter de ce qui me tourmente. Je n'ai pas été bien depuis le lendemain des noc⁹³, lorsqu'ils sont tous partis. Tu te rappelles que je me suis plainte de coliques dans le ventre et dans l'estomac. À présent, ce n'est plus cela, mais c'est une pesanteur et un

⁹³ Angelle parle ici des noces de sa fille Louise Papineau (1821-1891), qui vient d'épouser (Montebello, 5 novembre 1843) Édouard St-Julien.

serrement dans l'estomac, surtout le soir, et souvent j'ai le hoquet. Depuis quelques jours, je fais usage de baume, le soir, et je crois que ça me fait du bien. Lorsque le docteur est venu pour l'enfant de Charles, je lui ai demandé de la teinture de fer et il m'en a envoyé, mais je sens bien que j'ai moins de forces cette année : la maladie de l'hiver dernier me les [a] enlevées.

Nous avons reçu une lettre de Casimir, qui nous fait part de ses projets et de ce qu'il t'a écrit. IL me semble que tant de différentes études devront le fatiguer, ou bien il les étudiera que bien superficiellement. Enfin, en fait d'étude, tu es meilleur juge que moi. Il nous parle aussi d'Aurélié. Il me dit que Morison lui fait apprendre la musique, comme je te l'ai déjà écrit, et il nous fait part des observations de chez ta tante Dessaulles, qui disent qu'elle ne pourra presque rien apprendre dans une seule année ou elle est trop vieille à présent pour commencer, à cause de la souplesse de ses doigts, que ça lui servira de rien dans la suite, vu qu'elle n'aura pas, à la Petite-Nation, de piano pour pratiquer, qu'ainsi ça pourrait lui faire négliger quelque autre de ses matières qui lui serait plus profitable. À présent, voici les réflexions de Casimir : si elle venait à savoir la musique, papa trouverait bien le moyen de lui en acheter un, s'il voyait qu'elle peut s'en servir et si elle avait beaucoup de goût pour la musique, comme elle l'annonce, il croit qu'elle pourra l'apprendre assez pour pratiquer elle-même seule et se perfectionner. C'est 18 piastres de plus par année. Il dit qu'il voulait t'en parler lorsqu'il t'a écrit, et qu'il l'a oublié, mais qu'il réfère à nous de le faire et à toi de donner tes ordres pour la faire discontinuer ou continuer.

Voici mes réflexions à moi. C'est vrai que c'est un talent bien agréable, mais acheter un piano, c'est ordinairement un grand prix, et quand l'on est dans l'obligation d'avoir recours aux autres pour aider à procurer l'éducation à ses enfants, on doit, il me semble, se borner à ce qui est le plus indispensable. C'est M^{me} Dessaulles qui pourvoit à ses besoins comme sa collation. C'est à toi à décider de cela. Ce que tu feras sera bien.

Nous avons reçu la valise de hardes qu'Émery nous annonçait. Il y a 7 robes dont 3 de soie qui ont beaucoup d'usage et qui sont petites de corps et courtes pour Louise, par conséquent pour Aurélie. Quatre d'indienne qui ont le même inconvénient. Il y a un beau manchon, boa surtout. Ce dernier, qui est de martre teinte, estimés, les deux, à 4 louis. Coiffe, dentelle et collerette, écharpe, voiles qui sont vieux, jupon blanc, mantelet blanc, le *shawl*, mouchoir et plusieurs articles que tu verras, mais plusieurs que je trouve de trop de luxe pour nous. Le tout se monte à 13 £, 7 s, 6 d. L'estimation avait été faite par des dames expertes, à ce que dit Émery, mais il observe que je n'avais droit qu'à 10 louis en hardes, et que M. Côme Dumas étant légataire universel avait droit à 3 £ 7 s 6 d. Il dit qu'il lui a offert de prendre les hardes qu'elle voudrait à ce montant, mais elle a proposé à Émery de tout prendre, et les 3,7,6 seraient imputés avec les 30 £ en argent qui me sont dus, et qu'il pense, par parenthèse, ne pourront m'être payés que dans le mois de juin prochain, lorsque M^{me} Dumas, seule légataire universelle, aura retiré quelques dettes dues à M^{me} Flemming. Il a accepté la proposition et tout a été terminé. C'est toujours bien généreux de M^{me} Flemming, car je n'avais aucun droit à prétendre à la succession, et je lui en suis reconnaissante, et prierai pour elle et le ferai faire.

En même temps que la valise, nous avons reçu le quart de pommes grises et fameuses, ½ quart de grises, 10/½ quart de fameuses; 5/ tes grosses pommes, et les poires, mais ces dernières étaient en bien mauvais état, il y en [a] beaucoup qui étaient gâtées 72, endommagées 122, 364 en bon état, mais qui ne sont pas encore bonnes à manger. 37 qui se sont gâtées ici. Je trouve que c'est un fruit cher, et dont il n'est pas si aisé de se défaire que des pommes. Nous t'en avons toujours autant d'obligation, car c'est ton bon cœur toujours généreux qui a voulu nous procurer ce plaisir. Les grosses pommes tant désirées ont été accueillies avec plaisir, elles étaient à peine posées à terre qu'il a fallu les défoncer et les goûter. Elles ont été trouvées délicieuses. Je te laisse à deviner qui les désirait, je me flatte que les grises t'attendront, car elles sont en bon ordre et nous les visiterons souvent.

J'allais voir l'enfant de Charles lorsque Papineau t'a écrit. Je ne me rappelle pas s'il t'a dit qu'Édouard et Louise étaient venus le samedi et sont restés jusqu'au lundi. Nous t'avons fêté et la naissance de Louise aussi. Si tu te trouves encore avec M^{me} Morin⁹⁴, tâche d'être assis encore auprès d'elle à table, et tu lui feras mes saluts. Tu lui demanderas si elle se rappelle de m'avoir vue à Québec, il y a deux ans. C'est la sœur de M. Raymond, préfet d'études à Maska. M^{me} Langevin⁹⁵ est aussi une dame que j'ai vue à Québec. C'est la fille de ce pauvre Laforce qui a été si longtemps en prison, l'année de Craig.

Louis Viger ne paraît jamais être de vos dîners, il est d'une autre coterie, je suppose. Il est peut-être si fier et si content d'avoir une femme qu'il ne pense qu'à elle. Lui as-tu fait visite, comment la trouves-tu?

Tu dois avoir 14 mouchoirs de poche rouge sur ton mémoire. Il n'y en a que 12 de marqués. Je voulais garder ces deux de plus que la douzaine, et je n'ai pu les trouver ici. Tu me répondras là-dessus. Nous avons sept quarts et demi de bœuf salé. Il y a un bœuf qui nous en fait trois à lui seul, il était bien gras, il a pesé 600. Celui qui nous a empêchés de dormir tout l'été n'est pas gras, sa viande est rouge. Nous le mangeons à présent, il n'est pas gras.

Il a plu hier et avant-hier, la neige est beaucoup fondue, mais la gelée a repris la nuit dernière. Madsem est en savon et chandelle, Adeline file, moi je fais le ménage, ai soin de mes fromages, des salaisons, et toute sorte de petites bagatelles qui occupent. Je n'ai pas autant de temps à lire que je le désire. Je lis un peu les débats. J'aime bien le discours de M. Wakefield. Quant à la question du siège du gouvernement, je crois bien que je ne t'ai pas influencé, car

⁹⁴ Adèle Raymond, l'épouse d'Augustin-Norbert Morin, député du Canada-Uni à Kingston, comme DBP. La ville de Sainte-Adèle, dans les Laurentides, ainsi nommée en l'honneur d'Adèle Raymond (1818-1889).

⁹⁵ M^{me} Langevin est ici Sophie-Scholastique Laforce (1800-1868), née à Lachenaie le 27 octobre 1800, fille de Pierre Pepin-Laforce, notaire à Terrebonne puis à Québec, et d'Angélique-Antoinette Limoges. Elle a épousé (Québec, 15 août 1820) Jean Langevin, marchand à Québec; ainsi elle est mère d'Hector Langevin, un des Pères de la Confédération.

moi je l'aurais préféré à Québec, pour éviter les dépenses qui s'en suivront et qui n'auraient pas augmenté les frais pour les membres. Il me vient une idée : si tu vois M. Wakefield familièrement, pourrais-tu lui demander s'il n'aurait pas quelque connaissance de ma sœur, M^{me} Thomas Taylor⁹⁶, ou de ses enfants. L'aîné était Thomas, qui était dans la marine et qui voyageait aux Indes; l'autre est Henry Taylor. C'est un hasard, mais qui peut arriver.

Papineau et sa femme devaient, après la messe, aller voir Hyacinthe Sauvé, qui a été recommandé aux prières aujourd'hui à la messe. Nous n'avons appris sa maladie qu'hier après-midi tard. J'ai vu aujourd'hui qu'ils sont venus chercher le curé. Elle est malade depuis cinq jours pour accoucher. On dit qu'elle est d'une grosseur extraordinaire. Tu vois que c'est une triste maisonnée : tous deux malades à la fois. Lui, [ce] sont ses attaques d'épilepsie.

Émery a reçu les coings et les a envoyés à Maska, ayant su que les canaux étaient gelés, en recommandant à Rosalie de les confire et de nous en faire part. Il dit qu'il a bien arrangé les affaires. Il ne nous parle pas du savon, ni du sel. C'est peut-être allé à Maska, s'il a envoyé la caisse toute ronde. Nous nous en informerons.

Tous t'embrassons, et moi en particulier, et crois-moi avec affection ton amie.

A.L.C. Papineau

[De la main de J.B.N. Papineau] Je crois que je vais m'arranger avec Beaudry pour le chêne et le bois carré que nous avons. J'aimerais à connaître au plus vite ce que vous demanderiez pour, car il voudrait l'arranger pour l'encager immédiatement. Samedi, il venait pour le voir, mais il m'a rencontré au moulin. D'ailleurs les baies et la petite rivière n'auraient pu nous porter.

J.B.N. Papineau

⁹⁶ Thomas Taylor, de South Stoneham, Angleterre, a épousé (Cheriton, paroisse St. Michael, 3 février 1801) Mary Agatha Cornud, sœur d'Angelle.



Denis-Benjamin Papineau et Angelle Cornud

À J.B.N. Papineau

BAnQ-Q, P417/13, 7.2.1.1

Montréal, 28 janvier 1845

Mon cher Papineau,

Ta maman pensait partir aujourd'hui pour Maska avec Louis Dessaulles. Mais Louis pensait recevoir des lettres d'Angleterre par la dernière malle qui, devant arriver le 24, ne l'est pas encore. Il n'y a qu'un courrier qui a apporté les dépêches pour le gouverneur. Mais la malle ordinaire ne venant que par terre depuis Halifax, sera encore quelques jours à venir.

Mais je ne me rappelle pas ce que ta maman voulait que je vous dise. Quant à moi, j'ai commencé à sortir dimanche; hier, je suis venu en Chambre où je ne suis resté que jusqu'à 6 h. Aujourd'hui pendant les débats fatigants, j'écris pour me récréer un peu de l'attention que je suis de temps à autre obligé de donner à un sujet désagréable, et que nous traitons après avoir fait vider les galeries.

Je te parlais poisson dans, je pense, mes deux dernières lettres à Madsem, et sans doute que tu ne te crois pas obligé de répondre aux choses que je ne te demande que par le canal de ta femme; et que tu dis en boudant : Puisque papa n'écrit qu'à Madsem, que Madsem lui réponde. Tu veux peut-être faire comme ton oncle Papineau qui, n'osant boudier contre son papa qui l'avait envoyé manger à la petite table, en boudant contre son innocente chatte, voulait l'envoyer manger avec son père parce qu'elle avait de la barbe. Badinage à part, je désirerais, quand tu recevras cette lettre, que tu m'écrivis[ses], si tu ne l'as pas déjà fait auparavant, quand et comment tu pourras m'envoyer le beau poisson et combien il y en aura. Je voulais vous envoyer par les charretiers de M. Asa Cooke, un quart d'huîtres, mais il m'a dit qu'il avait été obligé de laisser de

ses propres effets à Alanson pour qu'il les fît monter, et que ce dernier ne pourra non plus les envoyer. Comme je ne voudrais pas qu'elles fussent toutes gâtées avant de vous les envoyer, j'ai hâte que le poisson vienne pour les envoyer par cette voiture. Je suppose que vous avez reçu ce que l'on vous a envoyé par Henry Hillman.

Je vais réserver jusqu'à demain matin d'achever ma lettre, afin de savoir ce que ta maman m'avait recommandé de vous dire.

[De la main d'Angelle Cornud]

Mes chers enfants,

Savez-vous bien que je trouve le temps long sans recevoir des nouvelles de chez vous. Je désire tant avoir des nouvelles de chez vous. Je suis fatiguée d'aller et venir. Envoyez-moi la cassette à poil rouge, car je n'aurai pas de place pour mettre mes effets. Le temps presse fort.

Je vous embrasse tous. Êtes-vous contents de ce que je vous ai envoyé?

Votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

À Aurélie Papineau

BAnQ-O, P71, S1, D9

Mademoiselle Aurélie Papineau
Chez les Dames de la Congrégation
Montréal

Petite-Nation, 7 août 1845

Ma chère Aurélie,

Je t'écris quelques lignes pour te prier d'acheter pour Madsem six verges de guingan⁹⁷ bleu ciel ou nanquin, ou comme l'échantillon. C'est pour faire un manteau pour le petit Godfroy⁹⁸. Tu prieras Onésime de t'accompagner. Et puis deux ou trois pièces de petit *brade* blanc, et achète deux passes pour mettre dans les chapeaux, qu'elles soient garnies en ruban blanc pour deuil, et une garnie en ruban soufre. M^{me} Gagnon en a acheté à Montréal pour 18 sols. N'achète pas de fleurs, on ne les veut qu'en ruban.

Te voilà au moment de te réunir à ta famille, et je pense que tu grilles d'impatience, mais que ça ne t'empêche pas de t'appliquer à ce que tu [as] à faire pour finir ton année. As-tu eu réponse de ton père pour savoir si tu retourneras au couvent? Il faudra que tu le saches avant qu'il aille au Saguenay, car quand il sera parti, nous ne saurons que faire et que décider surtout s'il faut te faire ou arranger quelques hardes. As-tu fini ton tableau? Je suppose que tu feras faire une boîte pour qu'il soit bien serré.

Je suis revenue de Buckingham samedi, j'y ai été malade, et à mon retour ici, je suis mieux, mais je ne vaux pas grand-chose pour l'ouvrage. Tes frères sont montés hier soir pour Buckingham et reviendront samedi. J'ai demandé Émery pour te monter; s'il ne peut le faire, Casimir descendra lundi ou mardi. Honorine était assez bien. Tous ici te font des amitiés et t'embrassent, et crois-moi ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

⁹⁷ Guingan/guingamp : tissu de coton, importé de l'Inde. *TLF*.

⁹⁸ Godfroy Papineau (1845-1906), fils aîné de Joseph-Benjamin Nicolas Papineau et de Clémence Marchessault. Sera notaire en 1869. Petit-fils d'Angelle Cornud.

À Denis-Benjamin Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D9

Private

L'honorable D.B. Papineau
Commissaire des Terres de la Couronne
Montréal

Petite-Nation, 4 juin 1846

Mon cher Benjamin,

J'ai à t'annoncer que je suis seule ici aujourd'hui. Honorine, M. Mckay, les deux enfants d'Honorine dans une voiture, et, dans l'autre, sont Adeline, Mélissa⁹⁹, Godfroy, les deux enfants de M^{me} Gagnon¹⁰⁰. Ils ont fait cuire un beau cochon de lait hier, ils l'aiment mieux de même, et puis tartes, biscuits et tout ce qui s'ensuit. Elles n'ont pas emporté de vin. Ce sera la société de Tempérance, le thé n'a pas été oublié. Je ne sais si Louise aura été avertie assez tôt pour s'y trouver. Je me suis trompée de jour. Je désire et espère qu'ils auront du plaisir.

Papineau est venu lundi soir. Il m'a dit de te demander deux quarts de farine Meddling, deux quarts de lard sans m'expliquer de quelle quantité. Moi, je pense que le Prime Mess serait le mieux. Il me dit de te dire qu'il voulait faire faire la clôture depuis chez Étienne Beauvais, jusque chez Auguste Tremblay, comme l'autre clôture qu'il a fait faire l'année dernière. Il dit qu'il vaut mieux la faire faire bonne tout de suite que d'être toujours à recommencer, comme l'on a fait jusqu'à présent. C'est Chalifoux qui travaille.

⁹⁹ Mélissa Hillman épousera (Montebello, 2 août 1853) John Hubert Mackay, marchand, frère de François-Samuel Mackay, notaire.

¹⁰⁰ Hortense-Adélaïde Pageau, née à Québec en 1815, avait épousé dans sa jeunesse (Québec, 3 mai 1831) Charles-Édouard Gagnon, commis, qui vint s'établir comme marchand en Outaouais, associé à Lewis Alexander Clifford. Charles-Édouard Gagnon est décédé à Montebello où sa sépulture est enregistrée le 6 février 1840, en présence de Toussaint-Victor Papineau et de DBP. M^{me} Gagnon retournera vivre à Québec avec ses deux filles.

Joseph Beauvais¹⁰¹, son frère Charles et ces gens ont besoin de provisions. On demande des *crackers*, mais des bons. Ceux que tu avais eus, l'année dernière, chez Hudon, n'étaient pas bons : ils étaient très mal boulangés. Nous n'avons plus d'huile d'olive. Je crois que 4 ou 6 bouteilles seraient suffisantes. Il vaut mieux en demander quand l'on en a besoin que de [se] prendre longtemps d'avance. Nous avons reçu un nouvel ordre de la Poste : il faut toujours estamper en rouge. Pour cela, ils lui ont écrit de démêler du vermillon avec de l'huile d'olive. Si tu peux nous envoyer ces effets par Papineau, s'il n'est pas trop longtemps sans monter. Papineau m'a dit qu'à peine auront-ils fini cette semaine, qu'il craignait que les ouvriers n'auraient pas fini. Je suppose que nous serons prévenus au juste du jour qu'ils devront arriver. Ils débarqueront leurs effets tout de suite à leur maison, car ce serait de grands frais que de les débarquer chez Vicars et ensuite d'aller les chercher et les faire descendre. Ce serait de grand frais et courir les risques de briser leurs meubles. J'ai toujours de la peine à me faire l'idée que M^{me} Papineau montera, entre nous soit dit.

Nous devons avoir la visite de l'évêque le 7 juillet. Notre église est pauvre, plus que l'on ne pense. Les devants d'autels ne sont plus propres. Il m'est venu une inspiration qui est de lui demander de quoi faire un devant d'autel, puisque la Providence a permis qu'ils aient *recouvert* [recouvré] de qui leur était dû; en reconnaissance, elle devrait faire un présent à leur église. Ils n'ont jamais rien donné et il me semble que c'est une circonstance favorable. M. le curé a acheté, l'année dernière, deux ornements, une chape; il a payé des dettes que M. Charland avait chez M. Montmarquet, aussi les cierges à la Congrégation, je sais que c'est une ancienne dette. M. le curé me dit qu'il y avait des dimanches qu'il n'avait que quatre sous et onze sous à la quête : ça ne fait pas de gros revenus. Tu me diras ta façon de penser.

¹⁰¹ À Montebello, le 14 avril 1848, Angelle Cornud est marraine de Marie-Angelle Beauvais, fille de Joseph Beauvais et de Suzanne Godard/Lapointe. Avec J.B.N. Papineau, son fils, comme parrain.

Madsem s'ennuie en bas, il y a aujourd'hui huit jours qu'elles sont parties. Nous savons faire des sacrifices ici pour rendre service aux autres. Une autre lettre te dira le plaisir qu'ils auront eu et ce qu'ils auront fait. Je suppose qu'ils auraient été fiers de t'avoir avec eux. Je ne pouvais y aller, je ne puis laisser la maison seule, il y aurait plus d'un inconvénient.

Je t'ai demandé du coton à chemise pour Auguste, et j'ai oublié de te donner un échantillon. J'en avais demandé d'autre aussi, regarde ma lettre. J'en avais demandé 25 verges pour Auguste, et pour les chemises d'hommes, du coton ordinaire rayé. Tu auras bien dit : Ma pauvre femme n'a pas changé, elle fait toujours des oublis. Il est difficile à mon âge de changer, il faut que tu me gardes telle que je suis.

Mes amitiés à la famille. J'embrasse mes enfants, tous les enfants étaient fiers, ce matin, d'aller voir leur oncle et leurs tantes. Il a fallu les réveiller, mais ils n'ont pas été de trop mauvaise humeur. Je ne les attends guère ce soir. Rien de nouveau ici que ce que je t'ai dit.

Ton amie bien affectonnée.

A.L.C. Papineau

Je ne parle pas politique cette fois. Je crois que tu as été absent, car je n'ai pas vu ton vote. Je demande des *crackers*, car les enfants les aiment beaucoup et ils ne se salissent pas. Une douzaine de livres ne serait pas trop.

*

À Aurélie Papineau
BAnQ-O, P71, S1, D9

Mademoiselle Aurélie Papineau
Montréal

30 juin 1845¹⁰²

Ma chère Aurélie,

Tu trouveras, je pense, que j'ai beaucoup retardé à répondre à ta jolie lettre que tu m'as écrite. Je m'en veux mal, mais qu'y faire? Il faudra bien que je m'excuse. J'ai écrit bien souvent à ton père et j'y mets beaucoup de temps. Ce n'est pas l'action d'écrire qui me coûte, mais c'est de former mes idées.

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir ton tableau. Nous l'avons trouvé un bel ouvrage, autant que nous sommes capables d'en juger. Il est d'un grand mérite pour toi, je ne puis que t'approuver dans l'empressement que tu mets à apprendre l'anglais et l'arithmétique et des ouvrages utiles. Tu peux te rendre utile avec ces connaissances. Tout ce que je désire, c'est que tu aies le goût de t'instruire avec tes frères, en leur écrivant et leur communiquant tes idées. Ce n'est pas moi qui serai capable, mon éducation a été trop négligée. Tu te réjouis, chère enfant, du moment que tu auras le bonheur d'être ici, je m'en félicite. Je souhaite que tu puisses trouver toute la satisfaction dont tu [te] flattes. Tu peux penser que je serai contente d'avoir une de mes filles près de moi. J'en ai besoin, car je m'aperçois que je vieillis.

Honorine est mieux, il me semble, elle a plus de tranquillité. Sa petite est bien à présent; de lui avoir fait prendre de l'huile de castor, le lendemain, a prévenu l'inflammation. Son petit Joe court toute la journée, il est bien, apprend le français avec tous les autres petits garçons.

¹⁰² La date est à la fin de la lettre.

Nous avons été, dimanche, voir ta tante Papineau. Il est bien arrangé, Madsem avait si bien fait arranger la maison qu'elle en est toute fière. Nous sommes revenus hier, jour de Saint-Pierre, et Édouard et Louise étaient à la maison. Il est reparti ce matin, à 2 heures, pour avoir la fraîche. Quant au deuil, je pense qu'une robe de mousseline de laine pourrait convenir. Je la porterai à Madsem qui n'est pas encore levée. Son petit est incommodé la nuit : ses dents, la chaleur et les mouches le tourmentent.

Tu devrais ne pas montrer tant d'aversion pour Newman¹⁰³, sans lui faire trop d'amitié, être polie.

J'avais recommandé à Casimir, dans l'enveloppe de ta lettre, de ne point l'emmener avec toi. Je sais bien que les sœurs ont toujours défendu que les frères fussent accompagnés d'étrangers. Et souvent ça attire des reproches aux pensionnaires. Casimir te dira toutes les nouvelles d'ici; il sera une meilleure lettre que moi.

Élise demande que tu présentes ses respects à sa tante Sœur Lacroix et sa vieille tante Cécile. Elle demande que tu leur demandes un chapelet et tu lui apporteras. Fais ton possible pour ne pas l'oublier. Ton papa étant monté, je ne descendrai pas pour l'examen, et M^{me} Papineau étant dans l'endroit, est encore un obstacle. C'est une grande privation, surtout pour le tien.

Respects à tes maîtresses, et crois-moi ta mère toujours affectonnée.

A.L.C. Papineau

Nous pensons que de la mousseline de laine pour robe, et une d'indienne de deuil seraient convenables à présent.

Je suis pressée.

*

¹⁰³ John Newman, Irlandais, obtient sa commission d'arpenteur le 21 décembre 1831 et s'installe dans la seigneurie de la Petite-Nation en 1835.

À Madsem

BAnQ-O, P71, S1, D9

Madame J.B.N. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 21 octobre 1846

Ma chère Madsem,

Je ne voudrais pas laisser partir Henri sans vous écrire quelques lignes et vous dire comment nous sommes. Benjamin est mieux de son œil. Il a sorti samedi. Moi aussi, je suis mieux, mais j'aimerais mieux être tranquille chez moi que d'être en ville comme je suis. Benjamin est à l'extrémité de la ville, à un bout, et nos parents sont à l'autre. Il y a toujours eu quelque autre chose pour lesquelles il fallait aller et venir. Les jours de mauvais temps, j'ai gardé la maison. Ce n'est pas la saison de se procurer des sabots. L'on m'a dit que c'était plus tard. Dans ce temps-là, il n'y aura pas d'occasion. Vous en avez dans le grenier, gardez-en une paire pour Louise que j'avais demandée, et faites pour le mieux. Pour les autres, je tâcherai de m'en procurer cet hiver, quoique ceux qui sont en haut soient minces, ils peuvent toujours garantir de la boue. Je suppose bien qu'il aimerait mieux les avoir plus épais. Je sais qu'ils sont trop petits pour la grande Adeline.

Je partirai vendredi après-midi pour Saint-Marc. Je ne sais quel temps j'y resterai, et de là à Maska. J'espère que vous serez contents des effets achetés. Casimir m'a aidée : c'est lui qui achète les fers et moulins. Je ne les ai pas encore vus.

Embrassez bien mes petits-enfants pour moi. Je n'ai pas entendu parler de Maska depuis que je suis ici. Benjamin a écrit à Morison, mais il ne lui a pas répondu. M^{me} Papineau a été voir M^{me} Bruneau à Verchères : elle était assez bien pour son âge. Elle est revenue lundi soir avec M^{me} Malhiot. Nous avons dîné ensemble hier. Je n'ai vu aucune autre personne que la famille. Je vous embrasse tous. Il n'y a pas de nouvelles ici que vous ne voyez sur les gazettes.

J'ai oublié de vous dire que j'avais demandé des pots de *German Silves*. Il n'y en a point. On m'a dit que c'était sujet à prendre le vert de gris. J'en ai vu d'argenté; ils me l'ont fait 2 piastres et 5 piastres, et j'ai pensé que vous ne voudriez pas y mettre un tel prix.

J'ai acheté ce matin deux petits gobelets de fer-blanc à 4 sols pièce, que vous pouvez marquer à votre nom.

Recevez mes amitiés, tous, et je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous voyez M^{me} Gagnon, vous lui ferez aussi mes amitiés, et croyez-moi avec affection votre amie et mère.

A.L.C. Papineau

Je viens de visiter les hardes de Casimir et il venait de recevoir les chemises et robes de nuit d'Aurélie. Il y a aussi ses pièces. Elle a deux robes de nuit. Ainsi je garderai pour moi celle qu'elle a eue deux mois et qu'elle a trouvée trop vieille pour la raccommoder. J'en ferai mon affaire. Il n'y a que deux chemises fines. Ces effets monteront dans sa commode. Je me réserve celle dont M^{me} Gagnon a l'usage, quand mon vieux remontera, pour ne pas déranger votre petit butin qui est dans la nôtre, par l'échange que Benjamin a fait avec la Morison.

*

À Aurélie Papineau

BAnQ-O, P17, S1, D1

M^{lle} Aurélie Papineau

À la Petite-Nation

Montréal, 18 mars 1847

Ma chère Aurélie,

J'ai reçu tes lettres, non pas avec plaisir puisqu'elles m'annoncent que la chère petite Fanny¹⁰⁴ était malade, et je ne crois que tu me dises qu'elle soit mieux. La chère petite, j'en suis inquiète. Donne-moi de ses nouvelles.

Mes chers enfants, je suis bien désappointée à vous aller rejoindre bientôt, mais malheureusement nous avons appris dimanche que M^{me} Morison¹⁰⁵, ta sœur, est tombée bien malade. On lui a mis les mouches samedi, qui n'ont pas pris, et on [les] lui a remises une seconde fois: elles n'ont pris qu'un peu. Elle a été prise d'un violent point. Le docteur espère que, comme elle avait été bien purgée avant, il la tirera d'affaire assez bien; elle tousse un peu, mais pas par quinte, ce qui fait augurer au docteur que sa maladie ne sera pas sérieuse ni longue. C'est Morison qui m'a écrit ceci hier. Le docteur lui avait dit qu'il la trouvait dans un état à lui donner des espérances. Aussitôt que M^{me} Dessaulles a appris cela, elle a envoyé M^{lle} Thérèse¹⁰⁶ pour la soigner. Ses deux petits garçons sont pris par le visage. Lorsque je suis partie, le plus jeune avait beaucoup de mal.

Ainsi, mes chers enfants, vu les circonstances, je me décide à retourner auprès d'elle. La lettre de Papineau, que j'avais reçue au moment de partir de Maska, où il me disait de ne pas m'exposer au froid, que je n'avais pas besoin d'être inquiète de Louise, qu'elle aurait un bon docteur et les bons soins de ses belles-sœurs, toutes ces raisons m'engagent à rester, quoique ce soit un sacrifice pour moi de ne pas me trouver auprès d'elle. J'ai eu bien froid en venant de Chambly et je leur avais promis que, si je n'étais pas bien, de retourner à Maska. Et Morison m'écrit que si je pense que Louise puisse se passer de mes soins, de [le] lui faire dire, et que ce serait une compagnie pour Rosalie, dans le cas où sa maladie se prolongerait.

Ainsi, mes enfants, prenez courage pendant mon absence, c'est un sacrifice pour moi d'être encore absente si longtemps; les longs

¹⁰⁴ Frances-Louise dite *Fanny* Leman (1844-1914), épousera Georges-Casimir Dessaulles.

¹⁰⁵ Marie-Angélique-Rosalie Papineau, épouse de Donald George Morison, notaire.

¹⁰⁶ Thérèse Langlois dit Germain (c1812-1852), fille de Jean-Marie Germain et de Charlotte Plamondon, servante chez la seigneuresse Dessaulles. RPD, p. 171.

voyages m'ennuient et puis, le printemps, il est si difficile de sortir de Maska. Ce ne sera que vers la mi-mai; si les chemins, cette année, sèchent aussi vite que l'an dernier, ce ne serait pas si long.

Autre mauvaise nouvelle: Gustave a été malade presque tout le mois [de] février de mal de gorge, fièvre qui l'accompagnait et, quand il a été mieux, il avait commencé à aller au collège; il a eu l'invention de marcher en raquette pendant trois heures, et il a retombé bien malade. Et dimanche, le trouvant dans un grand danger, ils ont envoyé un exprès pour chercher son père¹⁰⁷. L'arrivée de son père lui a fait une telle révolution que ç'a amené la transpiration, ce à quoi il n'avait pu réussir, et il est en chemin de se rétablir. Si ce mieux peut se soutenir, vous vous imaginez bien combien ses père et mère étaient affligés ou inquiets. Le père est toujours triste. Ils ont reçu une lettre [de] Casimir [Papineau], la semaine dernière, qui dit que Lactance¹⁰⁸ continue à être mieux, mange, se promène et ouvre les yeux pour lui faire remarquer les différentes curiosités de la belle ville de New York. Il est certain qu'il prend des forces tous les jours. Ils espèrent le moment de revenir en Canada et de revoir la Petite-Nation. Casimir s'instruit beaucoup avec lui; il est à désirer que ce mieux soit permanent.

Je vous ai acheté ce que vous me demandez. Si j'ai le temps, je vous en ferai le compte dans cette lettre. Je t'enverrai deux lettres des demoiselles Francis Trudeau, par Fortin qui se charge de vos effets. J'ai acheté une robe de mousseline de laine pour Adeline: c'est un présent que je lui fais. J'aurais aimé à [la] lui presser moi-même, mais elle courrait les risques de s'en passer trop longtemps. Elle a coûté 15 shillings. Si j'eusse cru que je resterais, j'aurais différé au

¹⁰⁷ Philippe-Gustave Papineau (1829-1851), fils de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau. Sur cette maladie de Gustave et les soins que lui prodigua son père pendant un mois, voir *LJ*, p. 590-609.

¹⁰⁸ Joseph-Benjamin-Lactance Papineau (1822-1862), fils de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau. Célibataire, médecin que la maladie mentale éloigna de la profession. Il fut interné quelque temps à l'asile de Bloomingdale, près de New York. Casimir Papineau, fils d'Angelle, veilla sur Lactance pendant ce temps. Il entra chez les Oblats à Ottawa qui le prirent en charge jusqu'à son internement à Lyon où il est décédé. *JEMP*.

printemps, j'aurais eu peut-être un meilleur choix. Je vous ai acheté du coton pour coudre.

Je vous embrasse tous. Si j'ai plus de temps, j'en écrirais plus long. Il faut que j'écrive à Louise pour lui dire que je ne puis y aller. Encourage-la toujours. Je suis fâchée d'avoir reçu ta lettre après avoir acheté la robe d'Honorine. J'ai reçu ta lettre hier et je l'avais achetée lundi. Elle est de trois shillings la verge. Elle pourra doubler la jupe. Les manches de robe sont unies. Le coton jaune est de douze sols la verge. Vous m'en garderez pour me faire une couple de chemises et deux mantelets.

J'aimerais bien que M^{me} Gagnon ne partît pas pour Québec avant que je retourne. Je ne la reverrai peut-être plus. Votre père est arrivé avant-hier soir. Je ne l'ai vu qu'hier à midi. J'avais couché chez Viau pour lui demander de me mener à la Petite-Nation. Noimi vous embrassait tous, elle est toujours la même. Amitiés à nos amis et amies, et croyez-moi votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

J'ai mis le garde-doigt dans tes souliers. Il y a de la poudre pour faire l'eau des yeux. Videz la bouteille et mettez la poudre, vous y ajoutez trois chopines d'eau, et faites-la avec de l'eau de neige du mois de mars, elle est meilleure.

Hippolyte Fortin veut bien se charger du paquet qui est pour Babé. Vous aurez le soin de ne point lui laisser savoir de qui il vient, et ne leur donner que ce peu à la fois. J'envoie de l'indienne couleur pour le petit Godfroy. Je crois en avoir pris assez pour que Fanny en ait une robe. C'est sa mémé qui lui donne. Si par hasard il n'y avait pas assez, vous écririez à Onésime – elle était avec moi – en lui envoyant un petit morceau. L'eau pour les cheveux est dans les souliers. Je vous envoie un patron de corps de robe et un patron de culotte pour le petit Joe. Ne montant pas, je ne puis t'envoyer tes livres que tu demandes. Les manches de robe sont unies. Peut-être que, quand je monterai, il y aura d'autres modes.

Si j'avais plus de temps, je vous donnerais un extrait des lettres de Casimir: elles sont longues et intéressantes.

*

À Madsem

BAnQ-Q, P417/13; 7.2.1.1

Madame J.B.N. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 2 avril 1847

Ma chère Madsem,

J'ai reçu la lettre d'Aurélie le 30 mars; je vous assure que j'ai été bien contente de recevoir de vos nouvelles à tous et d'apprendre que vous étiez tous en bonne santé, excepté que la petite Fanny avait été bien malade, mais qu'elle était bien rétablie, la chère petite enfant.

Ici, nous sommes entourés de malades. Je vais commencer par ma fille. Elle était déjà beaucoup mieux lorsque je me suis rendue ici, mais pas de forces et prenant toujours des remèdes, son point était passé. Elle avait eu deux fois les mouches dans le dos et une fois sur le côté, mais elle ressentait une forte douleur sur l'épaule. Pour lors, le docteur ne voulant pas lui remettre les mouches, lui a fait frotter avec un onguent pour attirer le mal à l'extérieur, à quoi il a bien réussi : elle était mieux, mais depuis hier soir elle a commencé à sortir et elle recommence à se frotter. Hier elle a été en voiture voir M^{me} Cadoret. Celle-là n'est pas bien, il s'en faut, elle est beaucoup menacée de la poitrine. Les deux enfants ici ont toujours mal au visage, surtout le dernier il en a au corps, ce qui le rend très incommode. Vous voyez qu'il ne manque pas d'ouvrage, mais ce n'est pas moi qui l'ai fait. Je lave les tasses soir et matin et peigne

les enfants. J’amuse souvent le petit malade. Je ne le lave pas parce qu’il lui frotte le visage avec de l’onguent où il y entre du mercure.

Zéphirine Thompson¹⁰⁹ est ici malade, elle a les mains pleines de bobo. Le D^r Boutillier dit qu’il est content que cela sorte, parce qu’il craignait pour sa poitrine. Elle a six doigts et le poignet enveloppé. La pauvre [ne] se donne pas grand embarras, elle prend du sel tous les matins. Mais le pire de tout, c’est le pauvre Gustave qui est très sérieusement malade. Il souffre cruellement d’un mal de côté. Sa maladie est une affection du cœur, ce qui le fait souffrir, que quelquefois il ne sait pas comment se mettre. Il a eu une fièvre très forte, mais le docteur m’a dit aujourd’hui qu’il avait réussi à la vaincre. Son cœur bat plus vite que son pouls. Il paraît que c’est un défaut de conformation chez lui. Lactance en avait fait la remarque. Il en avait été attaqué, il y a trois ans, lorsque nous sommes descendus ensemble. Le docteur ne peut prononcer encore s’il s’en retirera. Il est toujours mieux le matin, il ne transpire que par remèdes, ne dort qu’avec de l’opium, ne va à la selle que par remèdes, il n’y a que les urines qui ont leur cours naturel. Il y a aujourd’hui quatre semaines qu’on le veille, la pauvre Sophie est toute la journée auprès de lui, son père et Auguste; ce dernier est toujours auprès de lui, à part le temps de ses classes, mais il ne veille pas. Vous imaginez bien que le pauvre père est bien inquiet et affligé. J’attendais pour vous écrire qu’il y eut une décision, car le docteur attendait une crise. Il le trouve mieux aujourd’hui. Je désire que ce mieux continue. Le cher enfant est bien changé, la mère en était bien inquiète.

Quand j’ai laissé la ville, avez-vous su que ma tante Séraphin était malade à Saint-Marc. Elle n’est pas mieux. M^{me} Dessaulles était venue voir Gustave et consoler son pauvre père, qui était très affligé quand il a reçu le bon Dieu, qui était le 23 mars. Elle pensait qu’elle pourrait rester ici encore quelques jours, mais Toussaint lui a écrit de retourner, parce que la fièvre et le vomissement l’avaient pris et qu’elle était bien faible. Ils ont envoyé chercher le docteur, qui lui a

¹⁰⁹ Zéphirine Thompson (1826-1891), née à Montréal, fille de John Thompson, tailleur, et de Flavie Trudeau, épousera (Saint-Hyacinthe, 4 février 1850) Louis-Antoine Dessaulles, seigneur de Saint-Hyacinthe.

mis les mouches sur l'estomac, mais qui n'ont pas bien pris. Aujourd'hui elle devait prendre médecine, le docteur craint que ça ne lui monte à la tête et qu'elle ait une inflammation de cerveau.

Vous voyez que voilà bien des malades gravement atteints. Pour ma fille, elle va et vient dans la maison, mais il ne faut pas qu'elle travaille. J'avais eu de la vaccine pour emporter, et je ne me rappelais pas où je l'avais mise, quand Hippolyte a emporté les effets. Je vais la mettre dans la lettre et vous pourrez inoculer nos enfants, c'est le bon temps. Je ne me rappelle pas du tout si le petit Godfroy a été inoculé. Il y en a de trois gales. Auguste a été hier porter une fiole de baume *fungarian* chez votre sœur, qu'elle m'avait demandé quand je suis partie pour Montréal. C'est pour une de vos grandes filles qui tousse toujours. M^{me} Picard était assez bien, mais elle lui a dit que votre maman était très souvent indisposée. Je n'ai pas pu y aller depuis que je suis arrivée. Je tâcherai d'y aller la semaine prochaine. Chacun a ses peines et ses tourments. La pauvre dame a les siennes.

La mousseline que j'ai mise dans le paquet est pour Honorine. C'est pour remplacer celle que je lui avais empruntée. Il doit y avoir un mouchoir de mousseline qui a été mis dans le paquet par mégarde. C'est à moi, si vous le trouvez, vous me l'écrirez et le mettrez dans ma commode. Vous ne m'avez pas dit si vous aviez reçu les sabots et s'ils vous chaussaient bien et si Joe en a été content des siens. Pensez-vous avoir assez d'indienne pour les petits enfants, sinon demandez-en à Onésime avant qu'elles partent toutes. J'ai craint de n'avoir pas pris assez.

Je remercie bien Honorine d'aller prendre ma place chez Louise. Elle la soignera mieux que moi. Mais j'ai du chagrin d'apprendre qu'elle en a eu. J'espère que tout ira pour le mieux. Je vous assure que je pense bien à elle. Si elle ne m'avait pas écrit de ne pas m'exposer à être malade en montant, je n'aurais pas été si hardie à revenir ici.

3 avril. Je pense souvent à vous tous et j'aimerais à être au milieu de vous. Mon absence est trop longue. J'aimerais bien à monter avant que M^{me} Gagnon parte. Ce sera peut-être la dernière fois que

je la verrai. Faites-lui bien mes amitiés. Quant à la façon des corps de robe, je ne puis vous la donner dans cette lettre. Je n'ai pas le temps aujourd'hui. Ces demoiselles feraient peut-être mieux d'attendre au printemps, les modes seront changées peut-être. Donnez-moi de vos nouvelles souvent, de tous les enfants. Écrivez-moi aussitôt que Louise sera dans son lit. Envoyez-lui cette lettre.

Ma tante Séraphin est mieux. Nous avons eu de ses nouvelles ce matin. Gustave a eu mal aux dents cette nuit et il a moins reposé. Lactance a écrit lui-même à sa mère et il se trouvait beaucoup mieux. Il désire beaucoup faire un voyage dans le sud avant de revenir, et il aimerait que son père et sa mère l'accompagnassent.

J'embrasse tous mes enfants et petits-enfants. Je crois bien que Godfroy ne me reconnaîtra plus. Amitiés à Adeline et à tous nos gens. Comment est le pauvre muet et sa femme? Ce sont des personnes bien malheureuses. Je leur fais mes saluts et à tous nos gens, si ce sont les mêmes, chez Charles aussi et à nos amis qui pensent à moi, je vous embrasse tous deux, mari et femme, et croyez-moi avec affection votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

La petite¹¹⁰ de M^{me} Laframboise est bien grasse. Sa mère est assez bien, la nourrit en la faisant manger, mais je crois qu'elle a plus de lait que vous n'en avez eu au premier.

Les plumes de M. Mackay avaient coûté trente sols la boîte.

*

¹¹⁰ Marie-Angélique-Rosalie Laframboise (1846-1883), fille aînée de Maurice Laframboise et de Rosalie-Eugénie Dessaulles. M^{me} Laframboise est une nièce d'Angelle.

Petite-Nation, 12 juillet 1847

Ma chère Aurélie,

J'ai reçu ta lettre hier avec plaisir, car je désirais depuis quelque temps recevoir des nouvelles, car il y en a plusieurs qui m'intéressent dans ce quartier. Je suis contente que Rosalie prenne du mieux. La pauvre enfant, il y a longtemps qu'elle languit. Je te suis bien reconnaissante de nous avoir avertis que M. et M^{me} Laframboise venaient. Il paraît qu'ils y ont renoncé à leur beau plan, la peur les a fait fuir. Je ne sais trop s'il y avait du danger.

Je suis heureuse que tu aies profité de l'occasion de la retraite : c'est un avantage que tu n'aurais pas eu ici, la paroisse est trop pauvre pour en soutenir la dépense. Puisque tu parles mariage, je pense bien que tu auras profité de l'occasion pour demander au Bon Dieu si c'était bien dans cet état qu'il t'appelait, ou bien s'il n'avait pas quelque autre vue sur toi. C'est dans ces grandes réunions qu'il accorde plus de grâce.

J'ai su par une lettre de ton papa que Fanny n'était pas bien. Att-elle toujours la diarrhée ou est-ce quelque autre indisposition? Comment sont Honorine et Joe? Ils n'étaient pas bien non plus quand je les ai laissés. Je ne doute pas qu'Auguste ne travaille beaucoup; il a peu de temps à lui à présent, et il [a] été beaucoup retardé, l'hiver dernier. Ton oncle et ta tante sont entrés dans leur nouvelle maison la semaine dernière. On me dit qu'ils ont un très joli logement. Je n'y ai pas été depuis qu'ils sont dans leur maison. Je suis revenue de chez Louise la veille de la Saint-Pierre. Dans le temps, ils étaient en pension chez Major et j'ai dîné avec eux. Ton oncle n'est venu ici qu'une fois avec Gustave. Celui-ci paraît bien. J'ai vu Lac-tance ce jour-là, et ne l'ai point vu depuis : il m'a paru assez bien.

La chaleur a été si grande que je n'ai pas osé descendre à la messe. Je préférerais n'avoir que six arpents à faire pour m'y rendre.

J'ai laissé Louise assez bien, à part les forces. Mais Papineau a descendu pour avoir du grain depuis mon retour et il était bien.

Édouard est venu par affaire, hier, chez ton oncle. Il dit qu'elle continue à être bien, sa petite fille a toujours mal à la tête. Je crains que ça continue longtemps. La pauvre petite n'est pas incommode malgré tout son mal : elle ne se réveillait qu'une couple de fois la nuit. Tant mieux pour la mère, qui est bien maigre.

Je n'ai pas vu M^{me} Gagnon longtemps. Je suis arrivée le lundi soir et elle est repartie mercredi à 10 heures du matin, avec ses deux enfants. La pauvre dame, je pense bien que ce sera son dernier voyage à la Petite-Nation. Elle est mieux du côté de sa santé que lorsque tu es partie d'ici. Elle a passé une journée à Montréal. Il pourrait se faire que Louise te demanderait de lui acheter un chapeau de paille, si elle n'en trouve pas à son goût à la seigneurie. Elle t'en écrira, elle m'en a parlé pendant que j'étais chez elle. Je lui dois de l'argent, environ 7/11d, sur celle qu'elle m'avait envoyée en ville. Si elle t'en donne la commission, tu en demanderas à ton papa, car je n'en ai pas ici. Louise m'a dit qu'elle avait du ruban chez elle. Les chemises, les vestes et piqués d'Auguste sont-elles faites? Si elles l'étaient pas, je serais contente qu'on les fît faire, et au moins les chemises taillées. Tu sais que pour les vestes, il n'y a pas grand couturières, et je serais contente si les chemises étaient bien taillées. Casimir se plaint que les siennes ne font pas bien, qu'elles remontent trop. Elles avaient pourtant été taillées sur celles du docteur à qui elles faisaient bien. Je pense qu'il faut que les chemises soient taillées sur la personne pour qui elles sont faites. C'est comme une autre harde : chacun pour soi.

Madsem te demande de lui acheter 4½ verges d'alpaca noir, pour faire un habit ou paletot à Papineau, un *shawl* de fil blanc comme le tien et celui d'Adeline. Ceci, tu pourrais l'acheter en ville. Je les ai payés chez Boudreau 5/6. Elle demande, pour faire des tabliers, à Godfroy 6 verges de chambrail¹¹¹, ou quelque autre cotonnage qu'Honorine pourra trouver à Maska. Choisis et trouve

¹¹¹ Chambrail : cambrail, sorte de toile de lin très claire. *DBLFC*.

convenable pour cet usage. Elle demande aussi de la batiste (2 verges) pour doubler le paletot de Papineau et autre chose. L'hiver dernier, j'en avais eu de très joli chez Boudreau, qui était un peu taché et que j'avais payé que 8 sous. Elle demande aussi, si l'on met de la corde noire autour des habits, de lui en acheter pour la batiste. J'en demande plus que moins. Nous en avons toujours besoin dans la maison.

Je te demanderai aussi de demander à Émery mon jonc de mariage pour le faire souder, s'il ne l'a pas déjà fait. Il est toujours si occupé que je n'aime pas à le troubler. S'il n'a pas déjà fait acheter du coutil de plusieurs couleurs, pour lui faire un matelas dont j'ai fait carder la laine, tu auras la complaisance de lui acheter, prends-le mou. Quand c'est roide, l'étoffe se coupe. Je pense que 6 verges seraient assez. Il te donnera l'argent. Prends aussi la mesure de la largeur de sa couchette et sa longueur, et puis la hauteur des côtés, puis de son couvre-pieds, pour lui faire je voudrais avoir la mesure. Il faudra que tu t'achètes des souliers pour toi, si tu en as besoin. Tu sais que la chaussure est chère ici pour tous les jours. Des souliers de *Bretol* [Bristol] sont les mieux, car ils sont mous pour tes pieds et moins chers. Je pense qu'il te faudra une robe point salissante. Je ne t'en connais pas. Il faudra, je crois, à Auguste quelque habit pour tous les jours. Un de toile serait peut-être bon et point chaud et point cher.

Je demande ces choses pendant que tu seras à Montréal, afin de ne point tourmenter les autres par nos commissions, et puis je profite du temps que ton père est à Montréal, car d'après ce que disent les papiers, il n'y serait pas longtemps, et je sais que lui-même est las de s'entendre dire tant d'injures. C'est bien mal se servir de leur éloquence.

Madsem t'envoie 5 piastres pour acheter les effets demandés. Elle te prie d'acheter de l'alpaca plus fort que pour des robes, si tu le trouves. Elle demande aussi des boutons convenables pour l'habit. Tu auras le soin de marquer le prix, exactement le prix de ce qu'elle te demande, afin qu'elle le marque ici. C'est elle qui te le demande. J'avais acheté de l'indienne pour faire le couvre-pieds

d'Émery, mais elle est trop forte et dure pour piquer. Si tu pouvais en acheter à Maska, point salissante et molle à piquer. Tu demanderas à Rosalie qu'elle te prête de l'argent pour cet article. Je pense que 7 verges seraient assez d'indienne étroite. Tu sais qu'il faut qu'il soit coupé au pied, il n'y a pas moyen de border et puis il faut qu'il tombe des deux côtés. Je ne veux pas qu'il soit comme l'autre qu'il a. Je ferai une robe pour moi de celle que j'avais achetée. Tes sœurs t'aideront à choisir l'indienne pour piquer.

Je ne me rappelle d'avoir chicané M^{me} Rosalie, en tout cas je lui en fais mes très humbles excuses jusqu'à la première occasion. En attendant, sans brouille, je l'embrasse, son mari, ses enfants, Honorable et ses enfants.

Puisque je suis obligée de mettre une enveloppe à ma lettre par rapport à l'argent qu'elle contient, je te dirai que M. Asa Cooke a été très malade depuis 15 jours. Le D^r Murray est venu le voir plusieurs fois. Il a un peu de mieux, c'est la même maladie qu'a eue Louis Dessaulles, mais il a été trop longtemps sans se faire soigner. On dit qu'il est bien changé. Léon Thibaudeau¹¹² est mort dimanche, dans la nuit, d'une pleurésie négligée. Il ne s'est arrêté que trois jours, il était trop malade pour faire un testament. Quand M. Mackay a été appelé, il était toujours endormi. Il n'y a pas d'autres malades que la Berlinguette qui est toujours enflée et qui travaille. Il viendra un moment qu'elle s'arrêtera pour longtemps.

Je pense que Nancy se dépêche à présent plus que jamais, l'étude doit l'avoir fatiguée. Les étudiants et étudiantes, quand il faut être assis sans remuer pendant plusieurs heures, c'est fatigant. Je ne doute pas qu'elle n'ait de beaux prix de son application. Je n'oublie pas Auguste, que j'embrasse aussi. Amitiés à ta tante Dessaulles, M. et M^{me} Laframboise et la famille qui compose leur maison. La famille d'ici se joint à moi. Je suis peinée que M^{lle} Chamard n'ait pas de mieux. Ce sera une perte bien sensible à sa famille. Je t'embrasse et suis avec affection ta mère, qui vous aime tous.

¹¹² Léon Thibaudeau est inhumé à Montebello le 13 juillet 1847, époux de Louise Legault/Deslauriers. Ils s'étaient mariés à Rigaud le 19 janvier 1835.

A.L.C. Papineau

Excuse mes ratures, il leur est arrivé accident.

*

À François-Samuel Mackay¹¹³

BAnQ-O, P17, S1, D1

Immédiate

À Monsieur F.S. McKay, notaire

Chez M. Stephen McKay, notaire

À Saint-Eustache

Petite-Nation, 25 février 1848

Mon cher fils,

Ci-inclus est une lettre de M. Bowman¹¹⁴, datée du 21 février, que nous n'avons reçue que le 25, aujourd'hui. Je suppose que c'est par quelque erreur. Vous verrez qu'il vous demande pour le 4 mars. Je lui réponds ce soir, et qu'il recevra demain, que vous étiez absent. M. Papineau m'a fait lui écrire et qu'il vous enverrait sa lettre. M. Papineau vous engage à répondre à M. Bowman si vous pensez être de retour pour ce temps-là. Moi, je vous engage à ne pas différer et à remonter ici pour vous y rendre pour le temps fixé. C'est une bonne pratique à ménager. Quand l'on est jeune, on ménage tous les petits profits. Vous m'aurez fait faire de gros mensonges depuis que vous êtes parti, si j'avais toujours dit que je vous attendais de jour en jour. Heureusement que le monde m'en a exempté, car je crois qu'il n'est venu que deux ou trois personnes vous demander.

J'ai reçu hier une lettre d'Aurélié, qui me dit que vous montiez

¹¹³ Depuis le 25 janvier 1848, F.S. Mackay est le gendre d'Angelle Cornud, pour avoir épousé sa fille Aurélié.

¹¹⁴ Baxter Bowman (? - 1853), marchand de bois, député, avait été parrain de Joe Leman en 1842 à Buckingham. *DPQ*.

la semaine prochaine, et de lui écrire comment est son père. Il a été très malade vendredi. Samedi, dans l'après-midi, il s'est décidé à faire venir le docteur Murray, qui est arrivé dans la nuit du samedi à 11 heures. À une heure après minuit, il a pris une forte médecine et, quatre heures après, de l'huile de castor. Après l'effet du remède, il s'est trouvé un peu soulagé, mais il ne pouvait se remuer qu'avec le secours de quatre personnes. Mercredi, il s'est trouvé bien soulagé, mais depuis hier il est plus souffrant. Il a aussi plus de difficulté à s'aider que les deux jours précédents. Jusqu'à aujourd'hui, il a pris médecine tous les jours, pilules le soir, le lendemain huile de castor; et ensuite, sel et séné. Louise est venue dimanche après-midi et a demeuré jusqu'à jeudi matin. Elle ne pouvait rester plus longtemps. Charles Hillman et sa femme sont ici depuis samedi, c'est un grand service qu'ils nous rendent. Il faut toujours l'assistance d'un homme et d'un homme adroit. Doudou et sa femme ont passé la journée du dimanche et la nuit précédente.

Le petit Denis¹¹⁵ est beaucoup mieux, l'appétit lui est revenu, il dort mieux et souvent ne se réveille pas du tout, il est plus gai. Ce matin, il était un peu indisposé; après-midi, il est mieux.

J'ai reçu une lettre de Casimir, qui me dit que Godfroy est bien, mais il ne dit pas quand Papineau et Madsem se proposent de revenir. Les chemins ici ont un peu de neige, mais du côté du sud on dit qu'il n'y en a point. Chalifour me dit que le chemin du Long-Sault est meilleur au sud qu'au nord, car au nord il y a trop de roche.

La Berlinguette est plus malade, elle a reçu le Bon Dieu ce matin; la Jho Tranchemontagne est morte après trois jours de maladie; Théophile Legris est très mal. Le jeune Tassé est mort aussi. En voilà plusieurs qui s'en vont.

Je vous prie d'embrasser Aurélie, si ça ne vous coûte pas trop. Mes saluts à votre papa et à votre maman, ainsi qu'à toute votre famille, et croyez-moi votre belle-mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

¹¹⁵ Denis Papineau (1846-1905), né à Plaisance le 19 août 1846, fils de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et de Madsem.

Vous vous imaginez que je fais quelques pas dans le cours d'une journée. Ne manquez pas d'écrire à M. Bowman. Adeline vous prie d'embrasser Aurélie pour elle et de lui en faire une bande, puis elle charge Aurélie de vous embrasser pour elle. Prenez garde de la tonne, car vous savez qu'elle n'aime pas cela.

J'espère que vous n'aurez pas oublié mes souliers.

*

À Aurélie Papineau
BAnQ-O, P17, S1, D7

M^{me} F.S. McKay
Présente

27 mai 1849

Ma chère Aurélie,

Je t'écris quelques lignes aujourd'hui pour te dire que le mauvais temps nous a bien dérangés cette semaine. Ils n'ont pu laver les planchers qu'hier. J'ai écrit à Auguste et à M^{me} Trudeau. La chère dame doit être bien affligée, ainsi que la famille. Ils méritent bien leurs regrets. Je pense bien qu'Auguste aura été beaucoup occupé chez eux.

Tu pourras envoyer par nos gens le paquet de la Beauvais, en leur recommandant bien, car la fille est de nature bien légère. Dans son billet, Auguste dit qu'il est sorti plus de 500 invitations. Penses-tu que tu irais à Montréal? Si tu le fais, tu m'en donneras avis d'avance.

Madsem n'est pas allée à la chasse, les chemins étant trop mauvais pour porter un enfant, et puis Adeline ne se trouve pas assez bien pour entreprendre une longue route. Ce sera pour un autre dimanche, car l'on ne peut aller qu'une à une. Comme tu vois ça mène

loin. Tu m'écriras quelles sont les prières pour le mois de Jésus. Comme il doit donner les [?] aujourd'hui, les jeunes gens pourraient l'oublier, et Papineau serait trop occupé pour se le rappeler.

Tu m'écriras si tu ne peux aujourd'hui pas le [?].

Je vous embrasse. Ton amie affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

À Honorine Papineau

BAnQ-O, P17, S1, SS3

Madame Leman

At M^r S. M^cKay, notary

Petite-Nation

Petite-Nation, 12 avril 1850¹¹⁶

Ma chère Honorine,

En réponse à ton billet, je vous envoie une once de feuilles de rose, que vous mettrez dans un vaisseau vernissé, telle qu'une bolle, sur lequel vous verserez une pinte d'eau bouillante, que vous laisserez tremper quatre heures. Ensuite, vous le coulez et vous y ajoutez deux onces de sucre. Elle peut en prendre trois ou quatre fois par jour. Moi, je pense qu'elle s'est blessée. En cas que ce soit le cas, prenez garde à ce qu'elle perdra. Que ce soit l'un ou l'autre, il faudra toujours que tout ce qu'elle prendra soit froid, qu'elle prenne du bouillon au veau ou poulet, ou du riz au lait, du gruau d'avoine mais froid, qu'elle fasse peu d'usage de thé. Si elle est blessée, elle prendra jusqu'à ce que le tout soit venu. Je pense que d'avoir été à la sucrerie est ce qui lui a fait tort. Communément, ça va jusqu'à la neuvième journée après que l'on s'est fait mal. Je vous aurais

¹¹⁶ La date est écrite à la fin de la lettre.

envoyé le volume de Buchan, mais à cheval ce n'est pas commode. Je vous aurais envoyé de l'acide sulfurique, mais ça saute trop à cheval. Si ça venait trop abondant, ne serait-il pas plus prudent de demander le docteur? Car quelquefois l'on saigne au bras, mais nous ne sommes pas capables d'en juger.

Ici, c'est à l'ordinaire. Nous vous faisons à tous amitiés, et crois-moi ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

Tâchez de l'égayer, c'est nécessaire. Je vous envoie du quinine¹¹⁷. Si elle ne veut pas en faire usage, elle pourra me le remettre que nous nous verrons. J'ai mis le quinine dans le paquet de feuilles de rose. Faites-y attention. J'embrasse Fanny. Joe est bon garçon.

*

À Honorine Papineau

McCord, P10/B9, 11

Petite-Nation, 17 août 1854

Ma chère Honorine,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles. J'espère que ce n'est pas la maladie qui en a été la cause. Dans ce cas, ton oncle¹¹⁸ aurait pu nous en informer. Nous avons eu l'espérance, pendant quelque temps, que tes enfants monteraient, puisqu'ils avaient rempli les conditions qui leur avaient été présentées pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites par ton oncle, et par Mackay qui, m'a-t-on dit, avait écrit à Louis Dessaulles à ce sujet.

¹¹⁷ Jadis, le mot était masculin. «*Le docteur essaya de couper la fièvre avec du quinine.*» Balzac, *Béatrix*. On trouve aussi ce genre dans Flaubert. Voir *TLF*.

¹¹⁸ Référence au curé de Saint-Barthélemy, Toussaint-Victor Papineau, où habite Honorine Papineau, fille d'Angelle,

J'ai bien pensé que tu avais craint la maladie pour tes enfants, car c'eût été les exposer que de les mettre en chemin. Il y a bien des cas de choléra à Montréal que l'on a eu le soin de cacher, afin de ne pas effrayer, au loin.

Ici, nous en avons eu trois qui en sont morts. Il y a un jeune homme qui a débarqué du steamboat chez Major père, qui y est mort ; un jeune Rousson qui était bien et que le D^r Robinson¹¹⁹ a réchappé. Il y a aussi Sifroi Major¹²⁰ et son beau-frère Gravel¹²¹ qui en sont morts par leur propre imprudence. Un jour qu'il faisait bien chaud, ils bûchaient et ils se jetaient de temps à autre à l'eau et demeureraient avec leurs hardes toutes mouillées. Un des deux s'est jeté à l'eau sept fois et, le soir, il a mangé trois assiettes de soupe. Tu vois que dans le temps de la plus belle santé on pouvait se rendre malade et se tuer. Un des enfants de Gravel s'est tué en faisant autant, c'est-à-dire se baignant souvent. La mère ne pouvant guère en avoir soin, elle avait la tête bien dérangée depuis plusieurs années. Le pauvre père Major a emmené sa fille chez lui. C'est une famille bien affligée. Il y a eu plusieurs personnes qui ont été bien indisposées. Notre jeune médecin ne manque pas de patients. Reste à savoir s'il sera bien payé. Moi-même, j'ai été bien indisposée de coliques qui me fatiguaient. Il m'a fait prendre un peu d'huile de castor et 12 gouttes de laudanum, et en prendre tous les deux jours. Il disait que j'avais de l'irritation dans les intestins. Ce remède m'a bien

¹¹⁹ «Décès à Lancaster, Haut-Canada, le 10 juin [1855], à l'âge de 29 ans, 7 mois et 12 jours, du D^r Charles-J.-F. Robinson, de Papineauville, Petite-Nation; le décès est survenu à la résidence de son père. Il était fils unique de William Robinson, écr, collecteur des Douanes. Il laisse un père, une mère et deux sœurs. Sa dépouille mortelle fut transportée au Coteau-du-Lac, le 12 juin, y fut inhumée le 13 dans l'église de cette paroisse. Service funèbre chanté par Rév. McDonough, de Williamston, Glengarry. Le D^r Robinson est mort de consommation, maladie contractée dans l'étude de sa profession dans l'hiver de 1853, à Montréal, au Collège McGill. Il était arrivé chez son père depuis trois semaines seulement.» *Le Pays*, 4 juillet 1855.

¹²⁰ À Montebello, le 20 juillet 1854, est inhumé Pierre-Sifroi Major, 24 ans, époux de Scholastique Bazeau, de Saint-André-Avellin.

¹²¹ Le même jour, est inhumé Théophile Gravel, 34 ans, époux de Domitilde Major.

soulagée, sans fatigue. Je le conseillerais bien à des personnes qui ressentiraient de semblables douleurs.

Les chaleurs ont été si fortes que je n'ai pas sorti depuis le 2 juillet, que nous avons eu la visite pastorale de nos trois paroisses. J'espère à présent être en état de sortir lorsque nous aurons la messe à notre chapelle, car tant qu'Émery et Auguste seront ici avec leurs épousailles, je me propose bien de ne pas m'absenter. Un coup qu'ils seront dans leurs ménages, nous serons longtemps sans les voir.

Je t'assure qu'Émery a fait un beau choix dans sa femme¹²² : elle est d'un caractère charmant, toujours bonne, gaie, aidant à tout ce qu'elle peut faire. Quand tu iras à Montréal, tu auras du plaisir à aller la voir. Elle se propose bien de prendre Casimir chez elle.

Pour Louisa¹²³, tu la connais mieux que moi, il est inutile de faire son éloge. J'espère qu'ils seront heureux tous deux.

Émery et Auguste sont occupés à visiter les lettres et papiers de ton père par rapport surtout à la dette de ton oncle. Il dit qu'il faut qu'il fasse l'inventaire : c'est le plus sûr moyen d'arranger les affaires. Il est ici encore pour quelque temps, car il y a encore beaucoup de papiers à examiner, et ça le fatiguait beaucoup dans les grandes chaleurs. Il est mieux du côté de sa santé, mais il a besoin de se ménager. Il mange bien mieux et fait mieux ses digestions. Je lui fais prendre du lait, brandy et sucre blanc. Il croit que ça lui fait du bien. Auguste en prend aussi.

Ton pauvre oncle Papineau est bien affligé dans ce moment. Lactance a déserté de l'évêché de Bytown le 7 de ce mois, à 4 heures du matin, pour se rendre chez son père. L'évêque a fait faire des recherches dans la ville, mais inutilement. Tu peux t'imaginer de la surprise et désolation de cette pauvre famille. Lui, s'est rappelé qu'il était parti sans permission et s'est chagriné. Le père, imaginant bien l'inquiétude de ces Messieurs, a envoyé Amédée pour les tirer

¹²² Charlotte Gordon (1830-1881), née à Kingston, a épousé (L'Industrie [Joliette], 17 mai 1854) Denis-Émery Papineau (1819-1899), notaire, fils d'Angelle.

¹²³ Louisa Trudeau (1830-1905), née à Montréal, a épousé (Montréal, 4 juillet 1854) Augustin-Cyrille Papineau, avocat, dernier-né d'Angelle.

d'inquiétude, et Émery qui revenait d'Aylmer pour la proclamation de l'élection de Cooke, ayant été officier-rapporteur, a rencontré Amédée sur le steamboat et lui a dit ceci : il paraît qu'il [Lactance] veut aller visiter les lieux saints et être dans une communauté plus austère, car il dit que chez les Oblats il y a trop de dissipation. Il désire être accompagné d'un prêtre. Il paraît que ton oncle s'occupe à chercher un prêtre. Il doit avoir écrit à quelqu'un qui doit passer en France, et qui le conduira dans une maison de santé pour les religieux. Et il faut qu'il ait la permission des supérieurs, car le pauvre enfant veut que tout soit fait en ordre. Auguste, qui était descendu ce même jour chez ton oncle, l'a vu et s'est promené avec lui sur le domaine. C'était sur le soir, il avait l'idée de s'enfoncer dans le bois, et Auguste lui a demandé de l'accompagner. Il l'a refusé et, pour lors, Auguste l'a suivi de loin, mais il a disparu, et ton pauvre oncle, avec un [de] ses hommes, l'ont cherché une partie de la nuit sans le trouver. Il est revenu le lendemain matin. Il leur dit qu'il n'avait pas besoin de lit en haut, que le sofa était suffisant. Émery et sa femme ont descendu dimanche dernier, ils ne l'ont pas vu. Ton pauvre oncle fait pitié, toute la famille est bien affligée et peinée s'ils parlent. Sa mort serait moins affligeante. Il est jeune et se porte bien.

Mesdames Émery et Auguste, Madsem et Adeline sont descendues, mardi, chez Aurélie pour piquer et, de là, chez ta sœur Louise qui ne peut sortir par rapport à sa petite fille. Elles doivent y arrêter en remontant, quand ce sera libre, de sorte que je passerai quelques jours avec eux.

M^{lle} Malhiot est ici depuis le mois de mai, et heureusement que M^{me} Amédée est ici avec ses enfants depuis trois semaines, ça fait distraction dans un si triste moment. Moi, je ne peux m'absenter tant qu'Émery sera ici.

La Charles Hillman a aussi été très malade. Je crois que c'est une abondance d'humeur et une forte fièvre. Adeline a été dix jours chez elle pour la soigner, et ensuite la mère est venue passer quelques jours pour se reposer et ne point s'occuper de son ménage. Elle est repartie bien mieux, à part les forces.

Auguste a reçu une lettre de M. Laframboise qui lui dit que ta tante Augustin est bien souffrante et n'ayant que peu de semaines à vivre, et peut-être moins encore. La famille est bien affligée, cette année. Ton pauvre oncle aura de la peine à supporter sa peine, il est déjà bien abattu.

Aurélie est mieux depuis quelques jours, elle a beaucoup souffert du mal de dents. Ce sont des chicots qu'elle ne peut faire arracher. Elle est en chemin d'avoir de la famille, ce ne sera que pour le mois de décembre. Mélissa et sa petite sont bien, John aussi. Sam est allé à Saint-Eustache voir son père qui a été malade de son rhumatisme.

Toute la famille ici se porte bien, les enfants ont eu de petites indispositions sans suite. J'espère que tu me feras le plaisir de m'écrire, si ta santé te le permet, aussitôt que tu auras reçu celle-ci, et tu me diras comment toi, ton oncle, tes enfants sont. Tous m'intéressent. Si tu ne le peux faire, j'oblige ton oncle à le faire. Je n'exige pas un contrat.

Avez-vous eu un bon jardin ? Le nôtre n'est rien, à part le raisin qui est en quantité, comme il n'y en a jamais eu ici. La crainte est qu'il ne mûrisse pas.

Je trouve une occasion pour la poste. Je vous embrasse tous, et recevez les amitiés de tous.

Ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

s.d. [Saint-Hyacinthe, décembre 1854]¹²⁴

Mon cher Sam,

Je suppose que vous aurez eu communication de la lettre que j'écris à Papineau au commencement de la semaine, pour prévenir la famille que Rosalie était plus malade depuis jeudi soir, mais la maladie a fait encore beaucoup plus de progrès depuis mardi l'après-midi. Elle a commencé, le soir, [à] perdre sa connaissance et a ramassé ses draps. Mercredi, elle a été assoupie toute la journée, prenant de temps à autre un peu d'eau panée ou de l'eau et du vin avec une cuiller; a eu peu sa connaissance Elle souffre cruellement du mal de tête, elle y porte souvent sa main à sa tête, et, quand on lui demande si elle y a mal, elle fait signe que oui. Elle a reçu ce matin l'extrême-onction. Je crois qu'elle avait sa connaissance. Sa vue change. Elle a beaucoup de couleur aujourd'hui, parce qu'elle a beaucoup de fièvre. Je pense qu'elle est bien sans espérance. À présent, elle peut peut-être durer que quelques jours. Elle prend quelquefois une petite bouchée d'huître qu'elle mâche longtemps.

Voilà un triste commencement d'année qui se présente pour la famille.

M^{me} Dessaulles a écrit à Honorine. Si l'on peut traverser à Sorel, elle viendra. Elle avait dit qu'elle reviendrait aussitôt qu'il y aurait des chemins.

J'embrasse ma chère Aurélie. Qu'elle prenne courage. Amitiés à tous, et suis votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

¹²⁴ La mort, à Saint-Hyacinthe, le 23 décembre 1854, de Rosalie Papineau (1816-1854), fille d'Angelle et épouse de D.G. Morison, permet de dater cette lettre. Rosalie Papineau a été inhumée à Saint-Hyacinthe le 27 décembre 1854; l'acte de sépulture est signé de Casimir-Fidèle Papineau, notaire, frère de la défunte, Louis-Antoine Dessaulles, maire de Saint-Hyacinthe, cousin, et Olivier et John Chamard.

*

À Aurélie Papineau
BAnQ-O, P17, S1, D3

Madame F.S. Mackay
Petite-Nation

Saint-Eustache, 15 mai 1855

Ma chère Aurélie,

Tu seras surprise, je suppose, de voir ma lettre datée de Saint-Eustache. Je n'aurais pas voulu laisser Saint-Martin sans venir saluer M. et M^{me} Mackay et la famille. À mon âge, je ne puis espérer de faire des voyages fréquents. Ainsi il faut en profiter quand on y est.

Je suis venue à Saint-Martin pour voir notre vieille tante et la famille, et aussi pour y apprendre à faire des fleurs, avec Louise Papineau¹²⁵ qui, comme tu le sais, réussit très bien. Et elle désire nous faire une jolie garniture. Le papier que j'ai eu n'était pas ni bon ni beau, et pour lors Flavie étant obligée d'aller en ville, nous en avons fait demander, et elle en a eu de bien beau. C'est long à faire et, de retour à Saint-Martin, il me faudra rester plus longtemps que je ne pensais. Je puis aider à tailler les roses et arranger les feuilles. Elle a trouvé les feuilles belles, que Madsem m'avait envoyées de la Petite-Nation. Je ne me rappelais pas qu'il y eût d'aussi belles. Je crois que ça lui prendra du temps. Je serai contente si elle réussit. Elle s'y prête avec beaucoup de plaisir, et nous tâcherons de reconnaître sa complaisance.

J'ai trouvé notre tante vieillie. Elle a fait faire son jardin et voulait aider à le semer, mais je l'ai engagée à ne le point faire. Elle a attrapé un gros rhume qui la fatiguait beaucoup. Elle a vieilli, mais

¹²⁵ Angelle veut sans doute parler ici de Louise-Antoine Papineau (1809-1885), sœur jumelle d'André-Benjamin Papineau, notaire à Saint-Martin.

elle a le pas bien leste, elle a été faire ses Pâques dimanche, c'est sa première sortie depuis le printemps. Elle a une belle vieillesse.

Adélaïde¹²⁶ n'est pas rajeunie, Louise est à l'ordinaire.

J'ai été longtemps sans vous écrire, il y avait si peu à dire que je n'osais pas me mettre en frais de vous écrire. Chez Émery, la petite a été vaccinée le 2 mai; elle paraissait bien prise. La picote était en ville : dans le voisinage, il est mort deux enfants de la rougeole, un de deux ans et l'autre de dix ans. Quoique ce soient des personnes qui ne se visitent pas, l'enfant pourrait la prendre. La petite est bien grasse et bien éveillée. Émery est souvent fatigué, mal à l'estomac. Casimir se sent quelquefois de la grande absurdité qu'il a eue au bureau l'été dernier. Honorine est repartie le 8 mai, elle avait beaucoup de mieux. Le docteur lui a brûlé avec le caustique dans la gorge et la bouche, cinq fois. C'était comme de petits ulcères, et lui donnait du gargarisme. Ça lui a fait beaucoup de bien, lui a donné des remèdes, c'est bien le médecin qui lui a donné plus de soulagement. Elle mange mieux à présent et elle est plus gaie. Je désire beaucoup qu'elle puisse se guérir.

Je pense que vous allez voir Auguste bientôt, tu lui feras mes amitiés. J'écrirai à Louise quand je serai à Montréal. Sa lettre m'a fait de la peine, de voir que sa petite lui donne tant de peine. Elle ruinera sa santé, la chère enfant.

Il y avait à peu près une demi-heure que j'étais arrivée, quand M. Mackay a reçu la lettre de Sam qui nous apprend que notre petite est bien. Je m'en réjouis et je vous engage à la faire inoculer. C'est le bon temps avant les chaleurs. Profite du temps que vous avez le médecin. Je suis peinée qu'il soit si malade. Je crois qu'il ne sait ni se soigner, ni se ménager. Si j'étais plus proche, je crois que je le gronderais plus. Vous lui ferez mes saluts. M. Mackay qui vous écrira vous donnera mieux que moi des nouvelles de la famille.

¹²⁶ Adélaïde Papineau (1803-1869), née à Montréal, fille aînée d'André Papineau, tonnelier, et de Marie-Anne Roussel. Célibataire, elle servit comme ménagère de Toussaint-Victor Papineau, son cousin, curé en Beauce, et elle s'occupa longtemps des jeunes enfants de Denis-Benjamin Papineau, aussi son cousin.

Voilà donc votre bâtisse commencée. Il me semble qu'elle est plus grande que vous vous le proposiez. Je pense qu'au commencement de juin nous irons à Saint-Barthélemy¹²⁷, ou peut-être plus tard. Tu m'écriras par Auguste. John et Mélissa doivent être [contents] que leur petite marche. Je leur fais mes amitiés et à nos autres amis, amitiés chez nous. Comment est ton oncle? Il aura encore un chagrin quand le corps de ton père arrivera, ainsi qu'à l'exhumation de Gustave. Nous rencontrons à tout moment des chagrins : voilà comme l'on s'achemine vers la fin.

Je vous embrasse, toute notre famille, et suis toujours ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

À Denis-Émery Papineau

BAnQ-O, P17, ch. 2

Saint-Martin, 20 mai 1855

Mon cher Émery,

Je profite de l'occasion de M^{lle} Mackay pour vous donner les raisons qui m'engagent à rester plus longtemps que je le pensais. J'ai été, lundi de la semaine dernière, à Saint-Eustache, et j'y suis restée jusqu'au vendredi après-midi, que Benjamin a eu la complaisance de venir me chercher, car il était inquiet, craignant que quelqu'un ne fût malade.

Nous avons eu le mardi et le mercredi de la pluie qui avait gâté les chemins. Je [ne] devais revenir qu'aujourd'hui dimanche, mais je désirais revenir plus tôt pour aider à Louise à faire nos fleurs pour Sainte-Angélique. C'est bien long à faire et je pense bien que je

¹²⁷ À Saint-Barthélemy, dans Lanaudière, où Toussaint-Victor Papineau, son beau-frère, est curé.

pourrai m'en retourner qu'à la fin de la semaine. S'il y a quelque chose d'extraordinaire, écrivez-le-moi, et qu'il fût nécessaire que je m'en retourne.

J'ai eu des nouvelles de la Petite-Nation par une lettre que Sam écrivait à son père. Il paraît que la société entre les deux frères pour le magasin est dissoute d'un commun accord. Je ne sais si ce sera pour le mieux. Je leur souhaite du bonheur à tous. J'embrasse tous vos autres, ma bonne petite-fille Charlotte¹²⁸ qui doit être guérie de la picote. Amitiés à ceux qui s'informeront de moi. Recevez les amitiés de la famille Mackay et Papineau, et suis votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

*

À François-Samuel Mackay

BAnQ-O, P17, S1, D3

Petite-Nation, 19 décembre 1855

Mon cher Sam,

Je vous adresse quelques lignes pour vous demander quelques petits articles, qui sont 4 verges de flanelle rouge, et de l'indienne violette, pour faire deux robes pour Sophie et Julienne. J'aimerais qu'elles fussent jolies et bonnes, et point de couleur claire pour qu'elles ne fussent pas salissantes; 2 verges de batiste grise pour doubler chaque robe doivent suffire, et je crois que 16 verges d'indienne devraient [être] assez pour les deux. Aurélie doit connaître ce qu'il en faut, mais je pense que ce n'est pas trop quand on veut raccommoder. J'avais dit à Aurélie que je voulais en donner une à

¹²⁸ Charlotte Papineau (1855-1933), née à Montréal le 2 février 1855, fille aînée de Denis-Émery Papineau, notaire, et de Charlotte Gordon. Petite-fille d'Angelle.

Honorine, mais si elle se marie elle aura peut-être besoin d'autre chose. Aurélie fera pour le mieux.

Vous demanderez de l'argent à Casimir, car il est mon boursier, et qu'il marque exactement ce que je dépense, et ce qu'il et les autres m'ont donné, comme moi je marque toutes mes plus moindres dépenses. Je veux tenir mes comptes en règle, et qu'il en fasse de même, s'il est honnête homme. Qu'Aurélie achète aussi une pièce de *brade* de couleur de rose pour garnir les deux petites robes que j'ai données, l'été dernier, à la petite Charlotte et à la petite Marie-Louise. Il faut qu'elles soient complètes. Vous m'achèterez aussi une demi-livre de réglisse en petit bâton. Je l'aime mieux que l'autre, et je suis sujette à tousser le matin, et ça me fait du bien. Achète 2 paires de petits bas de coton pour la petite Alexina¹²⁹. Les bas de laine lui donnent trop de démangeaison. Ça peut coûter 10 à 12 sous, j'en ai eu pour les petites filles de Madsem, que j'ai payés 15 sous, et ils sont même trop grands pour le présent.

Si vous avez envie d'acheter une table pour votre salon, attendez encore : je vous prêterai celle qui est chez M. Papineau, le seigneur. Ça évitera du transport.

Vous voyez que je vous donne bien des commissions. Ils oublient de m'écrire. Vous pouvez les faire parler. Je vous embrasse tous trois et suis votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

Voici les questions que je désire que vous fassiez à Casimir, et Émery s'il est en ville. Il me semble qu'Émery m'a dit que je n'avais pas de droit sur la terre de Bertrand, à présent Pottevin, parce que Benjamin l'avait laissée à Papineau pour les 300 louis de la succession de M. Papineau père, et si c'est comme cela, je pense que l'on n'aurait pas dû la vendre à mon compte pour payer le seigneur. Émery m'en a certainement parlé en ville, mais je ne puis me rappeler au juste ce qu'il m'en a dit, et il faudrait ensuite le rembourser

¹²⁹ Alexina St-Julien (1853-1896), née à la Petite-Nation le 9 novembre 1853, fille d'Édouard St-Julien et de Louise Papineau. Petite-fille d'Angelle.

à Papineau, puisqu'il dit qu'elle lui appartenait. Éclaircissez cela et vous me le direz avant d'en parler aux autres.

À présent, comment payer le seigneur? Les comptes d'encan ne seront pas grand-chose. Le père, dans son testament, recommande bien de payer ses dettes avant toute chose. Le partage étant fait, chacun, je pense, payera sa part. Je pense que c'est plus facile à chacun. Il y a aussi la dette de Tucker. Il me disait que, l'année dernière, elle était de 40 louis. Elle ne doit pas avoir augmenté pour nous.

Pour la rente de Parent, à qui sera-ce de la payer? Est-ce tous ensemble encore? Le mois de janvier n'est pas loin, et c'est le temps pour son grain. Il y a plusieurs charges de la succession; pour le sucre, c'est au mois de mars.

Morison veut-il toujours avoir la boîte de minéralogie ainsi que les 4 volumes de la *Flore des Jardins*. Je crois bien qu'à présent George étant dans le commerce n'aura pas grand temps pour se livrer à ces deux études. La boîte de minéralogie pourrait peut-être perdre de son prix en attendant trop longtemps. Les maisons d'éducation pourraient peut-être s'en procurer d'autres.

M^{me} Lemay m'avait dit, l'été dernier, qu'elle voulait aussi avoir des livres. J'ai oublié de demander lesquels. Elle s'arrangera avec ses frères de Montréal. Berquin, Madame Bonne, *Les Soirées de la chaumière*, je ne les ai demandés que pour les trois familles d'ici.

L'Année chrétienne, *La Consolation du chrétien*, *L'Âme élevée à Dieu*, je les ai toujours considérés comme à moi. Ils ont dit que j'avais demandé *Les Mille et Une Nuits*. Ça ne peut être, car je ne les ai jamais aimées, à part ma jeunesse.

Vous parlerez du compte du D^r Robinson. J'en ai écrit à Casimir. Point de réponse. Il est de 5£ 10s 0d. Celui du D^r Bouthillier, ils doivent l'avoir. Je leur en ai écrit, il est de 3£ 7s ou 9s. Celui du D^r Turcotte, pour moi, l'hiver dernier, je ne sais combien.

N'oubliez pas notre affaire de M^{me} Berthelet. C'est en 1834. Vous ferez le bon avocat. On pourrait partager avec celle de St-André. Celle d'ici est bien aidée. Ne montrez pas ma lettre, à part Aurélie, et ceci est entre nous et les deux garçons de Montréal.

*

À Aurélie Papineau
BAnQ-O, P17, S1, D3

Montebello, 23 décembre 1855

Ma chère Aurélie,

Veux-tu me faire le plaisir de m'acheter un peigne à corne uni. Je ne les aime pas ouvragés. J'aimais le mien et je l'ai cassé ce matin. Sam demandera à Casimir de l'argent pour moi, 4 à 5 louis. Il faudra que je paye le D^r Murray, et j'aurai quelques autres dépenses à faire dans le cours de l'année, et j'aime mieux profiter de l'occasion de Sam que de l'envoyer par lettre. Je demande cet argent à part de celle que vous dépenserez pour les objets demandés.

Mes respects à votre famille Mackay, amitiés à ces demoiselles.

Demande à Casimir s'il a fait faire les bottines de drap pour Adeline; sinon, qu'il donne la mesure sur son pied. Qu'elle soit doublée en peau. Peut-être aura-t-il le temps de les faire faire pour que tu les rapportes. Il y a longtemps que je lui ai demandé. Respects chez ma tante André et amitiés aux autres. Bon voyage à toi et Sam, et un bec pour petite. Ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la pauvre Louis.

*

Montebello, 3 mars 1856

Ma chère Aurélie,

Je m'étais flattée du plaisir d'aller à la messe hier et, en même temps, de se voir toute la famille d'en haut et chez toi, je pense. Les plus beaux projets se trouvent souvent dérangés, il est difficile de compter sur le lendemain.

Samedi soir, M^{me} Thibaudeau était bien souffrante de son mal de tête. Depuis qu'elle est ici, elle n'a pas été aussi malade, mais hier matin elle était mieux et ne m'aurait pas empêchée d'aller à la messe, si le temps l'eût permis.

Vous avez sans doute été informés que M. Papineau fait demander Casimir avec deux chevaux pour mettre sur la grande voiture, et Landreville avec une traîne, pour amener leurs bagages. Ils demandent que les voitures soient rendues à Vaudreuil mardi soir, sans faute, mais comme il a fait bien mauvais, je pense que ça fera du retard. Ils doivent venir en chemin de fer jusqu'à Vaudreuil. Ainsi, ils seront ici jeudi.

J'ai reçu quelques lignes de Casimir qui me donne le compte de la mousseline et rouleaux de coton pour mes petites provisions. Il me recommande de ne point faire de promesses à personne, ni à l'église plus qu'à d'autres, avant qu'il ne m'en parle, et que le partage ne soit terminé; ainsi que Sam ne parle pas du désir que j'avais témoigné de faire quelques choses pour l'église. Comme il a occasion quelquefois de voir le curé et de parler des affaires d'église, et des espérances qu'ils peuvent, dont il pourrait se flatter. Ainsi, qu'il ne me mette pas en avant, je ne puis rien faire. Je vois pas une lettre qu'il a écrite à Papineau, qu'il a envoyée ou enverra les comptes de ceux qui doivent à la succession, pour les poursuivre.

Je trouvai l'année bien dure pour les pauvres gens dont plusieurs ont perdu ou n'ont pas eu de récolte. Votre pauvre père n'a poursuivi que deux personnes, anciennement. Je crois que la

plupart, quand même le seraient, ne pourraient pas les satisfaire. Il ne faut pas avoir des entrailles de fer dans de mauvaises années.

Je suis assez bien, mais je ne pense pas monter cette semaine. Je crois que l'on pourra attendre les voyageurs jeudi et peut-être plus tard, car Émond me disait que M. Larocque, de Rigaud, qui est inspecteur, leur fait herser les chemins à chaque bordée de neige.

Je me flatte que tu es bien ainsi que Charlotte. Ta picote paraît-elle encore? Tu ne la craindras plus, j'espère. Je vous embrasse tous. Amitiés à Honorine. Casimir me dit qu'Édouard me donnera les nouvelles. Il faudrait le voir pour cela. Je suppose que M^{lle} Sophie vous les aura données. Si le temps continue à être beau, tu pourras peut-être venir faire un tour à la fin de la semaine. Moi, je n'ai vu M^{lle} Sophie qu'un moment : il y avait du monde ici pour des rentes.

Ta mère qui t'aime.

A.L.C. Papineau

*

À Aurélie Papineau

BAnQ-O, P17, S1, SS3

Madame
F.S. Mackay
Présente

s.d. [Automne 1856]

Ma chère Aurélie,

Madsem vous fait dire qu'elle ne peut descendre cette semaine pour travailler pour l'église, elle a le rhume trop fort, et puis l'ouvrage qu'il y a à faire ne peut se laisser. Nous avons à tuer une vache demain, car nous n'avons plus de viande.

Elle demande aussi si vous prendrez un quartier ou deux à présent. Tâchez de nous le faire dire. Quant à la toile pour l'église, nous n'en avons pas ici. Il y a peut-être de quoi faire une couple de lavabos, que je connaisse, c'était bon dans l'ancien temps. Papineau nous dit que vous faires acheter un ornement des quatre couleurs; tu sais qu'il y a de quoi en faire qui pourrait servir pour le violet, et qu'il y a de quoi faire une aube. Quand toutes ces dames s'y mettront, tout sera prêt à temps. Nous pensons que vous ferez bien d'avoir de quoi faire un devant d'autel de tapisserie. On dit qu'il y en a de très joli et pas cher. Des fleurs seraient plus convenables que des personnages.

On me dit que tu n'es pas bien, tu aurais dû garder le lit quelques jours et ne point prendre la petite, c'est imprudent. Il t'arrivera encore malheur, si tu n'y prends garde¹³⁰.

La toile que vous destinez pour nappes et lavabo doit être lavée à plusieurs, pour ôter l'apprêt, afin que tout soit prêt quand elles arriveront. Nous en ferons de même pour l'aube. Moi je serai gardienne.

J'embrasse petite et vous embrasse tous deux. Ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

J'aimerais à avoir compte depuis le 30 août, afin de régler avec Laflamme.

*

¹³⁰ Ce paragraphe permet de penser que la lettre d'Angelle aurait été écrite vers l'automne de 1856. Aurélie n'aurait pas dû prendre sa fille (la petite Marie-Julie-Charlotte, née en décembre 1854 et qui mourra de la scarlatine en novembre 1859), alors qu'elle est enceinte de Marie-Françoise-Émilie – qui naîtra en décembre 1856.

[Novembre 1858]¹³¹

Mes chers enfants,

Vous avez sans doute été surpris de ce que je ne vous ai pas écrit depuis mon retour. La première semaine, je l'ai passée chez votre oncle Papineau, où déjà je n'étais pas très bien. Je suis remontée ici le jour qu'Auguste est descendu à Montréal. La triste nouvelle de la mort de M^{me} Loranger¹³² et la triste nouvelle de la maladie de la chère Louisa m'ont beaucoup affectée. J'étais chagrine de l'avoir laissée seule, en l'absence d'Auguste. C'était peut-être assez, dans la situation où elle était, pour avancer ses couches. J'espère qu'elle se rétablira. Ce sont toujours de tristes circonstances. Heureusement qu'Adeline a pu descendre : elles se soulageront mutuellement.

Il y a mercredi huit jours, j'ai été prise du mal de tête et le vomissement commençait. Pour lors, j'ai pris un léger vomitif, qui m'a soulagée, et j'ai gardé le lit deux jours. Et ensuite, j'ai été purgée et je ne suis pas forte. Et j'ai souvent des douleurs d'entrailles. Les mauvais temps que nous avons depuis mon arrivée n'aident pas à se rétablir.

Vous avez aussi gardé le silence de votre côté depuis que je vous ai laissés. Je n'ai pas su si vos dames et vos enfants étaient bien. La picote du petit Joseph-Émery a-t-elle été bonne? Charlotte et Bijou sont-ils parfaitement rétablis, car lorsque j'ai laissé, ils étaient pas tout à fait bien. Les enfants de Casimir étaient bien, la petite Henriette¹³³ marche-t-elle? Tout cela m'intéresse.

¹³¹ La mort de M^{me} Loranger permet de dater cette lettre.

¹³² Sara-Angélique Trudeau (1825-1858), fille de François Trudeau et d'Angélique Locke, a épousé (Montréal, 13 mai 1850) Thomas-Jean-Jacques Loranger, avocat, député, conseil de la Reine. Inhumée à Montréal le 19 octobre 1858, elle est la sœur de Louisa Trudeau, qui a épousé un fils d'Angelle : Augustin-Cyrille Papineau.

¹³³ Henriette Papineau (1857-1943), née à Montréal le 11 septembre 1857, fille de

Vous vous rappelez que l'automne dernier, je vous avais laissé des boucles et boutons de pierreries pour faire un échange pour avoir quelque objet pour notre église. Ma première idée avait été d'avoir des chandeliers, mais ce printemps M. le curé et Sam ont désiré avoir un ostensor. J'en avais écrit à Casimir, et celui-ci m'a répondu qu'il attendait le retour d'Émery de Toronto, et dans mon voyage j'ai été si peu à Montréal, et mon départ a été si précipité que nous n'avons pu rien faire. À présent ces deux messieurs désireraient l'avoir pour la Conception, 8 décembre. Je crains que la saison ne soit pas bien favorable pour transporter de pareils objets. Je pense que nous avons de quoi avoir plus qu'un ostensor, d'après ce que Nancy a eu pour une seule boucle de colle montée comme celle-là en argent. Elle en a eu la valeur de 10 piastres, qui est une jolie bague et une épinglette. Elle m'a nommé le nom de l'ouvrier, mais je ne m'en rappelle pas. Je fais une réflexion que cet ouvrier-là n'a pas peut-être de vase pour les églises. Vous pourriez vous en informer d'elle ou M^{me} Coursol¹³⁴, autrefois Emma Thompson. Je crois qu'elles ont été ensemble. Il me semble que j'ai entendu dire chez votre oncle Toussaint que l'on pouvait en avoir des ostensors propres pour 30 à 40 piastres, et peut-être moins. En calculant, je pense que l'on pourrait avoir quelque chose de plus qu'un ostensor. Il y a deux boucles de colle, deux de jarretières, et peut-être quatre, 2 grandes boucles à souliers qui sont dans la boîte noire, et plusieurs boutons à manche de chemise. Parmi ceux-là, il y en a que l'on croit avoir des pierres d'agate, d'après l'opinion de quelques personnes. Je vous invite à faire pour le mieux, la main sur la conscience.

*

Casimir-Fidèle Papineau, notaire, et de Mary Louiza MacDonald. Petite-fille d'Angelle.

¹³⁴ Emma Thompson, fille de John Thompson, tailleur, et de Flavie Trudeau, a épousé (Montréal, 27 septembre 1858) Toussaint-Gédéon Coursolles (1832-1904), traducteur à l'Assemblée législative de Québec, fils de Jean-Léandre Coursolles et de Victoire Trudeau.

À Denis-Émery Papineau

BAnQ-O, P17, ch. 2

D.E. & C.F. Papineau, Écr. Notaires
Petite rue St-Jacques
Montréal

Papineauville, 8 juin 1859

Mon cher Émery,

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai toujours la charité de penser que vous êtes malades, car il me semble que vous pourriez dérober quelques instants à vos occupations pour m'informer comment sont vos familles. Je m'y intéresse assez pour cela. M. John Mackay nous a dit que tu avais écrit à Sam en réponse à ses lettres, et que tu lui envoyais les papiers concernant l'érection civile de la paroisse. Il ne les a pas encore reçus et il est bien peiné parce que monseigneur doit être ici lundi le 13. Et M. le curé et lui auraient désiré les avoir pour ce temps-là. Monseigneur les aurait engagés à faire leurs efforts pour commencer à bâtir. Si tu as écrit et que tu aies adressé tes lettres et papiers à Sainte-Angélique, ils courent les risques d'avoir été envoyés à un autre bureau de poste, qui porte le nom de Sainte-Angélique. Je crois qu'il est dans le sud. Il y a des lettres pour les hommes de M. Cook qui ont été envoyées à ce bureau, c'est Papineau qui me l'a dit. Il a un cahier où le nom de tous les bureaux sont marqués. J'ai aussi entendu dire que le maître de poste de Montréal était très négligent à expédier les lettres et qu'il les gardait à son bureau. Je ne sais si ces rapports sont bien fondés, mais si tu as écrit et envoyé les papiers, tu pourras t'en informer, car ça ferait beaucoup d'ouvrage perdu. Je te prie de faire diligence et en écrire à Sam.

Comment est la santé à présent? J'ai su que tu étais bien changé. Je désire que ce soit des rapports exagérés. Je ne doute nullement que tu aies été bien fatigué de ton séjour en Chambre. Comment est Charlotte? Se remet-elle des fatigues qu'elle a éprouvées

l'hiver dernier? Je demande, puisque personne ne m'écrit. La pauvre Louise prend peu de force. Du jour de l'Ascension, elle a été au Salut en voiture, et ensuite Édouard lui a fait faire le tour des emplacements du haut du village, et elle s'est trouvée fatiguée. Le malheur pour elle est qu'elle n'a pas d'appétit, et puis la maladie de la petite Élisabeth a beaucoup contribué à retarder son rétablissement par l'inquiétude qu'elle avait qu'elle ne devînt aveugle. Et puis elle avait aussi de la fatigue, ayant beaucoup d'ouvrage dans la maison, pour les autres. Elle en prenait soin de temps en temps; à mon avis, c'était trop pour elle, mais ça lui faisait plaisir. À présent, depuis le milieu de la semaine dernière, la petite voit clair. Elle lui met un bandeau au-dessus des yeux, car elle ne peut souffrir une carte que sa maman lui a faite. Il faudra beaucoup de précaution pour cette enfant-là. Les autres ont eu la coqueluche bien forte, surtout Éléonore, qui l'a bien fort. Elle diminue pourtant. La petite Élisabeth l'a aussi bien fort. Euphrosine diminue de force, elle ne descend plus. Tu vois que c'est une maison d'invalides.

J'espère que tes enfants ont été exempts de toutes ces maladies. Pour la coqueluche, il vaut mieux qu'il l'ait grand que petit : ils ont plus de force pour y résister. La rougeole et la scarlatine, c'est mieux quand ils sont jeunes : ils ont moins d'humeurs. Chez Papineau sont bien. Emma n'est pas tout à fait débarrassée de la coqueluche, mais n'est pas arrêtée. Aurélie est bien pour sa situation. D'après ce qu'elle dit, elle donnera sa fête à la fin de ce mois. Chez Casimir, je leur souhaite bonne santé et les embrasse, ainsi que chez vous, et tous les petits enfants. Mes respects à M^{mes} Gordon et MacDonald. Et suis toujours votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

Adresse toujours tes lettres à Papineauville, quand c'est pour Mackay ou moi.

*

À Denis-Émery Papineau
BAnQ-O, P17, ch. 2

D.E. Papineau, Ec^r Notaire
Petite rue St-Jacques
Montréal

Sainte-Angélique à la ferme, 12 octobre 1859

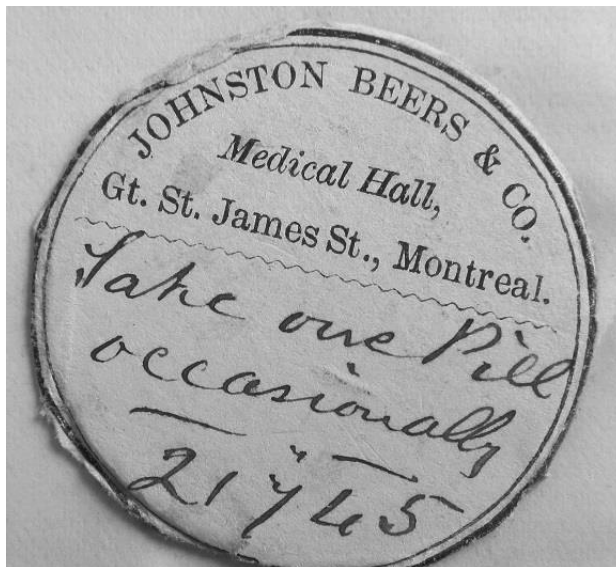
Mon cher Émery,

Tu dois trouver que j'ai beaucoup retardé à vous féliciter sur votre bonheur d'avoir fait l'acquisition d'une belle et bonne fille¹³⁵. Je suis sûre, car les filles sont généralement bonnes. Et tu ne diras pas le contraire, puisque tu en as choisi une pour compagne, et une des meilleures. Ainsi, j'espère qu'elle tiendra de sa mère.

Tu as sans doute appris que j'avais encore été malade chez ton oncle Papineau. Je crois que je suis faite de bile, car j'ai souvent des révolutions. Heureusement que ça ne dure pas longtemps. Ils ont eu beaucoup d'attentions pour moi et beaucoup de complaisance depuis le départ de leur maman. Vous allez avoir une bonne voisine.

L'année dernière, le D^r Macdonald m'avait dit de lui envoyer le dessus de la boîte de pilules qu'il m'avait données, et que ça lui aiderait à lui rappeler de quelle espèce elles sont. Ainsi je la colle sur ma lettre et tu lui en demanderas de semblables, car, quand j'ai des douleurs d'intestin, elles me sont d'un grand secours. Tu pourras me les envoyer par Madsem. Ainsi je me recommande à toi, tâche de ne pas m'oublier.

¹³⁵ Vient de naître, à Montréal, le 18 septembre 1859, Émilie Papineau (1859-1931), fille de Denis-Émery Papineau, notaire, et de Charlotte Gordon. Petite-fille d'Angelle.



Je te prie aussi de demander à Casimir de m'envoyer par la poste, aux soins de Mackay, cinq louis, ce qui fera 10 louis avec les cinq qu'il a donnés à la femme d'Auguste lorsqu'elle est descendue pour des effets achetés pour moi. Je te prie de lui dire cela, car je ne voudrais pas faire deux lettres; je suis un peu paresseuse à écrire. Vous me le pardonnerez à mon âge. Je lui écrirai une autre fois, ce sera son tour.

Comment est ta santé à présent? Et puis comment vous arrangez-vous avec nos petits-enfants. Denis continue-t-il à avoir de bons points? Je t'assure que j'ai été toute fière d'apprendre qu'il s'appliquait et qu'il ne s'ennuyait pas. Je désire beaucoup qu'il profite de l'offre généreuse que vous leur avez faite. Pour la pauvre Nanette, je désire qu'elle mette l'ennui de côté, car ça lui fera grand tort : avec l'ennui on n'étudie pas beaucoup. Mais j'espère qu'elle se mettra au-dessus de cela, quand elle sera en plus grande connaissance

avec vous tous. Je les embrasse de tout mon cœur et j'espère qu'ils seront raisonnables.

Je suis chez Papineau depuis mardi. Louise y est aussi, avec ses deux petites filles. Le médecin de Rigaud ayant été consulté a dit qu'il fallait que celle qui a mal aux yeux sortît et prît l'air. Louise a désiré que je monte avec elle, et ça fait compagnie à Adeline.

Tu sais qu'Auguste est presque au bout de son séjour ici. J'ai perdu le temps que j'aurais pu le voir par mon séjour chez ton oncle. Je crois que ça ne sera sitôt qu'il fera un si long séjour.

Je vous embrasse tous. J'espère que Charlotte est bien rétablie et j'embrasse tes enfants. Mes amitiés et respects à M^{me} McDonald et Gordon, et suis ta mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

Je te prie d'encourager mes petits enfants à prendre courage pour leur école.

*

À Augustin-Cyrille Papineau

BAnQ-O, P17, S1, D23

Papineauville, 28 octobre 1861

Mon cher fils Auguste,

Je me réjouis d'apprendre, par la lettre d'Honorine, que Louisa prend du mieux. J'espère que le mal de tête cédera aussi aux bons soins de votre médecin. Je ne suis pas du tout surprise qu'elle ait tant souffert : les circonstances où elle s'est trouvée ne pouvaient que l'augmenter. Le chagrin augmente les maux. Mais ma chère Louisa a de la religion, au pied de la croix elle trouvera de la consolation. Nous y passons chacun notre tour.

Depuis plus d'un mois, j'ai un gros rhume, je tousse fort et tu verras, par la lettre que j'écris à Honorine, que c'est opiniâtre. L'orme rouge et le cerisier à grappe fait mon breuvage. Je crache beaucoup, mais je suis moins forte qu'à l'ordinaire. J'ai eu les mouches, elles ne sont pas encore guéries, elles ne sont que de samedi, mais ça m'a soulagée.

Dis-moi donc si Clotilde fait des progrès, et la chère enfant montre-t-elle des talents? Sa mère m'a parlé aujourd'hui : elle est inquiète de savoir si elle travaille bien. L'oncle Michel a l'idée de descendre pour la voir, et nous pensons tous, ainsi que la mère, que ce serait imprudent, ce serait lui donner de l'ennui. Nous tâcherons de l'en détourner. Aurélie disait à Louise aujourd'hui qu'elle s'était beaucoup plus ennuyée depuis notre visite à Saint-Hyacinthe qu'avant, et que ça l'avait dérangée dans ses classes. Je trouve qu'il n'y a pas assez longtemps qu'elle y est. Ses petites sœurs apprennent bien pour leur âge.

J'espère que le petit Gustave continuera à se bien porter. Je désire beaucoup qu'il n'y ait pas d'attaque de cette vilaine maladie qui l'a fait si souvent souffrir.

Papineau est descendu le 22, jour de la première communion d'Emma, mais ça l'a beaucoup fatigué, les chemins étant mauvais. La vieille Belile St-Julien¹³⁶ est toujours malade. Il y a à peu près cinq semaines que je ne l'ai vue. Ils pensent qu'elle est à sa dernière maladie, la pauvre malheureuse. Elle craint toujours de leur donner trop de trouble. L'estomac lui enfle.

Embrassez bien Gustave pour sa mémé. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

¹³⁶ Peut-être Marie-Amable St-Julien, inhumée à Papineauville le 5 décembre 1861, âgée de 70 ans, fille de Pierre St-Julien et de Marie-Rose Céré. Sœur d'Édouard St-Julien, gendre d'Angelle.

[Probablement de la main de F.S. Mackay] P.-S. Demandez à M^{me} Leman si elle voudrait emporter un gland en or qu’Henry a oublié chez Casimir – au commencement du mois.

Tu feras parvenir la lettre d’Honorine, si elle part de chez toi.

*

À Aurélie Papineau
BAnQ-O, P17, S1, D4

Montréal, 17 juin 1862

Ma chère Aurélie,

Tu dois trouver que j’ai été longtemps sans t’écrire et te donner le prix des effets que j’ai achetés pour toi, et les autres. Lundi de la semaine dernière, je me suis rendue tout doucement chez Casimir où je suis restée jusqu’au jeudi. J’étais bien fatiguée et faible lorsque j’y arrivai. Le mardi, j’y suis restée toute la journée, et le mercredi Joe Leman a été me chercher une voiture pour aller voir M^{lle} Adhém¹³⁷ar, ancienne amie, qui avait été administrée douze jours avant. Elle est âgée de 85 ans. J’y suis restée jusqu’à six heures du soir, et mon jeune cavalier a pris une voiture à la porte de chez M^{me} Quesnel, où il y a une station, pour me ramener le soir.

M^{me} Quesnel et M^{lle} Laframboise sont toujours très affligées de la mort de M. Laframboise, frère de l’une et beau-frère de l’autre. C’est un grand vide pour elles sous tous les rapports.

Fanny Leman n’est pas encore arrivée. On m’a dit qu’elle devait arriver aujourd’hui. Je ne pense pas aller à Saint-Hyacinthe avant la

¹³⁷ Marie-Angélique Adhém¹³⁷ar (1778-1864), née à Détroit, fille de Toussaint-Antoine Adhém¹³⁷ar/St-Martin et de Geneviève Blondeau. Elle avait enseigné à Michillimackinac et à Détroit avec Victoire Papineau (1758-1821), tante de DBP. Elle sera inhumée à Montréal le 8 octobre 1864, âgée de 86 ans. Ont signé le registre : Alfred Larocque, Maurice Laframboise et Guillaume Lamothe.

fin de ce mois. Il n'y a pas de malade dans la famille. Le petit d'Auguste¹³⁸ ne profite pas et crie toujours.

Je suppose que tu auras été surprise de voir les deux petites chemises tricotées. Ces dames me les avaient vantées, disant que c'était plus commode que la flanelle et que ça ne rapetissait pas. Si tu ne l'aimes pas, tu pourras lui en tailler sur la flanelle que ces dames avaient achetée pour moi. N'en ayant pas besoin pour le moment, tu peux en prendre, et j'en ferai acheter d'autre l'année prochaine. Ces petits corps tricotés pourront lui servir. Elles disent que ça ne foule pas comme la flanelle.

Comment est ta santé, tes jambes te portent-elles mieux? As-tu renoncé au projet de venir à Montréal? Comment est le cher petit Auguste? Parle-t-il encore de moi? Je me propose bien de monter, si je puis, avant le mois de septembre.

J'ai vu M^{lle} Louise Papineau, ta nièce. Elle est bien mortifiée de ce que ta robe n'a pas été teinte en brun, d'autant plus que le teinturier lui avait promis. J'ai oublié de lui demander le prix. M^{lle} *Nérrette* Globenski l'accompagnait. J'étais chez Casimir lorsqu'elles sont venues.

Je viens de recevoir ta lettre avec tes commissions nouvelles. Charlotte est contente que tu le sois. Pour le chapeau du petit, il est difficile d'en trouver, car M^{me} Turgeon et elles en ont cherché, mais n'ont trouvé qu'un petit chapeau tout rond, sans bord, et qui ne garde pas du soleil. Elle me dit qu'elle essaiera encore, ainsi que pour les autres effets.

Reçois les amitiés de toute la famille d'ici. Joe a dîné avec nous, Denis est bien, grandit et a de belles couleurs. Il paraît être content. Je suis sensible au bon souvenir de M. David et le remercie. Je l'engage à continuer.

Recevez les amitiés de la famille, et suis votre mère affectionnée.

¹³⁸ Le petit d'Auguste est Victor Papineau (1862-1941), né à Saint-Hyacinthe le 19 avril 1862, fils d'Augustin-Cyrille Papineau et de Louisa Trudeau. Petit-fils d'Angelle.

V^e D.B. Papineau

Je m'étais bien proposé d'envoyer le manteau par M^{me} Bourassa. Adeline est-elle contente du frappé pour son mantelet?

Compte de M^{me} S. Mackay

4 verges flanelle rouge à 2/9	0. 11. 0
2 paires chaussons à 10½	0. 1. 9
2 paires couleur à 8	0. 1. 4
1 paire de gants de soie	0. 3. 0
1½ verge de mousseline de laine grise	0. 2. 10
2 corps de laine tricotée à 2/6	0. 5. 0
1 paire bottines	0. 5. 6
Bandes pour broder	0. 1. 0
Coton à bas à Louise, mais payé	
C'était dans le compte	0. 0. 3
6 verges de toile pour le petit Auguste à 1/6	0. 9. 0
2¼ verges [?] à 2/6 pour Adeline	0. 5. 7½
7 papiers d'aiguilles pour	0. 2. 4
Net pour les cheveux	0. 7. 0
1 manteau	1. 5. 0
	4£, 0, 7½
Reçu de toi, en acompte	2£
Reste dû	2£

Je ne suis pas forte. Joe m'a soigné pour mon rhume et il a très bien réussi. Aujourd'hui, il m'a apporté des amers pour me fortifier l'estomac, car je l'ai faible. J'ai beaucoup vomi cette fois.

J'embrasse Sam et chez St-Julien et chez Ben, et à tous la santé et bonheur. Si le temps continue, il n'y aura pas grand [?].

Tu auras soin de garder le compte, car j'en aurai besoin.

*

À Aurélie Papineau
BAnQ-O, P17, S1, D4

Montréal, 26 juin 1862

Ma chère Aurélie,

J'avais espérance de continuer à prendre du mieux, mais depuis deux jours j'ai des coliques qui me fatiguent et m'empêchent de visiter les amies. Je devais aller hier voir ta tante Papineau, chez Amédée où j'étais attendue, mais je n'ai pu y aller, étant trop indisposée.

Ces dames, Charlotte et M^{me} Casimir, ont fait les emplettes du mieux qu'elles ont pu. Il n'y avait plus de la même toile grise que celle que nous t'avons envoyée, mais j'espère que ça ne fera pas grande différence, s'il ne faut pas assortir. Elles n'ont pas pu trouver d'autre chapeau : ils sont très rares et chers, il n'y a que de ces petits chapeaux sans bord, qui ne gardent pas du soleil. Les gants sont plus chers que les tiens, étant plus grands.

Tes frères sont toujours occupés. Je ne vois Denis qu'aux repas. Il revient tard le soir, mais dans quelques jours ils fermeront le magasin plus de bonne heure. Tu diras à Madsem que Denis aura besoin de chemise. Il avait envie de prendre du coton, qui a mouillé dans les bâtiments, mais je craindrais qu'il ne serait pas bon. Ils le vendent 11 sous. Souvent c'est avarié et la façon se trouverait perdue.

Je n'ai pas encore été voir M^{me} Ant. Papineau. Je me trouve toujours dérangée dans mes plans. Je n'ai pas la main bien sûre, elle tremble.

Auguste, ton frère, est venu en ville le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Après leur cérémonie, il a couché chez Casimir. Il est venu me voir hier, il est resté environ une demi-heure. Il dit que son petit crie toujours et ne profite pas. Il pense qu'ils ne l'élèveront pas.

Honorine est assez bien pour sa coutume. J'espère que Louis est mieux de son clou. Tous ici te font leurs amitiés et aux autres de la famille, et moi je vous embrasse tous, et suis ta mère affectionnée.

V^e D.B. Papineau

Voici le compte de mes effets achetés pour toi.

5 verges de toile grise à 1/6	7s 6d
9 verges d'indienne à 9d	6. 9
1 chapeau	5. 0
6 verges d'élastique	1. 0
1 paire de gants de soie	3. 6
	1£ 3. 9

*

À Casimir-Fidèle Papineau

BAC, R12320, vol. 42-49

Papineauville, 11 mai 1864

Mon cher Casimir,

Je remercie bien ta chère Louise de la peine qu'elle s'est donnée pour me procurer des échantillons pour les robes de nos jeunes filles. Je ne sais combien de verges une pièce de mousseline contient. Si c'est comme l'indienne, il faudra deux pièces. Elles sont six à habiller, dont quatre grandes et deux petites, et puis la mousseline de laine est plus étroite que l'indienne.

Pour le coton à drap, j'en prendrai douze verges pour moi, car il est plus large, il est de deux verges de large, et le prix de 2s/9d. Ceci serait pour moi. Vous allez voir M^{me} Mackay et elle vous dira

même ce qu'elle pense faire, car elle descend, mais ne sera pas longtemps en ville.

Je prendrai une pièce de coton à chemise à 1s/3d aussi, je crois, chez Merrill. Il y a l'échantillon rayé : il s'est trouvé hors du papier, sans que j'aie pu me rappeler au juste de lequel il était sorti. Je pense que Sam aura peut-être besoin d'argent, tu pourras lui en laisser avoir. Tu ne m'as répondu si le compte que je t'ai envoyé était juste. Suivant le compte, le calcul de Sam, qu'il me revenait 37 louis jusqu'au 18 juillet. Tu pourras donner à Auguste les 7 louis pour Godfroy, si ça ne te gêne pas trop, mais il vaudrait peut-être donner à Sam, qui est plus pressé, et pour acheter des effets.

Quant à ma robe, c'est du drap d'Orléans que j'ai demandé, c'est pour tous les jours. Qu'elle ne se donne pas tant de peine. J'aime bien le mohair, mais il me semble qu'il n'est pas si bon qu'il avait coutume d'être, qu'il se chiffonne beaucoup. Deux verges de batiste grise pour la doubler.

Je crains de t'avoir fait de la peine dans ma dernière lettre en te badinant. J'espère que je ne t'en ferai plus. Tu me fais des compliments sur mon écriture, mais aussi j'y mets beaucoup de temps, pour les idées et l'écriture, et puis d'un moment à l'autre mes idées s'échappent.

M^{me} Mackay et moi envoyons aux enfants de deux familles des petites palettes de sucre, que les enfants voudront bien accepter. Il n'est pas aussi beau que nous l'aurions désiré, car la sève a pris trop vite. C'est Aurélie qui l'a fait. Elle a acheté du sirop, mais il était en sève, mais il est bon à manger. C'est dommage que nous n'en ayons pas eu plus. Je pense que les enfants l'accepteront tel qu'il est.

J'oubliais, pour l'habillement de Papineau, Adeline m'a dit qu'il était habillé pour l'été; on verra une autre fois pour l'hiver. Je remercie bien cordialement Louise de la peine qu'elle s'est donnée pour moi. J'espère qu'elle est bien, puisque tu ne m'en parles pas, ainsi que des enfants.

J'ai reçu l'argent qu'Édouard devait t'envoyer. Auguste lui a donné un reçu, et puis je lui ai demandé de compléter les 30 piastres. Tu pourras marquer que j'ai reçu 30 piastres.

Amitiés de tout cœur à Émery, à sa femme et à ses enfants, et vous embrasse tous, pères, mères et enfants des deux familles, et suis avec affection votre mère.

Veuve D.B. Papineau

*

À Aurélie Papineau
BAnQ-O, P17, S1, D4

Papineauville, 9 octobre 1866

Ma chère Aurélie,

Puisque tu témoignes le désir de recevoir quelques lignes de moi, je vais essayer de te satisfaire, mais non pas autant que je le désire [] mais avant tout il faut parler d'affaires. Je ne sais pas si Sam t'a écrit que je voulais habiller tes petits enfants pour le jour de l'An, ainsi que le petit Louis St-Julien. Que ce soient des choses point salissantes, et puis j'aimerais à donner à Clotilde une robe des étoffes, comme celle de ta robe verte, mais non pas de cette couleur, car il me semble que c'est plus tachant. Tu feras pour le mieux. Elle est toujours venue coucher ici, puis me seringuer les oreilles. Elle mérite récompense, aide à arranger les fleurs. Je voulais lui en donner une d'indienne, mais elle a témoigné [] une paire de souliers de caribou N° 7 et semelle droite, s'il est possible.

5 verges de batiste grise bien foncée ou brune, mais je la préfère grise, c'est pour la doublure de ma vieille robe noire dont je veux faire un jupon. Elle a fini son temps. Je pense que tu m'apporteras la robe d'indienne qui est achetée pour moi, car j'en ai besoin.

M. Michel St-Julien nous a fait [] ça m'a fait [] reviendra pas dans ces endroits. Je crois qu'il part parce qu'Édouard n'a pas le moyen de le payer. C'est signe qu'ils sont bien de court. C'est encore un chagrin pour moi.

Je me flatte que tes yeux prennent du mieux, mais ne te fatigue pas, prends ton médecin pour ton secrétaire, il n'y a rien de secret, j'espère que tu as le plaisir d'avoir M^{me} Leman avec toi. J'aimerais à être de la partie. Fanny a fait son tour. Il n'y a rien de nouveau ici. Madsem est toujours avec nous. Nous avons depuis quelques jours [] de septembre [] peux prendre acompte de ma pension, ça ne fait rien de payer d'avance, et j[] à Casimir non plus des amitiés à toutes les familles de Montréal. Ils sont 5, je crois. Si tu prolonges ton séjour, je t'écirai. J'ai bien mal à la tête. Je les embrasse toutes de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

A.L.C. Papineau

*

Conseils à une jeune fille

BAC, R12320, [MG24, B2], vol. 42-52

[Petite-Nation, 1867]

Chéris, enfant, chéris ta jeunesse innocente,
Combien longtemps ta gaieté, ton bonheur,
Ton calice odorant, ta corolle brillante
Ne t'épanouis pas, douce et charmante fleur.

Garde, garde toujours ta robe virginale,
Ne t'en dépouille point, présent de l'Éternel.
Qu'elle soit à nos yeux dans notre affreuse dédale
Comme un livre sacré, qui nous rattache au ciel.

Va, ne feuillette pas le livre de ta vie,
Pour tes songes dorés, crains surtout le réveil,
N'effeuille pas la fleur, quand la rosée emplit
Joyeuse, elle se berce au lever du soleil.

Non, ne désire pas que, pour toi, rien ne change.
Laisse à Dieu diriger tes élans ici-bas,
Jouis naïvement de sourire d'ange,
De tes folâtres jeux, de tes joyeux ébats...

Et le soir, quand pour toi vient l'heure où la paupière
Sur ton regard limpide, abaisse son velours,
Joins tes petites mains et dis dans ta prière :
Bonne Vierge, veillez, veillez sur moi toujours.

Puis, colombe, rendors-toi, paisible et satisfaite,
Et dans ton rêve, sois au chevet de ton lit
Un ange, un frère aimé qui, soutenant ta tête
Vient de l'aile effleurer ta bouche qui sourit.

V^e D.B. Papineau, âgée 82 ans

*

À François-Samuel Mackay
BAnQ-O, P17, S1, SS3

s.d.

Mon cher Sam,

J'ai reçu votre billet et suis fâché que vous ayez perdu le câble par rapport à moi. M. Papineau a envoyé son homme chez toutes les personnes du voisinage, sans aucune nouvelle. J'ai parlé au be-deau qui est venu ici, dans le cas où il pourrait en entendre parler. Il est venu ici pour me demander si je voudrais vendre l'emplacement qui est près de l'église. Je lui ai dit que je ne pouvais pas le vendre sans en parler à mes enfants, surtout aux exécuteurs. Il me dit qu'il aurait désiré en faire le foin. Je lui ai répondu qu'il aurait

mieux de faire le foin que de le laisser perdre. S'ils en ont parlé que je pensais qu'il n'aurait pas été refusé, mais je me rappelle que j'en avais écrit à Émery et Casimir pour le passer en compte au seigneur. Soit oubli, ou qu'ils ne s'en souciaient pas, ils ne m'ont pas répondu. Peut-être serait-ce mieux d'attendre quand ils feront le village, car je pense que le vendre à Desjardins ne ferait pas un gros profit. Anciennement, Benjamin le donnait au curé Brunet et aux autres successeurs, et ensuite le muet l'a eu. Je pense bien de laisser cultiver, soit patates ou autre chose, il aurait plus de valeur.

Je ne fais que faire part de mes observations, sans rien décider. Je n'ai qu'un désir, celui de payer les dettes et être utile à mes enfants.

Je suis contente que la petite soit mieux, vous l'embrasserez sans lui faire mal, ainsi que la mère. Comme c'est pour moi, il faut que vous le fassiez tout doucement.

J'ai écrit hier à Honorine et à M^{me} Auguste. Amitiés à tous. M. B[?] a manqué son steamboat hier soir.

Votre mère affectionnée.

A.L.C. Papineau

Je suppose que si le temps [le permet], vous viendrez dimanche et nous parlerons d'affaire.

*

À ?

BAnQ-O, P71, S1, D1

Je vous remercie des nouvelles. Je vous attendrai dimanche et remonterai avec vous. Priez qu'il fasse beau.

Je suis peinée qu'Aurélie ait souffert. Je vous embrasse tous. Je garde les lettres des enfants.

Votre mère.

A.L.C. Papineau

*

ANNEXE

Papineauville 26 juillet 1870

L'Hon L. J. Papineau
Monte-Bello

Mon cher Oncle,

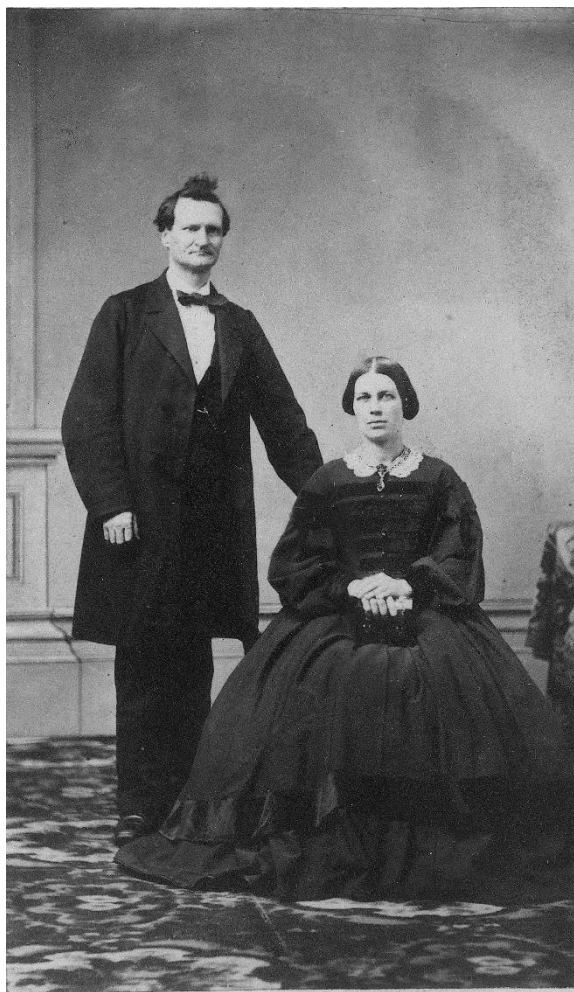
Notre bonne mère a
cessé de souffrir ce matin à mi-
nuît et 10 minutes. La chaleur
étant excessive nous avons fixé les
funérailles à lundi prochain sur
les 10 heures et quart. Vous êtes
prié de vous joindre à nous. Nous
n'écrivons pas à Napoléon spécialement
Vous voudrez bien le prier d'y assister
en lui apprenant notre chagrin
Notre tout dévoué
Auguste

Veuillez faire tenir cela-ci à M^r Broussard lui

Augustin-Cyrille Papineau à Louis-Joseph Papineau
26 juillet 1870
BAHQ-Q



Aurélie Papineau-Mackay et son fils Louis-Joseph
Collection Paul Simon



Denis-Émery Papineau et Charlotte Gordon
Collection Paul Simon

TABLE DES MATIÈRES

Sigles	9
Introduction	11
Rien de nouveau ici	35
Annexe	133

Achevé d'imprimer
au Québec
en février 2021